

Rousseau
Mélanges.
6.



A. de Kluijs.

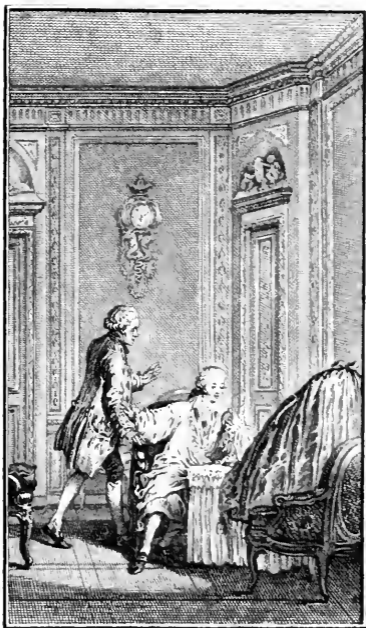
26

MÉLANGES.

TOME SIXIEME.







L'Anna de la sera

THEATRE

ET

POESIES DIVERSES,

PAR J. J. ROUSSEAU.

TOME SIXIEME.



A LONDRES.

M. DCC. LXXXII,

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa



PRÉFACE.

J'AI écrit cette Comédie à l'âge de dix-huit ans, & je me suis gardé de la montrer, aussi long-tems que j'ai tenu quelque compte de la réputation d'Auteur. Je me suis enfin senti le courage de la publier, mais je n'aurai jamais celui d'en rien dire. Ce n'est donc pas de ma piece, mais de moi-même qu'il s'agit ici.

Il faut, malgré ma répugnance, que je parle de moi; il faut que je convienne des torts que l'on m'attribue, ou que je m'en justifie. Les armes ne seront pas égales, je le sens bien; car on m'attaquera avec des plaisanteries; & je ne me défendrai qu'avec des raisons; mais pourvu que je convainque mes adversaires, je me soucie très-peu de les persuader; en travaillant à mériter ma propre estime, j'ai appris à me passer de celle des autres, qui,

pour la plupart , se passent bien de la mienne. Mais s'il ne m'importe gueres qu'on pense bien ou mal de moi , il m'importe que personne n'ait droit d'en mal penser , & il importe à la vérité que j'ai soutenue , que son défenseur ne soit point accusé justement de ne lui avoir prêté son secours que par caprice ou par vanité , sans l'aimer & sans la connoître.

Le parti que j'ai pris dans la question que j'examinois il y a quelques années , n'a pas manqué de me susciter une multitude d'adversaires (1)

(1) On m'assure que plusieurs trouvent mauvais que j'appelle mes adversaires mes adversaires , & cela me paroît assez croyable dans un siecle où l'on n'ose plus rien appeller par son nom. J'apprends aussi que chacun de mes adversaires se plaint , quand je réponds à d'autres objections que les siennes , que je perds mon tems à me battre contre des chimères ; ce qui me prouve une chose dont je me doutois déjà bien , savoir qu'ils ne perdent point le leur à se lire ou à s'écouter les uns les autres. Quant à moi , c'est une

plus attentifs peut-être à l'intérêt des gens de lettres qu'à l'honneur de la littérature. Je l'avois prévu, & je

peine que j'ai cru devoir prendre, & j'ai lu les nombreux écrits qu'ils ont publiés contre moi, depuis la première réponse dont je fus honoré, jusqu'aux quatre sermons Allemands dont l'un commence à-peu-près de cette manière: » Mes frères, si Socrate venoit parmi nous & qu'il vît l'état florissant où les sciences sont en Europe; que dis-je en Europe? en Allemagne; que dis-je en Allemagne? en Saxe; que dis-je en Saxe? à Leipzig; que dis-je à Leipzig? dans cette Université. Alors, saisi d'étonnement, & pénétré de respect, Socrate s'afferoit modestement parmi nos écoliers; & recevant nos leçons avec humilité, il perdrait bientôt avec nous cette ignorance dont il se plaignoit si justement ». J'ai lu tout cela & n'y ai fait que peu de réponses; peut-être en ai-je encore trop fait, mais je suis fort aisé que ces Messieurs les aient trouvées assez agréables pour être jaloux de la préférence. Pour les gens qui sont choqués du mot d'*adversaires*, je conteus de bon cœur à le leur abandonner, pourvu qu'ils veuillent bien m'en indiquer un autre par lequel je puisse désigner, non seulement tous ceux qui ont combattu mon sentiment, soit par

m'étois bien douté que leur conduite en cette occasion prouveroit en ma faveur plus que tous mes discours. En effet, ils n'ont dégâté ni leur surprise ni leur chagrin de ce qu'une Académie s'étoit montrée integre si mal-à-propos. Ils n'ont épargné contre elle ni les invectives indilicretes, ni même les faulsetés (2), pour tâcher d'affoiblir le

écrit, soit plus prudemment & plus à leur aise dans les cercles des femmes & de beaux-esprits, où ils étoient bien sûrs que je n'irois pas me défendre, mais encore ceux qui feignant aujourd'hui de croire que je n'ai point d'adversaires, trouvoient d'abord sans réplique les réponses de mes adversaires, puis quand j'ai répliqué, m'ont blâmé de l'avoir fait, parce que, selon eux, on ne m'avoit point attaqué. En attendant, ils permettront que je continue d'appeller mes adversaires mes adversaires; car, malgré la politesse de mon siècle, je suis grossier comme les Macédoniens de Philippe.

(2) On peut voir dans le Mercure d'Août 1752, le désaveu de l'Académie de Dijon au sujet de je ne fais quel écrit attribué faulsetement par l'Auteur à l'un des membres de cette Académie.

poids de son jugement. Je n'ai pas non plus été oublié dans leurs déclamations. Plusieurs ont entrepris de me réfuter hautement : les sages ont pu voir avec quelle force , & le public avec quel succès ils l'ont fait. D'autres plus adroits , connoissant le danger de combattre directement des vérités démontrées , ont habilement détourné sur ma personne une attention qu'il ne falloit donner qu'à mes raisons , & l'examen des accusations qu'ils m'ont intentées a fait oublier les accusations plus graves que je leur intentois moi-même. C'est donc à ceux-ci qu'il faut répondre une fois.

Ils prétendent que je ne pense pas un mot des vérités que j'ai soutenues , & qu'en démontrant une proposition je ne laissois pas de croire le contraire. C'est-à-dire que j'ai prouvé des choses si extravagantes , qu'on peut affirmer que je n'ai pu les soutenir que par jeu. Voilà un bel honneur qu'ils font

en cela à la science qui sert de fondement à toutes les autres ; & l'on doit croire que l'art de raisonner sert de beaucoup à la découverte de la vérité , quand on le voit employer avec succès à démontrer des folies !

Ils prétendent que je ne pense pas un mot des vérités que j'ai soutenues ; c'est sans doute de leur part une manière nouvelle & commode de répondre à des argumens sans réponse , de réfuter les démonstrations mêmes d'Euclide , & tout ce qu'il y a de démontré dans l'Univers. Il me semble , à moi , que ceux qui m'accusent si témérairement de parler contre ma pensée , ne se font pas eux-mêmes un grand scrupule de parler contre la leur : car ils n'ont assurément rien trouvé dans mes Ecrits ni dans ma conduite qui ait dû leur inspirer cette idée ; comme je le prouverai bientôt ; & il ne leur est pas permis d'ignorer que dès qu'un homme parle sérieusement , on doit penser

qu'il croit ce qu'il dit , à moins que ses actions ou ses discours ne le démentent , encore cela même ne suffit-il pas toujours pour s'assurer qu'il n'en croit rien.

Ils peuvent donc crier autant qu'il leur plaira , qu'en me déclarant contre les sciences , j'ai parlé contre mon sentiment ; à une assertion aussi téméraire , dénuée également de preuve & de vraisemblance , je ne fais qu'une réponse ; elle est courte & énergique , & je les prie de se la tenir pour faite.

Ils prétendent encore que ma conduite est une contradiction avec mes principes , & il ne faut pas douter qu'ils n'emploient cette seconde instance à établir la première ; car il y a beaucoup de gens qui savent trouver des preuves à ce qui n'est pas. Ils diront donc qu'en faisant de la musique & des vers , on a mauvaise grace à déprimer les beaux-arts , & qu'il y a dans les belles-lettres que j'affecte de

mépriser mille occupations plus louables que d'écrire des Comédies. Il faut répondre aussi à cette accusation.

Premièrement, quand même on l'admettroit dans toute sa rigueur, je dis qu'elle prouveroit que je me conduis mal, mais non que je ne parle pas de bonne foi. S'il étoit permis de tirer des actions des hommes la preuve de leurs sentimens, il faudroit dire que l'amour de la justice est banni de tous les cœurs & qu'il n'y a pas un seul chrétien sur la terre. Qu'on me montre des hommes qui agissent toujours conséquemment à leurs maximes, & je passe condamnation sur les miennes. Tel est le sort de l'humanité, la raison nous montre le but & les passions nous en écartent. Quand il seroit vrai que je n'agis pas selon mes principes, on n'auroit donc pas raison de m'accuser pour cela seul de parler contre mon sentiment, ni d'accuser mes principes de fausseté.

Mais si je voulois passer condamna-

tion sur ce point , il me suffiroit de comparer les tems pour concilier les choses. Je n'ai pas toujours eu le bonheur de penser comme je fais. Long-tems séduit par les préjugés de mon siècle , je prenois l'étude pour la seule occupation digne d'un sage , je ne regardois les sciences qu'avec respect & les savans qu'avec admiration (3). Je ne comprenois pas qu'on pût s'égarer en démontrant toujours , ni mal faire en parlant toujours de sagesse. Ce n'est qu'après avoir vu les choses de

(3) Toutes les fois que je songe à mon ancienne simplicité , je ne puis m'empêcher d'en rire. Je ne lisois pas un livre de Morale ou de Philosophie , que je ne crusse y voir l'ame & les principes de l'Auteur. Je regardois tous ces graves Ecrivains comme des hommes modestes , sages , vertueux , irréprochables. Je me formois de leur commerce des idées angéliques , & je n'aurois approché de la maison de l'un d'eux que comme d'un sanctuaire. Enfin je les ai vus ; ce préjugé puérite s'est dissipé , & c'est la seule erreur dont ils m'aient guéri.

près que j'ai appris à les estimer ce qu'elles valent ; & quoique dans mes recherches j'aie trouvé , *satis loquenti, sapientia parum* , il m'a fallu bien des réflexions , bien des observations & bien du tems pour détruire en moi l'illusion de toute cette vaine pompe scientifique. Il n'est pas étonnant que durant ces tems de préjugés & d'erreurs où j'estimois tant la qualité d'Auteur , j'aie quelquefois aspiré à l'obtenir moi-même. C'est alors que furent composés les Vers & la plupart des autres Ecrits qui sont sortis de ma plume & entr'autres cette petite Comédie. Il y auroit peut-être de la dureté à me reprocher aujourd'hui ces amusemens de ma jeunesse , & on auroit tort au moins de m'accuser d'avoir contredit en cela des principes qui n'étoient pas encore les miens. Il y a long-tems que je ne mets plus à toutes ces choses aucune espece de prétention ; & hasarder de les donner au

Public dans ces circonstances, après avoir eu la prudence de les garder si long-tems, c'est dire assez que je dédaigne également la louange & le blâme qui peuvent leur être dûs ; car je ne pense plus comme l'Auteur dont ils sont l'ouvrage. Ce sont des enfans illégitimes que l'on caresse encore avec plaisir, en rougissant d'en être le pere, à qui l'on fait ses derniers adieux, & qu'on envoie chercher fortune, sans beaucoup s'embarraffer de ce qu'ils deviendront.

Mais c'est trop raisonner d'après des suppositions chimériques. Si l'on m'accuse sans raison de cultiver les lettres que je méprise, je m'en défends sans nécessité ; car quand le fait seroit vrai, il n'y auroit en cela aucune inconvénience : c'est ce qui me reste à prouver.

Je suivrai pour cela, selon ma coutume, la méthode simple & facile qui convient à la vérité. J'établirai de

nouveau l'état de la question, j'exposerai de nouveau mon sentiment, & j'attendrai que sur cet exposé on veuille me montrer en quoi mes actions démentent mes discours. Mes adversaires de leur côté n'auront garde de demeurer sans réponse, eux qui possèdent l'art merveilleux de disputer pour & contre sur toutes sortes de sujets. Ils commenceront, selon leur coutume, par établir une autre question à leur fantaisie; ils me la feront résoudre comme il leur conviendra: pour m'attaquer plus commodément, ils me feront raisonner, non à ma manière mais à la leur: ils détourneront habilement les yeux du Lecteur de l'objet essentiel pour les fixer à droite & à gauche; ils combattront un fantôme & prétendront m'avoir vaincu: mais j'aurai fait ce que je dois faire, & je commence.

» La science n'est bonne à rien, &
» ne fait jamais que du mal, car elle
» est

» est mauvaise par sa nature. Elle n'est
» pas moins inséparable du vice que
» l'ignorance de la vertu. Tous les
» peuples lettrés ont toujours été cor-
» rompus ; tous les peuples ignorans
» ont été vertueux : en un mot , il n'y
» a de vices que parmi les savans , ni
» d'homme vertueux que celui qui ne
» fait rien. Il y a donc un moyen
» pour nous de redevenir honnêtes-
» gens ; c'est de nous hâter de prof-
» crire la science & les savans , de
» brûler nos bibliothèques , fermer
» nos Académies , nos Colléges , nos
» Universités , & de nous replonger
» dans toute la barbarie des premiers
» siècles ».

Voilà ce que mes adversaires ont
très-bien réfuté : aussi jamais n'ai-je dit
ni pensé un seul mot de tout cela , &
l'on ne sauroit rien imaginer de plus
opposé à mon système que cette absurde
doctrine qu'ils ont la bonté de m'attri-

buer. Mais voici ce que j'ai dit & qu'on n'a point réfuté.

Il s'agissoit de savoir si le rétablissement des sciences & des arts a contribué à épurer nos mœurs.

En montrant , comme je l'ai fait, que nos mœurs ne se sont point épurées (4) , la question étoit à-peu-près résolue.

(4) Quand j'ai dit que nos mœurs s'étoient corrompues , je n'ai pas prétendu dire pour cela que celles de nos aïeux fussent bonnes, mais seulement que les nôtres étoient encore pires. Il y a parmi les hommes mille sources de corruption ; & quoique les sciences soient peut-être la plus abondante & la plus rapide , il s'en faut bien que ce soit la seule. La ruine de l'Empire Romain , les invasions d'une multitude de Barbares , ont fait un mélange de tous les peuples , qui a dû nécessairement détruire les mœurs & les coutumes de chacun d'eux. Les croisades, le commerce, la découverte des Indes , la navigation , les voyages de long cours , & d'autres causes encore que je ne veux pas dire , ont entretenu & augmenté le désordre. Tout ce qui facilite la

Mais elle en renfermoit implicitement une autre plus générale & plus importante sur l'influence que la culture des sciences doit avoir en toute occasion sur les mœurs des peuples.

communication entre les diverses nations , porte aux unes, non les vertus des autres, mais leurs crimes , & altere chez toutes , les mœurs qui sont propres à leur climat & à la constitution de leur gouvernement. Les sciences n'ont donc pas fait tout le mal ; elles y ont seulement leur bonne part ; & celui sur-tout qui leur appartient en propre , c'est d'avoir donné à nos vices une couleur agréable , un certain air honnête qui nous empêche d'en avoir horreur. Quand on joua pour la première fois la Comédie du Méchant , je me souviens qu'on ne trouvoit pas que le rôle principal répondît au titre. Cléon ne parut qu'un homme ordinaire ; il étoit , disoit-on , comme tout le monde. Ce scélérat abominable , dont le caractère si bien exposé auroit dû faire frémir sur eux-mêmes tous ceux qui ont le malheur de lui ressembler , parut un caractère tout-à-fait manqué , & ses noirceurs passèrent pour des gentilleses , parce que , tel qui se croyoit un fort honnête homme , s'y reconnoissoit trait pour trait.

C'est celle-ci , dont la premiere n'est qu'une conséquence , que je me proposai d'examiner avec soin.

Je commençai par les faits , & je montrai que les mœurs ont dégénéré chez tous les peuples du monde , à mesure que le goût de l'étude & des lettres s'est étendu parmi eux.

Ce n'étoit pas assez ; car sans pouvoir nier que ces choses eussent toujours marché ensemble , on pouvoit nier que l'une eût amené l'autre : je m'appliquai donc à montrer cette liaison nécessaire. Je fis voir que la source de nos erreurs sur ce point vient de ce que nous confondons nos vaines & trompeuses connoissances avec la souveraine intelligence qui voit d'un coup-d'œil la vérité de toutes choses. La science prise d'une maniere abstraite mérite toute notre admiration. La folle science des hommes n'est digne que de risée & de mépris.

Le goût des Lettres annonce tou-

jours chez un peuple un commencement de corruption qu'il accélère très-promptement. Car ce goût ne peut naître ainsi dans toute une nation que de deux mauvaises sources que l'étude entretient & grossit à son tour, savoir l'oïveté & le desir de se distinguer. Dans un Etat bien constitué, chaque citoyen a ses devoirs à remplir; & ces soins importans lui sont trop chers pour lui laisser le loisir de vaquer à de frivoles spéculations. Dans un Etat bien constitué, tous les citoyens sont si bien égaux, que nul ne peut être préféré aux autres comme le plus savant ni même comme le plus habile; mais tout au plus comme le meilleur: encore cette dernière distinction est-elle souvent dangereuse; car elle fait des fouteux & des hypocrites.

Le goût des Lettres qui naît du desir de se distinguer, produit nécessairement des maux infiniment plus dangereux que tout le bien qu'elles font

n'est utile ; c'est de rendre à la fin ceux qui s'y livrent très-peu scrupuleux sur les moyens de réussir. Les premiers Philosophes se firent une grande réputation en enseignant aux hommes la pratique de leurs devoirs & les principes de la vertu. Mais bientôt ces préceptes étant devenus communs, il fallut se distinguer en frayant des routes contraires. Telle est l'origine des systèmes absurdes des Leucippe, des Diogene, des Pyrrhon, des Protagore, des Lucrece. Les Hobbes, les Mandeville & mille autres ont affecté de se distinguer de même parmi nous ; & leur dangereuse doctrine a tellement fructifié, que quoiqu'il nous reste de vrais Philosophes, ardens à rappeler dans nos cœurs les loix de l'humanité & de la vertu, on est épouvanté de voir jusqu'à quel point notre siècle raisonneur a poussé dans ses maximes le mépris des devoirs de l'homme & du citoyen.

Le goût des Lettres, de la Philosophie & des beaux-arts anéantit l'amour de nos premiers devoirs & de la véritable gloire. Quand une fois les talens ont envahi les honneurs dûs à la vertu, chacun veut être un homme agréable, & nul ne se soucie d'être homme de bien. De-là naît encore cette autre inconséquence qu'on ne récompense dans les hommes que les qualités qui ne dépendent pas d'eux : car nos talens naissent avec nous, nos vertus seules nous appartiennent.

Les premiers & presque les uniques soins qu'on donne à notre éducation, sont les fruits & les semences de ces ridicules préjugés. C'est pour nous enseigner les Lettres qu'on tourmente notre misérable jeunesse : nous savons toutes les règles de la grammaire avant d'avoir oui parler des devoirs de l'homme : nous savons tout ce qui s'est fait jusqu'à présent, avant qu'on nous ait dit un mot de ce que nous

devons faire ; & pourvu qu'on exerce notre babil , personne ne se soucie que nous sachions agir ni penser. En un mot , il n'est prescrit d'être savant que dans les choses qui ne peuvent nous servir de rien ; & nos enfans sont précisément élevés comme les anciens athlètes des jeux publics , qui , destinant leurs membres robustes à un exercice inutile & superflu , se gardoient de les employer jamais à aucun travail profitable.

Le goût des Lettres , de la Philosophie & des beaux-arts amollit les corps & les âmes. Le travail du cabinet rend les hommes délicats , affoiblit leur tempérament , & l'âme garde difficilement sa vigueur quand le corps a perdu la sienne. L'étude use la machine , épuise les esprits , détruit la force , énerve le courage , & cela seul montre assez qu'elle n'est pas faite pour nous : c'est ainsi qu'on devient lâche & pusillanime , inca-

pable de résister également à la peine & aux passions. Chacun fait combien les habitans des villes sont peu propres à soutenir les travaux de la guerre, & l'on n'ignore pas quelle est la réputation des gens de lettres en fait de bravoure (5). Or rien n'est plus justement suspect que l'honneur d'un poltron.

Tant de réflexions sur la foiblesse de notre nature, ne servent souvent qu'à nous détourner des entreprises généreuses. A force de méditer sur les miseres de l'humanité, notre imagination nous accable de leur poids, & trop de prévoyance nous ôte le courage en nous ôtant la sécurité. C'est

(5) Voici un exemple moderne pour ceux qui me reprochent de n'en citer que d'anciens. La République de Genes, cherchant à subjuguier plus aisément les Corfes, n'a pas trouvé de moyen plus sûr que d'établir chez eux une Académie. Il ne me seroit pas difficile d'allonger cette note; mais ce seroit faire tort à l'intelligence des seuls Lecteurs dont je me soucie.

bien envain que nous prétendons nous munir contre les accidens imprévus ,
» si la science essayant de nous armer
» de nouvelles défenses contre les in-
» convéniens naturels , nous a plus
» imprimé en la fantaisie leur gran-
» deur & poids qu'elle n'a ses raisons
» & vaines subtilités à nous en cou-
» vrir ».

Le goût de la Philosophie relâche tous les liens d'estime & de bienveillance qui attachent les hommes à la société , & c'est le plus dangereux des maux qu'elle engendre. Le charme de l'étude rend bientôt insipide tout autre attachement. De plus , à force de réfléchir sur l'humanité , à force d'observer les hommes , le Philosophe apprend à les apprécier selon leur valeur , & il est difficile d'avoir bien de l'affection pour ce qu'on méprise. Bientôt il réunit en sa personne tout l'intérêt que les hommes vertueux partagent avec leurs semblables : son

mépris pour les autres tourne au profit de son orgueil : son amour-propre augmente en même proportion que son indifférence pour le reste de l'Univers. La famille , la patrie deviennent pour lui des mots vuides de sens : il n'est ni parent ni citoyen , ni homme ; il est Philosophe.

En même tems que la culture des sciences retire en quelque sorte de la presse le cœur du Philosophe , elle y engage en un autre sens celui de l'homme de Lettres & toujours avec un égal préjudice pour la vertu. Tout homme qui s'occupe des talens agréables veut plaire , être admiré , & il veut être admiré plus qu'un autre. Les applaudissemens publics appartiennent à lui seul : je dirois qu'il fait tout pour les obtenir , s'il ne faisoit encore plus pour en priver ses concurrens. De-là naissent d'un côté les raffinemens du goût & de la politesse ; vile & basse flatteuse , soins séducteurs , insidieux ,

puériles , qui , à la longue , rappetit-
sent l'ame & corrompent le cœur ; &
de l'autre , les jalousies , les rivalités ,
les haines d'artistes si renommées , la
perfide calomnie , la fourberie , la
trahison , & tout ce que le vice a de
plus lâche & de plus odieux. Si le Phi-
losophe méprise les hommes , l'artiste
s'en fait bientôt mépriser , & tous
deux concourent enfin à les rendre
méprisables.

Il y a plus ; & de toutes les vérités
que j'ai proposées à la considération
des sages , voici la plus étonnante &
la plus cruelle. Nos Ecrivains regardent
tous comme le chef-d'œuvre de
la politique de notre siècle les sciences,
les arts , le luxe , le commerce , les
loix , & les autres liens qui resserrant
entre les hommes les nœuds de la so-
ciété (6) par l'intérêt personnel , les

(6) Je me plains de ce que la Philosophie
relâche les liens de la société qui sont formés
par l'estime & la bienveillance mutuelle , &

mettent tous dans une dépendance mutuelle , leur donnent des besoins réciproques , & des intérêts communs , & obligent chacun d'eux de concourir au bonheur des autres pour pouvoir faire le sien. Ces idées sont belles , sans doute , & présentées sous un jour favorable : mais en les examinant avec attention , & sans partialité , on trouve beaucoup à rabattre des avantages qu'elles semblent présenter d'abord.

C'est donc une chose bien merveilleuse que d'avoir mis les hommes dans l'impossibilité de vivre entre eux sans se prévenir , se supplanter , se trahir , se détruire mutuellement ! Il faut désormais se garder de nous laisser jamais voir tels que nous sommes : car

je me plains de ce que les sciences , les arts & tous les autres objets de commerce resserrant les liens de la société par l'intérêt personnel. C'est qu'en effet on ne peut resserrer un de ces liens que l'autre ne se relâche d'autant. Il n'y a donc point en ceci de contradiction.

pour deux hommes dont les intérêts s'accordent, cent mille peut-être leur sont opposés, & il n'y a d'autre moyen pour réussir que de tromper ou perdre tous ces gens-la. Voilà la source funeste des violences, des trahisons, des perfidies, & de toutes les horreurs qu'exige nécessairement un état des choses où chacun feignant de travailler à la fortune ou à la réputation des autres, ne cherche qu'à élever la sienne au-dessus d'eux & à leurs dépens.

Qu'avons-nous gagné à cela? Beaucoup de babil, des riches & des raisonneurs, c'est-à-dire, des ennemis de la vertu & du sens commun. En revanche, nous avons perdu l'innocence & les mœurs. La foule rampe dans la misère; tous sont les esclaves du vice. Les crimes non commis sont déjà dans le fond des cœurs, & il ne manque à leur exécution que l'assurance de l'impunité.

Etrange & funeste constitution où les richesses accumulées facilitent toujours les moyens d'en accumuler de plus grandes, & où il est impossible à celui qui n'a rien, d'acquérir quelque chose ; où l'homme de bien n'a nul moyen de sortir de la misere ; où les plus fripons sont les plus honorés, & où il faut nécessairement renoncer à la vertu pour devenir un honnête-homme ! Je fais que les déclamateurs ont dit cent fois tout cela ; mais ils le disoient en déclamant, & moi je le dis sur des raisons ; ils ont apperçu le mal & moi j'en découvre les causes & je fais voir sur-tout une chose très-consolante & très utile en montrant que tous ces vices n'appartiennent pas tant à l'homme, qu'à l'homme mal gouverné (7).

(7) Je remarque qu'il regne actuellement dans le monde une multitude de petites maximes qui séduisent les simples par un faux air de Philosophie, & qui, outre cela, sont très-commodes pour terminer les dis-

Telles sont les vérités que j'ai développées & que j'ai tâché de prouver dans les divers Ecrits que j'ai publiés

putes d'un ton important & décisif, sans avoir besoin d'examiner la question. Telle est celle-ci : » Les hommes ont par-tout les mêmes passions ; par-tout l'amour-propre & l'intérêt les conduisent ; donc ils sont par-tout les mêmes ». Quand les Géomètres ont fait une supposition qui de raisonnement en raisonnement les conduit à une absurdité, ils reviennent sur leurs pas & démontrent ainsi la supposition fautive. La même méthode appliquée à la maxime en question en montreroit aisément l'absurdité : mais raisonnons autrement. Un Sauvage est un homme, & un Européen est un homme. Le demi-Philosophe conclut aussi-tôt que l'un ne vaut pas mieux que l'autre ; mais le Philosophe dit : En Europe, le gouvernement, les loix, les coutumes, l'intérêt, tout met les particuliers dans la nécessité de se tromper mutuellement & sans cesse ; tout leur fait un devoir du vice ; il faut qu'ils soient méchans pour être sages, car il n'y a point de plus grande folie que de faire le bonheur des fripons aux dépens du sien. Parmi les Sauvages, l'intérêt personnel parle aussi fortement que parmi nous, mais il ne dit pas les mêmes choses : l'amour de la société &

sur cette matiere. Voici maintenant les conclusions que j'en ai tirées.

La science n'est point faite pour l'homme en général. Il s'égaré sans

le soin de leur commune défense sont les seuls liens qui les unissent : ce mot de *propriété* qui coûte tant de crimes à nos honnêtes gens, n'a presque aucun sens parmi eux : ils n'ont entre eux nulle discussion d'intérêt qui les divise ; rien ne les porte à se tromper l'un l'autre ; l'estime publique est le seul bien auquel chacun aspire, & qu'ils méritent tous. Il est très possible qu'un Sauvage fasse une mauvaise action, mais il n'est pas possible qu'il prenne l'habitude de mal faire, car cela ne lui seroit bon à rien. Je crois qu'on peut faire une très-juste estimation des mœurs des hommes sur la multitude des affaires qu'ils ont entre eux : plus ils commercent ensemble, plus ils admirent leurs talens & leur industrie, plus ils se friponnent déceimment & adroitement, & plus ils sont dignes de mépris. Je le dis à regret ; l'homme de bien est celui qui n'a besoin de tromper personne, & le Sauvage est cet homme-là.

*Il um non populi fasces, non purpura Regum
Flexit, et infidos agitans discordia fratres ;
Non res Romana, perituraque regna. Neque ille
Aut doluit miserans inopem, aut invidit habenti.*

cesse dans sa recherche ; & s'il l'obtient quelquefois , ce n'est presque jamais qu'à son préjudice. Il est né pour agir & penser , & non pour réfléchir. La réflexion ne sert qu'à le rendre malheureux sans le rendre meilleur ni plus sage : elle lui fait regretter les biens passés & l'empêche de jouir du présent : elle lui présente l'avenir heureux pour le séduire par l'imagination & le tourmenter par les desirs , & l'avenir malheureux pour le faire sentir d'avance. L'étude corrompt ses mœurs , altère sa santé , détruit son tempérament , & gâte souvent sa raison : si elle lui apprenoit quelque chose , je le trouverois encore fort mal dédommagé.

J'avoue qu'il y a quelques génies sublimes qui savent pénétrer à travers les voiles dont la vérité s'enveloppe , quelques âmes privilégiées , capables de résister à la bêtise de la vanité , à la basse jalousie , & aux autres passions qu'engendre le goût des lettres. Le

petit nombre de ceux qui ont le bonheur de réunir ces qualités, est la lumière & l'honneur du genre-humain ; c'est à eux seuls qu'il convient pour le bien de tous de s'exercer à l'étude, & cette exception même confirme la règle ; car si tous les hommes étoient des Socrates, la science alors ne leur seroit pas nuisible, mais ils n'auroient aucun besoin d'elle.

Tout peuple qui a des mœurs, & qui par conséquent respecte les loix & ne veut point raffiner sur les anciens usages, doit se garantir avec soin des sciences, & sur-tout des savans, dont les maximes sentencieuses & dogmatiques lui apprendroient bientôt à mépriser les usages & les loix ; ce qu'une nation ne peut jamais faire sans se corrompre. Le moindre changement dans les coutumes, fût-il même avantageux à certains égards, tourne toujours au préjudice des mœurs. Car les coutumes sont la morale du peuple ; & dès qu'il

cesse de les respecter , il n'a plus de regle que ses passions , ni de frein que les loix , qui peuvent quelquefois contenir les méchans , mais jamais les rendre bons. D'ailleurs , quand la Philosophie a une fois appris au peuple à mépriser ses coutumes , il trouve bientôt le secret d'é luder ses loix. Je dis donc qu'il en est des mœurs d'un peuple comme de l'honneur d'un homme ; c'est un trésor qu'il faut conserver , mais qu'on ne recouvre plus quand on l'a perdu (8).

(8) Je trouve dans l'histoire un exemple unique , mais frappant , qui semble contredire cette maxime : c'est celui de la fondation de Rome faite par une troupe de bandits , dont les descendans devinrent en peu de générations le plus vertueux peuple qui ait jamais existé. Je ne serois pas en peine d'expliquer ce fait si c'en étoit ici le lieu ; mais je me contenterai de remarquer que les fondateurs de Rome étoient moins des hommes dont les mœurs fussent corrompues , que des hommes dont les mœurs n'étoient point formées : ils ne méprisoient

Mais quand un peuple est une fois corrompu à un certain point , soit que les sciences y aient contribué ou non , faut-il les bannir ou l'en préserver pour le rendre meilleur ou pour l'empêcher de devenir pire ? C'est une autre question dans laquelle je me suis positivement déclaré pour la négative. Car premièrement , puisqu'un peuple vicieux ne revient jamais à la vertu , il ne s'agit pas de rendre bons ceux qui ne le sont plus , mais de conserver tels ceux qui ont le bonheur de l'être. En second lieu , les mêmes causes qui

pas la vertu , mais ils ne la connoissoient pas encore ; car ces mots *virtus* & *vices* sont des notions collectives qui ne naissent que de la fréquentation des hommes. Au surplus on tireroit un mauvais parti de cette objection en faveur des sciences ; car des deux premiers Rois de Rome qui donnerent une forme à la République & instituerent ses coutumes & ses mœurs , l'un ne s'occupoit que de guerres , l'autre que de rites sacrés ; les deux choses du monde les plus éloignées de la Philosophie.

ont corrompu les peuples servent quelquefois à prévenir une plus grande corruption ; c'est ainsi que celui qui s'est gâté le tempérament par un usage indiscret de la médecine , est forcé de recourir encore aux médecins pour se conserver en vie ; & c'est ainsi que les arts & les sciences après avoir fait éclore les vices , sont nécessaires pour les empêcher de se tourner en crimes ; elles les couvrent au moins d'un vernis qui ne permet pas au poison de s'exhaler aussi librement. Elles détruisent la vertu , mais elles en laissent le simulacre public (9) qui est toujours

(9) Ce simulacre est une certaine douceur de mœurs qui supplée quelquefois à leur pureté , un certain apparence d'ordre qui prévient l'horrible confusion , une certaine admiration des belles choses qui empêchent les bonnes de tomber dans l'oubli. C'est le vice qui prend le masque de la vertu , non comme l'hypocrisie pour tromper & trahir , mais pour s'ôter tous cette aimable & sacrée effigie l'horreur qu'il a de lui même quand il se voit découvert.

une belle chose. Elles introduisent à sa place la politesse & les bienféances, & à la crainte de paroître méchant elles substituent celle de paroître ridicule.

Mon avis est donc, & je l'ai déjà dit plus d'une fois, de laisser subsister & même d'entretenir avec soin les Académies, les Colléges, les Universités, les Billiotheques, les Spectacles, & tous les autres amusemens qui peuvent faire quelque diversion à la méchanceté des hommes, & les empêcher d'occuper leur oisiveté à des choses plus dangereuses. Car dans une contrée où il ne seroit plus question d'honnêtes gens ni de bonnes mœurs, il vaudroit encore mieux vivre avec des fripons qu'avec des brigands.

Je demande maintenant où est la contradiction de cultiver moi-même des goûts dont j'approuve le progrès? Il ne s'agit plus de porter les peuples à bien faire, il faut seulement les distraire de faire le mal; il faut les

occuper à des niaiseries pour les détourner des mauvaises actions ; il faut les amuser au lieu de les prêcher. Si mes Ecrits ont édifié le petit nombre des bons , je leur ai fait tout le bien qui dépendoit de moi , & c'est peut-être les servir utilement encore que d'offrir aux autres des objets de distraction qui les empêchent de songer à eux. Je m'estimerois trop heureux d'avoir tous les jours une Piece à faire siffler , si je pouvois à ce prix contenir pendant deux heures les mauvais desfeins d'un seul des Spectateurs , & sauver l'honneur de la fille ou de la femme de son ami , le secret de son confident , ou la fortune de son créancier. Lorsqu'il n'y a plus de mœurs , il ne faut songer qu'à la police ; & l'on fait assez que la Musique & les Spectacles en sont un des plus importans objets.

S'il reste quelque difficulté à ma justification , j'ose le dire hardiment , ce n'est vis-à-vis ni du public ni de mes adversaires ;

adverfaires ; c'est vis - à - vis de moi feul : car ce n'est qu'en m'observant moi-même que je puis juger fi je dois me compter dans le petit nombre , & fi mon ame est en état de soutenir le faix des exercices littéraires. J'en ai senti plus d'une fois le danger ; plus d'une fois je les ai abandonnés dans le deffein de ne les plus reprendre , & renonçant à leur charme féducteur , j'ai sacrifié à la paix de mon cœur les feuls plaisirs qui pouvoient encore le flatter. Si dans les langueurs qui m'accablent , fi sur la fin d'une carrière pénible & douloureuse , j'ai osé les reprendre encore quelques momens pour charmer mes maux , je crois au moins n'y avoir mis ni assez d'intérêt ni assez de prétention , pour mériter à cet égard les justes reproches que j'ai faits aux gens de lettres.

Il me falloir une épreuve pour achever la connoissance de moi - même , & je l'ai faite fans balancer. Après

avoir reconnu la situation de mon ame dans les succès littéraires, il me restoit à l'examiner dans les revers. Je fais maintenant qu'en penser, & je puis mettre le public au pire. Ma Piece a eu le sort qu'elle méritoit & que j'avois prévu; mais, à l'ennui près qu'elle m'a causé, je suis sorti de la représentation bien plus content de moi & à plus juste titre que si elle eût réussi.

Je conseille donc à ceux qui sont si ardens à chercher des reproches à me faire, de vouloir mieux étudier mes principes & mieux observer ma conduite, avant que de m'y taxer de contradiction & d'inconséquence. S'ils s'aperçoivent jamais que je commence à briguer les suffrages du public, ou que je tire vanité d'avoir fait de jolies chansons, ou que je rougisse d'avoir écrit de mauvaises Comédies, ou que je cherche à nuire à la gloire de mes concurrens, ou que j'affecte de mal parler des grands hommes de mon siècle pour tâcher de m'élever à leur niveau en les

rabaisant au mien , ou que j'aspire à des places d'Académie , ou que j'aïlle faire ma cour aux femmes qui donnent le ton , ou que j'encense la sottise des Grands , ou que , cessant de vouloir vivre du travail de mes mains , je tienne à ignominie le métier que je me suis choisi , & fasse des pas vers la fortune ; s'ils remarquent en un mot que l'amour de la réputation me fasse oublier celui de la vertu , je les prie de m'en avertir & même publiquement , & je leur promets de jeter à l'instant au feu mes Ecrits & mes Livres , & de convenir de toutes les erreurs qu'il leur plaira de me reprocher.

En attendant , j'écrirai des Livres , je ferai des Vers & de la Musique , si j'en ai le talent , le tems , la force & la volonté : je continuerai à dire très-franchement tout le mal que je pense des Lettres & de ceux qui les cultivent (10) , & croirai n'en valoir pas

(10) J'admire combien la plupart des

moins pour cela. Il est vrai qu'on pourra dire quelque jour : cet ennemi si déclaré des sciences & des arts, fit pourtant & publia des Pièces de Théâtre ; & ce discours fera, je l'avoue, une satire très - amère, non de moi, mais de mon siècle.

gens de Lettres ont pris le change dans cette affaire - ci. Quand ils ont vu les sciences & les arts attaqués, ils ont cru qu'on en vouloit personnellement à eux, tandis que sans se contredire eux - mêmes, ils pourroient tous penser comme moi, que, quoique ces choses aient fait beaucoup de mal à la société, il est très - essentiel de s'en servir aujourd'hui comme d'une médecine au mal qu'elles ont causé, ou comme de ces animaux mal - faisans qu'il faut écraser sur la morsure. En un mot, il n'y a pas un homme de Lettres qui, s'il peut soutenir dans sa conduite l'examen de l'article précédent, ne puisse dire en sa faveur ce que je dis en la mienne ; & cette manière de raisonner me paroît leur convenir d'autant mieux, qu'entre nous, ils se soucient fort peu des sciences, pourvu qu'elles continuent de mettre les savans en honneur. C'est comme les prêtres du paganisme, qui ne tenoient à la religion qu'autant qu'elle les faisoit respecter.

NARCISSE

OU

L'AMANT

DE LUI-MÊME,

COMÉDIE.

A C T E U R S.

LISIMON.

VALERE.

LUCINDE.

} Enfans de Lisimon.

ANGÉLIQUE.

LÉANDRE.

} Frere & Sœur, pupilles
de Lisimon.

MARTON, Suivante.

FRONTIN, Valet de Valere.

*La Scene est dans l'Appartement de
Valere.*

L'AMANT
DE LUI-MÊME,
COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LUCINDE, MARTON.

LUCINDE.

JE viens de voir mon frere se promener dans le jardin ; hâtons-nous , avant son retour , de placer son portrait sur sa toilette.

MARTON.

Le voilà , Mademoiselle , changé dans ses ajustemens de maniere à le rendre méconnoissable. Quoiqu'il soit le plus joli homme du monde , il brille ici en femme encore avec de nouvelles graces.

LUCINDE.

Valere est , par sa délicatesse & par l'affectation de sa parure , une espece de femme

cachée sous des habits d'homme , & ce portrait , ainsi travesti , semble moins le déguiser que le rendre à son état naturel.

MARTON.

Eh bien ; où est le mal ? Puisque les femmes aujourd'hui cherchent à se rapprocher des hommes, n'est-il pas convenable que ceux-ci fassent la moitié du chemin & qu'ils tâchent de gagner en agrémens autant qu'elles en solidité ? Grace à la mode , tout s'en mettra plus aisément de niveau.

LUCINDE.

Je ne puis me faire à des modes aussi ridicules. Peut-être notre sexe aura-t il le bonheur de n'en plaie pas moins quoi qu'il devienne plus estimable. Mais pour les hommes, je plains leur aveuglement. Que prétend cette jeunesse étourdie en usurpant tous nos droits ? Espèrent-ils de mieux plaie aux femmes en s'efforçant de leur ressembler ?

MARTON.

Pour celui-là , ils auroient tort , & les femmes se haïssent trop mutuellement pour aimer ce qui leur ressemble. Mais revenons au portrait. Ne craignez vous point que cette petite raillerie ne fâche M. le Chevalier ?

LUCINDE.

Non, Marton ; mon frere est naturellement bon : il est même raisonnable à son défaut près. Il sentira qu'en lui fai'ent par ce portrait un reproche muet & badin, je n'ai songé qu'à le guérir d'un travers qui choque jusqu'à cette tendre Angélique, cette aimable pupille de mon pere, que Valere épouse aujourd'hui. C'est lui rendre service que de corriger les défauts de son amant, & tu fais combien j'ai besoin des soins de cette chere amie pour me délivrer de Léandre son frere que mon pere veut aussi me faire épouser.

MARTON.

Si bien que ce jeune inconnu, ce Cléonte que vous vîtes l'été dernier à Passy, vous tient toujours fort au cœur ?

LUCINDE.

Je ne m'en défends point ; je compte même sur la parole qu'il m'a donnée de reparoître bientôt, & sur la promesse que m'a faite Angélique d'engager son frere à renoncer à moi.

MARTON.

Bon, renoncez ! Songez que vos yeux auront plus de force pour ferrer cet engagement,

qu'Angélique n'en sauroit avoir pour le rompre.

LUCINDE.

Sans disputer sur tes flatteries , je te dirai que comme Léandre ne m'a jamais vue , il fera aisé à sa sœur de le prévenir , & de lui faire entendre que ne pouvant être heureux avec une femme dont le cœur est engagé ailleurs , il ne sauroit mieux faire que de s'en dégager par un refus honnête.

MARTON.

Un refus honnête ! Ah ! Mademoiselle , refuser une femme faite comme vous avec quarante mille écus , c'est une honnêteté dont jamais Léandre ne sera capable. (*A part*). Si elle savoit que Léandre & Cléonte ne sont que la même personne , un tel refus changeroit bien d'épithète.

LUCINDE.

Ah ! Marton , j'entends du bruit ; cachons vite ce portrait. C'est , sans doute , mon frere qui revient , & en nous amusant à jaser , nous nous sommes ôté le loisir d'exécuter notre projet.

MARTON.

Non , c'est Angélique.

SCÈNE II.

ANGÉLIQUE, LUCINDE, MARTON.

ANGÉLIQUE.

MA chère Lucinde , vous savez avec quelle répugnance je me prêtai à votre projet quand vous fîtes changer la parure du portrait de Valere en des ajustemens de femme. A présent que je vous vois prête à l'exécuter , je tremble que le déplaisir de se voir jouer ne l'indispose contre nous. Renonçons , je vous prie , à ce frivole badinage. Je sens que je ne puis trouver de goût à m'égayer au risque du repos de mon cœur.

LUCINDE.

Que vous êtes timide ! Valere vous aime trop pour prendre en mauvaise part tout ce qui viendra de la vôtre , tant que vous ne serez que sa maîtresse. Songez que vous n'avez plus qu'un jour à donner carrière à vos fantaisies , & que le tour des fiennes ne viendra que trop tôt. D'ailleurs , il est question de le guérir d'un foible qui l'expose à la rail-

lerie , & voilà proprement l'ouvrage d'une maîtresse. Nous pouvons corriger les défauts d'un amant. Mais , hélas ! il faut supporter ceux d'un mari.

ANGÉLIQUE.

Que lui trouvez-vous après tout de si ridicule ? Puisqu'il est aimable , a-t-il si grand tort de s'aimer , & ne lui en donnons-nous pas l'exemple ? Il cherche à plaire. Ah ! si c'est un défaut , quelle vertu plus charmante un homme pourroit-il apporter dans la société !

MARTON.

Sur-tout dans la société des femmes.

ANGÉLIQUE.

Enfin , Lucinde , si vous m'en croyez , nous supprimerons , & le portrait , & tout cet air de raillerie qui peut aussi-bien passer pour une insulte que pour une correction.

LUCINDE.

Oh ! non. Je ne perds pas ainsi les frais de mon industrie. Mais je veux bien courir seule les risques du succès , & rien ne vous oblige d'être complice dans une affaire dont vous pouvez n'être que témoin.

MARTON.

Belle distinction !

LUCINDE.

Je me réjouis de voir la contenance de Valere. De quelque maniere qu'il prenne la chose , cela fera toujours une scene assez plaisante.

MARTON.

J'entends. Le prétexte est de corriger Valere : mais le vrai motif est de rire à ses dépens. Voilà le génie & le bonheur des femmes. Elles corrigent souvent les ridicules en ne songeant qu'à s'en amuser.

ANGÉLIQUE.

Enfin , vous le voulez , mais je vous avertis que vous me répondrez de l'événement.

LUCINDE.

Soit.

ANGÉLIQUE.

Depuis que nous sommes ensemble , vous m'avez fait cent piéces dont je vous dois la punition. Si cette affaire-ci me cause la moindre tracasserie avec Valere , prenez-garde à vous.

LUCINDE.

Oui , oui.

ANGÉLIQUE.

Songez un peu à Léandre.

LUCINDE.

Ah ! ma chère Angélique. . . .

ANGÉLIQUE.

Oh ! si vous me brouil'ez avec votre frere,
je vous jure que vous épouserez le mien.
(*Bas*). Marton, vous m'avez promis le secret.

MARTON, *bas*.

Ne craignez rien.

LUCINDE.

Enfin, je

MARTON.

J'entends la voix du Chevalier. Prenez au
plutôt votre parti, à moins que vous ne vou-
liez lui donner un cercle de filles à sa toilette.

LUCINDE.

Il faut bien éviter qu'il nous apperçoive.
(*Elle met le portrait sur la toilette*). Voilà
le piège tendu.

MARTON.

Je veux un peu guetter mon homme pour
voir

LUCINDE.

Paix. Sauvons-nous.

DE LUI-MÊME. II

ANGÉLIQUE.

Que j'ai de mauvais pressentimens de tout ceci.

SCENE III.

VALERE, FRONTIN.

VALERE.

SANGARIDE, ce jour est un grand jour pour vous.

FRONTIN.

Sangaride ; c'est-a-dire , Angélique. Oui , c'est un grand jour que celui de la noce , & qui même alonge diablement tous ceux qui le suivent.

VALERE.

Que je vais goûter de plaisir à rendre Angélique heureuse !

FRONTIN.

Auriez-vous envie de la rendre veuve ?

VALERE.

Mauvais plaissant. . . Tu fais à quel point je l'aime. Dis - moi ; que connois-tu qui puisse manquer à sa félicité ? Avec beaucoup

d'amour , quelque peu d'esprit , & une figure . . . comme tu vois ; on peut , je pense , se tenir toujours assez sûr de plaire.

FRONTIN.

La chose est indubitable , & vous en avez fait sur vous-même la première expérience.

VALERE.

Ce que je plains en tout cela , c'est je ne fais combien de petites personnes que mon mariage fera sécher de regret , & qui vont ne favoir plus que faire de leur cœur.

FRONTIN.

Oh ! que si : Celles qui vous ont aimé , par exemple , s'occuperont à bien détester votre chère moitié. Les autres . . . Mais où diable les prendre , ces autres-là ?

VALERE.

La matinée s'avance ; il est tems de m'habiller pour aller voir Angélique. Allons. (*Il se met à sa toilette*). Comment me trouves-tu ce matin ? Je n'ai point de feu dans les yeux ; j'ai le teint battu ; il me semble que je ne suis point à l'ordinaire.

FRONTIN.

A l'ordinaire ! Non , vous êtes seulement à votre ordinaire.

VALERE.

VALERE.

C'est une fort méchante habitude que l'usage du rouge ; à la fin je ne pourrai m'en passer , & je serai du dernier mal sans cela. Où est donc ma boîte à mouches ? Mais que vois-je là ? un portrait. . . . Ah ! Frontin ; le charmant objet. . . . où as-tu pris ce portrait ?

FRONTIN.

Moi ? Je veux être pendu si je fais de quoi vous me parlez.

VALERE.

Quoi ! ce n'est pas toi qui as mis ce portrait sur ma toilette ?

FRONTIN.

Non , que je meure.

VALERE.

Qui seroit-ce donc ?

FRONTIN.

Ma foi , je n'en fais rien. Ce ne peut être que le diable ou vous.

VALERE.

A d'autres. On t'a payé pour te taire. . . . Sais-tu bien que la comparaison de cet objet nuit à Angélique ? . . . Voilà d'honneur la

plus jolie figure que j'aie vue de ma vie. Que's yeux, Frontin ! . . . je crois qu'ils ressemblent aux miens.

FRONTIN.

C'est tout dire.

VALERE.

Je lui trouve beaucoup de mon air. . . . Elle est ma foi charmante. . . . Ah ! si l'esprit soutient tout cela. . . . Mais son goût me répond de son esprit. La friponne est connoiseuse en mérite !

FRONTIN.

Que Diable ! Voyons donc toutes ces merveilles.

VALERE.

Tiens , tiens. Penses-tu me duper avec ton air niais ? me crois-tu novice en aventures ?

FRONTIN.

Ne me trompé - je point ! C'est lui . . . c'est lui - même. Comme le voilà paré ! Que de fleurs ! que de pompons ! C'est sans doute quelque tout de Lucinde ; Marton y fera tout au moins de moitié. Ne troublons point leur badinage. Mes indiscretions précédentes m'ont coûté trop cher.

V A L E R E.

Hé bien ? Monsieur Frontin reconnoîttoit-il l'original de cette peinture ?

F R O N T I N.

Pouh ! si je le connois ! Quelques centaines de coups de pied-au-cul , & autant de soufflets que j'ai eu l'honneur d'en recevoir en détail , ont bien cimenté la connoissance.

V A L E R E.

Une fille , des coups de pieds ! Cela est un peu gaillard.

F R O N T I N.

Ce sont des petites impatiences domestiques qui la prennent à propos de rien.

V A L E R E.

Comment l'aurois-tu servie ?

F R O N T I N.

Oui , Monsieur ; & j'ai même l'honneur d'être toujours son très-humble serviteur.

V A L E R E.

Il seroit assez plaisant qu'il y eût dans Paris une jolie femme qui ne fût pas de ma connoissance ! . . . Parle-moi sincèrement. L'original est-il aussi aimable que le portrait ?

FRONTIN.

Comment, aimable ! savez-vous, Monsieur, que si quelqu'un pouvoit approcher de vos perfections, je ne trouverois qu'elle seule à vous comparer.

VALERE *considérant le portrait.*

Mon cœur n'y résiste pas . . . Frontin, dis-moi le nom de cette belle.

FRONTIN, *à part.*

Ah ! ma foi, me voilà pris sans verd.

VALERE.

Comment s'appelle-t-elle ? Parle donc.

FRONTIN.

Elle s'appelle . . . elle s'appelle . . . elle ne s'appelle point. C'est une fille anonyme, comme tant d'autres.

VALERE.

Dans quels tristes soupçons me jette ce coquin ! Se pourroit-il que des traits aussi charmans ne fussent que ceux d'une grifette ?

FRONTIN.

Pourquoi non ? La beauté se plaît à parler des visages qui ne tirent leur fierte que d'elle.

VALERE.

Quoi, c'est . . .

FRONTIN.

Une petite personne bien coquette , bien minaudiere , bien vaine sans grand sujet de l'être ; en un mot , un vrai petit - maître femelle.

VALERE.

Voilà comment ces faquins de valets parlent des gens qu'ils ont servis. Il faut voir cependant. Dis - moi où elle demeure ?

FRONTIN.

Bon , demeurer ? Est - ce que cela demeure jamais ?

VALERE.

Si tu n'impatientes . . . Où loge - t - elle , maraut ?

FRONTIN.

Ma foi , Monsieur , à ne vous point mentir , vous le savez tout aussi bien que moi.

VALERE.

Comment ?

FRONTIN.

Je vous jure que je ne connois pas mieux que vous l'original de ce portrait.

VALERE.

Ce n'est pas toi qui l'as placé là ?

FRONTIN.

Non , la peste m'étouffe.

VALERE.

Ces idées que tu m'en as données. . .

FRONTIN.

Ne voyez-vous pas que vous me les fournissez vous - même ? Est - ce qu'il y a quelqu'un dans le monde aussi ridicule que cela ?

VALERÉ.

Quoi ! je ne pourrai découvrir d'où vient ce portrait ? Le mystère & la difficulté irritent mon empressement. Car , je te l'avoue , j'en suis très - réellement épris.

FRONTIN , *à part.*

La chose est impayable ! Le voilà amoureux de lui-même.

VALERE.

Cependant , Angélique , la charmante Angélique . . . En vérité , je ne comprends rien à mon cœur , & je veux voir cette nouvelle maîtresse avant que de rien déterminer sur mon mariage.

FRONTIN.

Comment , Monsieur ? Vous ne . . . Ah ! vous vous moquez.

VALERE.

Non, je te dis très-sérieusement que je ne saurois offrir ma main à Agélique, tant que l'incertitude de mes sentimens sera un obstacle à notre bonheur mutuel. Je ne puis l'épouser aujourd'hui; c'est un point résolu.

FRONTIN.

Oui, chez vous. Mais Monsieur votre pere qui a fait aussi les petites résolutions à part, est l'homme du monde le moins propre à céder aux vôtres; vous savez que son foible n'est pas la complaisance.

VALERE.

Il faut la trouver à quelque prix que ce soit. Allons, Frontin, courons, cherchons par-tout.

FRONTIN.

Allons, courons, volons; faisons l'inventaire & le signalement de toutes les jolies filles de Paris. Peste, le bon petit livre que nous aurions-là! Livre rare, dont la lecture n'endormiroit pas!

VALERE.

Hâtons-nous. Viens achever de m'habiller.

FRONTIN.

Attendez, voici tout-à-propos Mon-

seur votre pere. Proposons lui d'être de la partie.

VALERE.

Tais-toi , bourreau. Le malheureux contre-tems !

SCENE IV.

LISIMON, VALERE, FRONTIN.

LISIMON , *qui doit toujours avoir le ton brusque.*

HÉBEN , mon fils ?

VALERE.

Frontin , un siège à Monsieur.

LISIMON.

Je veux rester debout. Je n'ai que deux mots à te dire.

VALERE.

Je ne saurois , Monsieur , vous écouter que vous ne soyez assis.

LISIMON.

Que diable ! il ne me plaît pas , moi. Vous verrez que l'impertinent fera des complimens avec son pere.

VALERE.

Le respect . . .

LISIMON.

Oh ! le respect consiste à m'obéir & à ne me point gêner. Mais, qu'est-ce ? encore en déshabillé ? un jour de noces ? Voilà qui est joli ? Angélique n'a donc point encore reçu ta visite ?

VALERE.

J'achevois de me coëffer, & j'allois m'habiller pour me présenter décemment devant elle.

LISIMON.

Faut-il tant d'appareil pour nouer de cheveux & mettre un habit. Parbleu, dans ma jeunesse, nous usions mieux du tems, & sans perdre les trois quarts de la journée à faire la roue devant un miroir, nous savions à plus juste titre avancer nos affaires auprès des belles.

VALERE.

Il semble, cependant, que quand on veut être aimé, on ne sauroit prendre trop de soin pour se rendre aimable, & qu'une parure si négligée ne devoit pas annoncer des amans bien occupés du soin de plaire.

L I S I M O N.

Pure sottise. Un peu de négligence sied quelquefois bien quand on aime. Les femmes nous tenoient plus de compte de nos empressements que du tems que nous aurions perdu à notre toilette , & sans affecter tant de délicatesse dans la parure , nous en avions davantage dans le cœur. Mais laissons cela. J'avois pensé à différer ton mariage jusqu'à l'arrivée de Léandre , afin qu'il eût le plaisir d'y assister , & que j'eusse , moi , celui de faire tes noces & celles de ta sœur en un même jour.

V A L E R E , *bas*.

Frontin , quel bonheur !

F R O N T I N.

Oui , un mariage reculé ; c'est toujours autant de gagné sur le repentir

L I S I M O N.

Qu'en dis-tu , Valere ? Il semble qu'il ne seroit pas séant de marier la sœur sans attendre le frère ; puisqu'il est en chemin.

V A L E R E.

Je dis , mon pere , qu'on ne peut rien de mieux pensé.

L I S I M O N.

Ce délai ne te feroit donc pas de peine ?

V A L E R E.

L'empressement de vous obéir surmontera toujours toutes mes répugnances.

L I S I M O N.

C'étoit pourtant dans la crainte de te mécontenter que je ne te l'avois pas proposé.

V A L E R E.

Votre volonté n'est pas moins la règle de mes desirs que celle de mes actions. *Bas.* Frontin , quel bon - homme de pere !

L I S I M O N.

Je suis charmé de te trouver si docile , tu en auras le mérite à bon marché ; car , par une lettre que je reçois à l'instant , Léandre m'apprend qu'il arrive aujourd'hui.

V A L E R E.

Hé bien , mon pere ?

L I S I M O N.

Hé bien , mon fils ; par ce moyen rien ne sera dérangé.

V A L E R E.

Comment , vous voudriez le marier en arrivant ?

FRONTIN.

Marier un homme tout botté !

LISIMON.

Non pas cela ; puisque , d'ailleurs , Lucinde & lui ne s'étoient jamais vus , il faut bien leur laisser le loisir de faire connoissance : mais il assistera au mariage de sa sœur , & je n'aurai pas la dureté de faire languir un fils aussi complaisant.

VALERE.

Monsieur . . .

LISIMON.

Ne crains rien ; je connois & j'approuve trop ton empressement pour te jouer un aussi mauvais tour.

VALERE.

Mon pere . . .

LISIMON.

Laissons cela , te dis - je , je devine tout ce que tu pourrois me dire.

VALERE.

Mais , mon pere . . . j'ai fait . . . des réflexions . . .

LISIMON.

Des réflexions , toi ? J'avois tort : je n'aurais pas deviné celui - là. Sur quoi donc ,

s'il

s'il vous plaît, roulent vos méditations sublimes ?

VALERE.

Sur les inconvéniens du mariage.

FRONTIN.

Voilà un texte qui fournit.

LISIMON.

Un sot peut réfléchir quelquefois ; mais ce n'est jamais qu'après la sottise. Je reconnois - là mon fils.

VALERE.

Comment, après la sottise ? mais je ne suis pas encore marié.

LISIMON.

Apprenez, Monsieur le Philosophe, qu'il n'y a nulle différence de ma volonté à l'acte. Vous pouviez moraliser quand je vous proposai la chose, & que vous en étiez vous-même si empressé. J'aurois de bon cœur écouté vos raisons. Car vous savez si je suis complaisant.

FRONTIN.

Oh ! oui, Monsieur, nous sommes là-dessus en état de vous rendre justice.

LISIMON.

Mais aujourd'hui que tout est arrêté, vous

pouvez spéculer à votre aise, ce fera, s'il vous plaît, sans préjudice de la noce.

VALERE.

La contrainte redouble ma répugnance. Songez, je vous supplie, à l'importance de l'affaire. Daignez m'accorder quelques jours . . .

LISIMON.

Adieu, mon fils; tu feras marié ce soir, ou tu m'entends. Comme j'étois la dupe de la fausse déférence du pendar!

SCENE V.

VALERE, FRONTIN.

VALERE.

CIEL! dans quelle peine me jette son inflexibilité!

FRONTIN.

Oui; marié ou déshérité! épouser une femme ou la misère! on balanceroit à moins.

VALERE.

Moi, balancer! Non; mon choix étoit

encore incertain , l'opiniâtreté de mon pere
l'a déterminé.

FRONTIN.

En faveur d'Angélique ?

VALERE.

Tout au contraire.

FRONTIN.

Je vous félicite , Monsieur , d'une résolu-
tion aussi héroïque. Vous allez mourir de
faim en digne martyr de la liberté. Mais
s'il étoit question d'épouser le portrait ? hem !
le mariage ne vous paroîtroit plus si affreux ?

VALERE.

Non ; mais si mon pere prétendoit m'y
forcer , je crois que j'y résisterois avec la
même fermeté ; & je sens que mon cœur
me rameneroit vers Angélique sitôt qu'on
m'en voudroit éloigner.

FRONTIN.

Quelle docilité ! Si vous n'héritez pas des
biens de Monsieur votre pere , vous héritez
au moins de ses vertus. *regardant le portrait,*
Ah !

VALERE.

Qu'as - tu ?

FRONTIN.

Depuis notre disgrâce , ce portrait me semble avoir pris une physionomie famélique , un certain air alongé.

VALERE.

C'est trop perdre de tems à des impertinences. ° Nous devrions déjà avoir couru la moitié de Paris. *Il sort.*

FRONTIN.

Au train dont vous allez , vous courrez bientôt les champs. Attendons cependant le dénouement de tout ceci ; & pour feindre de mon côté une recherche imaginaire , allons nous cacher dans un cabaret.

SCÈNE VI.

ANGÉLIQUE , MARTON.

MARTON.

AH ! ah , ah , ah ! la plaisante scène ! qui l'eût jamais prévue ? Que vous avez perdu , Mademoiselle , à n'être point ici cachée avec

moi , quand il s'est si bien épris de ses propres charmes !

ANGÉLIQUE.

Il s'est vu par mes yeux.

MARTON.

Quoi ! vous auriez la foiblesse de conserver des sentimens pour un homme capable d'un pareil travers ?

ANGÉLIQUE.

Il te paroît donc bien coupable ! Qu'a-t-on cependant à lui reprocher que le vice universel de son âge ? Ne crois pas pourtant qu'insensible à l'outrage du Chevalier , je souffre qu'il me préfère ainsi le premier visage qui le frappe agréablement. J'ai trop d'amour pour n'avoir pas de la délicatesse ; & Valere me sacrifiera ses folies dès ce jour , ou je sacrifierai mon amour à ma raison.

MARTON.

Je crains bien que l'un ne soit aussi difficile que l'autre.

ANGÉLIQUE.

Voici Lucinde. Mon frere doit arriver aujourd'hui. Prends bien garde qu'elle ne le soupçonne d'être son inconnu jusqu'à ce qu'il en soit tems.

SCÈNE VII.

LUCINDE , ANGÉLIQUE , MARTON.

MARTON.

JE gage , Mademoiselle , que vous ne devineriez jamais quel a été l'effet du portrait ? vous en rirez sûrement.

LUCINDE.

Eh ! Marton , laissons-là le portrait ; j'ai bien d'autres choses en tête. Ma chère Angélique , je suis désolée , je suis mourante. Voici l'instant où j'ai besoin de tout votre secours. Mon pere vient de m'annoncer l'arrivée de Léandre. Il veut que je me dispose à le recevoir aujourd'hui & à lui donner la main dans huit jours.

ANGÉLIQUE.

Que trouvez - vous donc là de si terrible ?

MARTON.

Comment , terrible ! Vouloit marier une belle personne de dix-huit ans avec un homme de vingt - deux , riche & bienfait ! En vérité cela fait peur , & il n'y a point de fille en

âge de raison à qui l'idée d'un tel mariage ne donnât la fièvre.

LUCINDE.

Je ne veux rien vous cacher ; j'ai reçu en même tems une lettre de Cléonte ; il sera incessamment à Paris ; il va faire agir auprès de mon pere ; il me conjure de différer mon mariage : enfin , il m'aime toujours. Ah ! ma chere , serez - vous insensible aux alarmes de mon cœur , & cette amitié que vous m'avez jurée.

ANGÉLIQUE.

Plus cette amitié m'est chere , & plus je dois souhaiter d'en voir resserrer les nœuds par votre mariage avec mon frere. Cependant , Lucinde , votre repos est le premier de mes desirs , & mes vœux sont encore plus conformes aux vôtres que vous ne pensez.

LUCINDE.

Daignez donc vous rappeler vos promesses. Faites bien comprendre à Léandre que mon cœur ne sauroit être à lui ; que . . .

MARTON.

Mon Dieu ! ne jurons de rien. Les hommes ont tant de ressources , & les femmes tant d'inconstance , que si Léandre se mettoit

bien dans la tête de vous plaire , je parie qu'il en viendroit à bout malgré vous.

LUCINDE.

Marton !

MARTON.

Je ne lui donne pas deux jours pour supplanter votre inconnu sans vous laisser même le moindre regret..

LUCINDE.

Allons , continuez. . . Chere Angélique , je compte sur vos soins ; & dans le trouble qui m'agite , je cours tout tenter auprès de mon pere pour différer , s'il est possible , un hymen que la préoccupation de mon cœur me fait envisager avec effroi. *Elle sort.*

ANGÉLIQUE.

Je devrois l'arrêter. Mais Lisimon n'est pas homme à céder aux sollicitations de sa fille , & toutes ses prieres ne feront qu'affermir ce mariage qu'elle - même souhaite d'autant plus qu'elle paroît le craindre. Si je me plais à jouir pendant quelques instans de ses inquiétudes , c'est pour lui en rendre l'événement plus doux. Quelle autre vengeance pourroit être autorisée par l'amitié ?

MARTON.

Je vais la suivre ; & sans trahir notre secret l'empêcher, s'il se peut, de faire quelque folie ;

SCÈNE VIII.

ANGÉLIQUE.

INSENSÉE que je suis ! mon esprit s'occupe à des badineries pendant que j'ai tant d'affaires avec mon cœur. Hélas ! peut être qu'en ce moment Valere confirme son infidélité. Peut être qu'instruit de tout & honteux de s'être laissé surprendre, il offre par dépit son cœur à quelqu'autre objet. Car voilà les hommes : ils ne se vengent jamais avec plus d'emportement que quand ils ont le plus de tort. Mais le voici, bien occupé de son portrait.

SCÈNE IX.

ANGÉLIQUE, VALERE.

VALERE, *sans voir Angélique.*

JE cours sans savoir où je dois chercher cet objet charmant. L'amour ne guidera-t-il point mes pas ?

ANGÉLIQUE, *à part.*

Ingrat ! il ne les conduit que trop bien.

VALERE.

Ainsi l'amour a toujours ses peines. Il faut que je les éprouve à chercher la beauté que j'aime, ne pouvant en trouver à me faire aimer.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Quelle impertinence ! Hélas ! comment peut-on être si fat & si aimable tout à la fois ?

VALERE.

Il faut attendre Frontin ; il aura peut-être mieux réuissi. En tout cas, Angélique m'adore. . .

ANGÉLIQUE, *à part.*

Ah, traître ! tu connois trop mon foible.

V A L E R E.

Après tout , je sens toujours que je ne perdrai rien auprès d'elle : le cœur , les appas , tout s'y trouve.

A N G É L I Q U E , *à part.*

Il me fera l'honneur de m'agréer pour son pis - aller.

V A L E R E.

Que j'éptouve de bizarrerie dans mes sentimens ! Je renonce à la possession d'un objet charmant & auquel , dans le fond , mon penchant me ramene encore. Je m'expose à la disgrâce de mon pere pour m'entêter d'une belle , peut-être indigne de mes soupirs , peut-être imaginaire , sur la seule foi d'un portrait tombé des nues & flatté à coup sûr. Quel caprice ! quelle folie ! Mais quoi : la folie & les caprices ne sont-ils pas le relief d'un homme aimable ? *Regardant le portrait.* Que de graces ! . . . Quels traits ! . . . Que cela est enchanté ! . . . Que cela est divin ! Ah ! qu'Angélique ne se flatte pas de soutenir la comparaison avec tant de charmes.

A N G É L I Q U E , *saisissant le portrait.*

Je n'ai garde assurément. Mais qu'il me soit permis de partager votre admiration.

La connoissance des charmes de cette heureuse rivale adoucira du moins la honte de ma défaite.

VALERE.

O ciel !

ANGÉLIQUE.

Qu'avez-vous donc ? vous paroissez tout interdit. Je n'aurois jamais cru qu'un petit-maître fût si aisé à décontenancer.

VALERE.

Ah ! cruelle, vous connoissez tout l'ascendant que vous avez sur moi, & vous m'outragez sans que je puisse répondre.

ANGÉLIQUE.

C'est fort mal fait, en vérité ; & régulièrement vous devriez me dire des injures. Allez, Chevalier, j'ai pitié de votre embarras. Voilà votre portrait ; & je suis d'autant moins fâchée que vous en aimiez l'original, que vos sentimens sont sur ce point tout-à-fait d'accord avec les miens.

VALERE.

Quoi ! vous connoissez la personne . . .

ANGÉLIQUE.

Non - seulement je la connois, mais je puis
vous

vous dire qu'elle est ce que j'ai de plus cher au monde.

V A L E R E.

Vraiment , voici du nouveau , & le langage est un peu singulier dans la bouche d'une rivale.

A N G É L I Q U E.

Je ne fais ! mais il est sincere. *A part.*
S'il se pique , je triomphe.

V A L E R E.

Elle a donc bien du mérite ?

A N G É L I Q U E.

Il ne tient qu'à elle d'en avoir infiniment.

V A L E R E.

Point de défaut , sans doute.

A N G É L I Q U E.

Oh ! beaucoup. C'est une petite personne bizarre , capricieuse , éventée , étourdie , volage , & sur - tout d'une vanité insupportable. Mais quoi ! elle est aimable avec tout cela , & je prédis d'avance que vous l'aimerez jusqu'au tombeau.

V A L E R E.

Vous y consentez donc ?

A N G É L I Q U E.

Oui.

V A L E R E.

Cela ne vous fâchera point ?

A N G É L I Q U E.

Non.

V A L E R E , *à part.*

Son indifférence me désespère. *Haut.*
Oserai - je me flatter qu'en ma faveur vous
voudrez bien resserrer encore votre union
avec elle ?

A N G É L I Q U E.

C'est tout ce que je demande.

V A L E R E , *outré.*

Vous dites tout cela avec une tranquillité
qui me charme.

A N G É L I Q U E.

Comment donc ? vous vous plaigniez
tout - à - l'heure de mon enjouement , & à
présent vous vous fâchez de mon sang-
froid. Je ne sais plus quel ton prendre avec
vous.

V A L E R E.

Bas. Je creve de dépit. *Haut.* Mademoi-
selle m'accordera - t - elle la faveur de me
faire faire connoissance avec elle ?

A N G É L I Q U E.

Voilà , par exemple , un genre de service

que je suis bien sûre que vous n'attendez pas de moi : mais je veux passer votre espérance, & je vous le promets encore.

V A L E R E.

Ce sera bientôt, au moins ?

A N G É L I Q U E.

Peut-être dès aujourd'hui.

V A L E R E.

Je n'y puis plus tenir. *Il veut s'en aller.*

A N G É L I Q U E, *à part.*

Je commence à bien augurer de tout ceci ; il a trop de dépit pour n'avoir plus d'amour. *Haut.* Où allez-vous, Valere ?

V A L E R E.

Je vois que ma présence vous gêne, & je vais vous céder la place.

A N G É L I Q U E.

Ah ! point. Je vais me retirer moi-même : il n'est pas juste que je vous chasse de chez vous.

V A L E R E.

Allez, allez ; souvenez-vous que qui n'aime rien ne mérite pas d'être aimée.

A N G É L I Q U E.

Il vaut encore mieux n'aimer rien que d'être amoureux de soi-même.

SCENE X.

VALERE.

AMOUREUX de, soi-même ! Est-ce un crime de sentir un peu ce qu'on vaut ? Je suis cependant bien piqué. Est-il possible qu'on perde un amant tel que moi sans douleur ? On dirait qu'elle me regarde comme un homme ordinaire. Hélas ! je me déguise en vain le trouble de mon cœur, & je tremble de l'aimer encore après son inconstance. Mais non ; tout mon cœur n'est qu'à ce charmant objet. Courons tenter de nouvelles recherches, & joignons au soin de faire mon bonheur, celui d'exciter la jalousie d'Angélique. Mais voici Frontin.

SCÈNE XI.

VALERE, FRONTIN *ivre.*

FRONTIN.

QUE diable ! je ne fais pourquoi je ne puis me tenir ; j'ai pourtant fait de mon mieux pour prendre des forces.

VALERE.

Eh bien , Frontin , as-tu trouvé. . .

FRONTIN.

Oh ! oui, Monsieur.

VALERE.

Ah ! ciel ! seroit-il possible ?

FRONTIN.

Aussi j'ai bien eu de la peine,

VALERE.

Hâte-toi donc de me dire. . .

FRONTIN.

Il m'a fallu courir tous les cabarets du quartier.

VALERE.

Des cabarets !

FRONTIN.

Mais j'ai réussi au-delà de mes espérances.

V A L E R E.

Conte-moi donc...

F R O N T I N.

C'étoit un feu... une mouffe...

V A L E R E.

Que diable barbouille cet animal ?

F R O N T I N.

Attendez que je reprenne la chose par ordre.

V A L E R E.

Tais-toi, ivrogne, faquin ; ou réponds-moi sur les ordres que je t'ai donnés au sujet de l'original du portrait.

F R O N T I N.

Ah ! oui, l'original. Justement. Réjouissez-vous, réjouissez-vous, vous dis-je.

V A L E R E.

Hé bien ?

F R O N T I N.

Il n'est déjà ni à la Croix blanche, ni au Lion d'or, ni à la Pomme de pin, ni...

V A L E R E.

Bourreau, finiras-tu ?

F R O N T I N.

Patience. Prenez patience pas-là, il faut

qu'il soit ailleurs ; & . . . oh , je le trouverai , je le trouverai . . .

V A L E R E .

Il me prend des démangeaisons de l'assommer ; sortons.

S C E N E X I I .

F R O N T I N .

M E voilà , en effet , assez joli garçon . . . Ce plancher est diablement raboteux . Où en étois-je ? Ma foi , je n'y suis plus . Ah ! si - fait . . .

S C E N E X I I I .

L U C I N D E , F R O N T I N .

L U C I N D E .

F R O N T I N , où est ton maître ?

F R O N T I N .

Mais , je crois qu'il se cherche actuellement .

LUCINDE.

Comment, il se cherche ?

FRONTIN.

Oui, il se cherche pour s'épouser.

LUCINDE.

Qu'est-ce que c'est que ce galimathias ?

FRONTIN.

Ce galimathias ! vous n'y comprenez donc rien ?

LUCINDE.

Non, en vérité.

FRONTIN.

Ma foi, ni moi non plus : je vais pourtant vous l'expliquer, si vous voulez.

LUCINDE.

Comment m'expliquer ce que tu ne comprends pas ?

FRONTIN.

Oh ! dame, j'ai fait mes études, moi.

LUCINDE.

Il est ivre, je crois. Eh ! Frontin, je t'en prie, rappelle un peu ton bon sens ; tâche de te faire entendre.

FRONTIN.

Pardi rien n'est plus aisé. Tenez. C'est un portrait. . . métamor. . . non, métaphor. . .

oui, métaphorisé. C'est mon maître, c'est une fille. . . vous avez fait un certain mélange. . . Car j'ai deviné tout ça, moi. Hé bien, peut-on parler plus clairement ?

LUCINDE.

Non, cela n'est pas possible.

FRONTIN.

Il n'y a que mon maître qui n'y comprenne rien. Car il est devenu amoureux de sa ressemblance.

LUCINDE.

Quoi ! sans se reconnoître ?

FRONTIN.

Oui, & c'est bien ce qu'il y a d'extraordinaire.

LUCINDE.

Ah ! je comprends tout le reste. Et qui pouvoit prévoir cela ? Cours vite, mon pauvre Frontin, vole chercher ton maître, & dis-lui que j'ai les choses les plus pressantes à lui communiquer. Prends garde, sur-tout, de ne lui point parler de tes devinations. Tiens, voilà pour. . .

FRONTIN.

Pour boire, n'est-ce pas ?

LUCINDE.

Oh non, tu n'en as pas de besoin.

FRONTIN.

Ce fera par précaution.

SCENE XIV.

LUCINDE.

NE balançons pas un instant, avouons tout ; & quoi qu'il m'en puisse arriver, ne souffrons pas qu'un frere si cher se donne un ridicule par les moyens mêmes que j'avois employés pour l'en guérir. Que je suis malheureuse ! J'ai désobligé mon frere ; mon pere irrité de ma résistance n'en est que plus absolu ; mon amant absent n'est point en état de me secourir ; je crains les trahisons d'une amie, & les précautions d'un homme que je ne puis souffrir : car je le hais sûrement, & je sens que je préférerois la mort à Léandre.

SCÈNE XV.

ANGÉLIQUE , LUCINDE , MARTON.

ANGÉLIQUE.

CONSOLEZ-VOUS , Lucinde , Léandre ne veut pas vous faire mourir. Je vous avoue cependant qu'il a voulu vous voir sans que vous le fussiez.

LUCINDE.

Hélas ! tant pis.

ANGÉLIQUE.

Mais savez-vous bien que voilà un tant pis qui n'est pas trop modeste ?

MARTON.

C'est une petite veine du sang fraternel.

LUCINDE.

Mon Dieu , que vous êtes méchantes !
Après cela , qu'a-t-il dit ?

ANGÉLIQUE.

Il m'a dit qu'il seroit au désespoir de vous obtenir contre votre gré.

MARTON.

Il a même ajouté que votre résistance lui

faisoit plaisir en quelque maniere. Mais il a dit cela d'un certain air Savez - vous qu'à bien juger de vos sentimens pour lui , je gagerois qu'il n'est gueres en reste avec vous. Haïſſez - le toujours de même , il ne vous rendra pas mal le change.

LUCINDE.

Voilà une façon de m'obéir qui n'est pas trop polie.

MARTON.

Pour être poli avec nous autres femmes , il ne faut pas toujours être si obéissant.

ANGÉLIQUE.

La seule condition qu'il a mise à sa renouciation , est que vous recevrez sa visite d'adieu.

LUCINDE.

Oh , pour cela , non ; je l'en quitte.

ANGÉLIQUE.

Ah ! vous ne sauriez lui refuser cela. C'est d'ailleurs un engagement que j'ai pris avec lui. Je vous avertis même confidemment qu'il compte beaucoup sur le succès de cette entrevue , & qu'il ose espérer qu'après avoir paru à vos yeux , vous ne résisterez plus à cette alliance.

LUCINDE.

LUCINDE.

Il a donc bien de la vanité.

MARTON.

Il se flatte de vous apprivoiser.

ANGÉLIQUE.

Et ce n'est que sur cet espoir qu'il a consenti au traité que je lui ai proposé.

MARTON.

Je vous réponds qu'il n'accepte le marché que parce qu'il est bien sûr que vous ne le prendrez pas au mot.

LUCINDE.

Il faut être d'une fatuité bien insupportable. Hé bien, il n'a qu'à paroître : je serai curieuse de voir comment il s'y prendra pour étaler ses charmes ; & je vous donne ma parole qu'il fera reçu d'un air . . . faites-le venir. Il a besoin d'une leçon ; comptez qu'il la recevra . . . instructive.

ANGÉLIQUE.

Voyez-vous, ma chere Lucinde, on ne tient pas tout ce qu'on se propose ; je gage que vous vous radoucirez.

MARTON.

Les hommes sont furieusement adroits ; vous verrez qu'on vous appaisera.

LUCINDE.

Soyez en repos là - dessus.

ANGÉLIQUE.

Prenez-y garde , au moins ; vous ne direz pas qu'on ne vous a point avertie.

MARTON.

Ce ne sera pas notre faute si vous vous laissez surprendre.

LUCINDE.

En vérité , je crois que vous voulez me faire devenir folle.

ANGÉLIQUE.

Bas , à Marton. La voilà au point. *Haut.* Puisque vous le voulez donc , Marton va vous l'amener.

LUCINDE.

Comment ?

MARTON.

Nous l'avons laissé dans l'antichambre , il va être ici à l'instant.

LUCINDE.

O cher Cléonte ! que ne peux-tu voir la manière dont je reçois tes rivaux.

SCENE XVI.

ANGÉLIQUE, LUCINDE, MARTON,
LÉANDRE.

ANGÉLIQUE.

APPROCHEZ, Léandre, venez apprendre à Lucinde à mieux connoître son propre cœur ; elle croit vous haïr, & va faire tous ses efforts pour vous mal recevoir : mais je vous répons, moi, que toutes ces marques apparentes de haine sont en effet autant de preuves réelles de son amour pour vous.

LUCINDE, *toujours sans regarder Léandre.*

Sur ce pied-là, il doit s'estimer bien favorisé, je vous assure ; le mauvais petit esprit !

ANGÉLIQUE.

Allons, Lucinde, faut-il que la colere vous empêche de regarder les gens ?

LÉANDRE.

Si mon amour excite votre haine, connoissez combien je suis criminel. *Il se jette aux genoux de Lucinde.*

LUCINDE.

Ah ! Cléonte ! Ah ! méchante Angélique !

LÉANDRE.

Léandre vous a trop déplu pour que j'ose me prévaloir sous ce nom des graces que j'ai reçues sous celui de Cléonte. Mais si le motif de mon déguisement en peut justifier l'effet , vous le pardonnerez à la délicatesse d'un cœur dont le foible est de vouloir être aimé pour lui - même.

LUCINDE.

Levez-vous, Léandre ; un excès de délicatesse n'offense que les cœurs qui en manquent , & le mien est aussi content de l'épreuve , que le vôtre doit l'être du succès. Mais vous , Angélique ! ma chere Angélique a eu la cruauté de se faire un amusement de mes peines ?

ANGÉLIQUE.

Vraiment il vous seroit bien de vous plaindre ! Hélas ! vous êtes heureux l'un & l'autre , tandis que je suis en proie aux alarmes.

LÉANDRE.

Quoi ! ma chere sœur , vous avez songé à mon bonheur , pendant même que vous

aviez des inquiétudes sur le vôtre ? Ah ! c'est une bonté que je n'oublierai jamais. *Il lui baise la main.*

SCENE XVII.

LÉANDRE, VALERE, ANGÉLIQUE,
LUCINDE, MARTON.

VALERE.

QUE ma présence ne vous gêne point. Comment, Mademoiselle ? je ne connoissois pas toutes vos conquêtes ni l'heureux objet de votre préférence , & j'aurai soin de me souvenir par humilité, qu'après avoir soupiré le plus constamment, Valere a été le plus maltraité.

ANGÉLIQUE.

Ce seroit mieux fait que vous ne pensez, & vous auriez besoin en effet de quelques leçons de modestie.

VALERE.

Quoi ! vous osez joindre la raillerie à l'outrage, & vous avez le front de vous applaudir, quand vous devriez mourir de honte ?

ANGÉLIQUE.

Ah ! vous vous fâchez ; je vous laisse ; je n'aime pas les injures.

VALERE.

Non , vous demeurerez ; il faut que je jouisse de toute votre honte.

ANGÉLIQUE.

Hé bien , jouissez.

VALERE.

Car , j'espère que vous n'aurez pas la hardiesse de tenter votre justification.

ANGÉLIQUE.

N'ayez pas peur.

VALERE.

Et que vous ne vous flattez pas que je conserve encore les moindres sentimens en votre faveur.

ANGÉLIQUE.

Mon opinion là dessus ne changera rien à la chose.

VALERE.

Je vous déclare que je ne veux plus avoir pour vous que de la haine.

ANGÉLIQUE.

C'est fort bien fait.

VALERE, *tirant le portrait.*

Et voici désormais l'unique objet de tout mon amour.

ANGÉLIQUE.

Vous avez raison. Et moi je vous déclare que j'ai pour Monsieur (*montrant son frere*) un attachement qui n'est de gueres inférieur au vôtre pour l'original de ce portrait.

VALERE.

L'ingrate ! Hélas, il ne me reste plus qu'à mourir.

ANGÉLIQUE.

Valere, écoutez. J'ai pitié de l'état où je vous vois. Vous devez convenir que vous êtes le plus injuste des hommes, de vous emporter sur une apparence d'infidélité dont vous m'avez vous-même donné l'exemple ; mais ma bonté veut bien encore aujourd'hui passer par-dessus vos travers.

VALERE.

Vous verrez qu'on me fera la grace de me pardonner !

ANGÉLIQUE.

En vérité, vous ne le méritez gueres. Je vais cependant vous apprendre à quel prix je puis m'y résoudre. Vous m'avez ci-devant

témoigné des sentimens que j'ai payés d'un retour trop tendre pour un ingrat. Malgré cela , vous m'avez indignement outragée par un amour extravagant , conçu sur un simple portrait , avec toute la légèreté , & j'ose dire, toute l'étourderie de votre âge & de votre caractère. Il n'est pas tems d'examiner si j'ai dû vous imiter , & ce n'est pas à vous qui êtes coupable qu'il conviendrait de blâmer ma conduite.

V A L E R E .

Ce n'est pas à moi , grands dieux ! Mais voyons où tendent ces beaux discours.

A N G É L I Q U E .

Le voici. Je vous ai dit que je connoissois l'objet de votre nouvel amour , & cela est vrai. J'ai ajouté que je l'aimois tendrement , & cela n'est encore que trop vrai. En vous avouant son mérite , je ne vous ai point déguisé ses défauts. J'ai tait plus , je vous ai promis de vous le faire connoître , & je vous engage à présent ma parole de le faire dès aujourd'hui : dès cette heure même : car je vous avertis qu'il est plus près de vous que vous ne pensez.

V A L E R E.

Qu'entends-je ? quoi , la . . .

A N G É L I Q U E.

Ne m'interrompez point , je vous prie. Enfin , la vérité me force encore à vous répéter que cette personne vous aime avec ardeur , & je puis vous répondre de son attachement comme du mien propre. C'est à vous maintenant de choisir entr'elle & moi , celle à qui vous destinez toute votre tendresse : choisissez , Chevalier ; mais choisissez dès cet instant & sans retour.

M A R T O N.

Le voilà , ma foi , bien embarrassé. L'alternative est plaisante. Croyez moi , Monsieur , choisissez le portrait ; c'est le moyen d'être à l'abri des rivaux.

L U C I N D E.

Ah ! Valere , faut-il balancer si long-tems pour suivre les impressions du cœur ?

V A L E R E , *aux pieds d'Angélique & jettant le portrait.*

C'en est fait ; vous avez vaincu , belle Angélique , & je sens combien les sentimens qui naissent du caprice sont inférieurs à ceux que vous inspirez. (*Marion ramasse le por-*

raie). Mais , hélas ! quand tout mon cœur revient à vous , puis-je me flatter qu'il me ramenera le vôtre ?

ANGÉLIQUE.

Vous pourrez juger de ma reconnoissance par le sacrifice que vous venez de me faire. Levez-vous , Valere , & considérez-bien ces traits.

LÉANDRE , *regardant aussi.*

Attendez donc ! Mais je crois reconnoître cet objet-là... c'est... oui , ma foi , c'est lui...

VALERE.

Qui , lui ? Dites donc , elle. C'est une femme à qui je renonce , comme à toutes les femmes de l'univers , sur qui Angélique l'emportera toujours.

ANGÉLIQUE.

Oui , Valere , c'étoit une femme jusqu'ici : mais j'espère que ce sera désormais un homme , supérieur à ces petites foiblesses qui dégradent son sexe & son caractère.

VALERE.

Dans quelle étrange surprise vous me jettez !

ANGÉLIQUE.

Vous devriez d'autant moins méconnoître cet objet que vous avez eu avec lui le com-

merce le plus intime , & qu'assurément on ne vous accusera pas de l'avoir négligé. Otez à cette tête cette parure étrange que votre sœur y a fait ajouter. . . .

V A L E R E.

Ah ! que vois-je ?

M A R T O N.

La chose n'est-elle pas claire ? vous voyez le portrait , & voilà l'original.

V A L E R E.

O ciel ! & je ne meurs pas de honte !

M A R T O N.

Eh , Monsieur , vous êtes peut-être le seul de votre ordre qui la connoissiez.

A N G É L I Q U E.

Ingrat ! avois-je tort de vous dire que j'aimois l'original de ce portrait ?

V A L E R E.

Et moi je ne veux plus l'aimer que parce qu'il vous adore.

A N G É L I Q U E.

Vous voulez bien que pour affermir notre réconciliation je vous présente Léandre mon frere.

L É A N D R E.

Souffrez , Monsieur. . . .

VALERE.

Dieu ! quel comble de félicité ! Quoi ! même quand j'étois ingrat , Angélique n'étoit pas infidelle ?

LUCINDE.

Que je prends de part à votre bonheur ! & que le mien même en est augmenté !

SCENE XVIII.

LISIMON. *Les Auteurs de la Scene précédente.*

LISIMON.

AH ! vous voici tous rassemblés fort à propos. Valere & Lucinde ayant tous deux résisté à leurs mariages , j'avois d'abord résolu de les y contraindre. Mais j'ai réfléchi qu'il faut quelquefois être bon pere , & que la violence ne fait pas toujours des mariages heureux. J'ai donc pris le parti de rompre dès aujourd'hui tout ce qui avoit été arrêté ; & voici les nouveaux arrangemens que j'y substitue. Angélique m'épousera ; Lucinde ira dans un Couvent ; Valere sera déshérité ; & quant à vous

vous , Léandre , vous prendrez patience , s'il vous plaît.

MARTON.

Fort bien , ma foi ! voilà qui est toisé , on ne peut pas mieux.

LISIMON.

Qu'est-ce donc ? vous voilà tous interdits ? Est-ce que ce projet ne vous accommode pas ?

MARTON.

Voyez si pas un d'eux defferrera les dents ! La peste des fots amans & de la fotte jeunesse dont l'inutile babil ne tarit point , & qui ne savent trouver un mot dans une occasion nécessaire !

LISIMON.

Allons , vous savez toutes mes intentions ; vous n'avez qu'à vous y conformer.

LÉANDRE.

Eh , Monsieur ! daignez suspendre votre courroux. Ne lifez-vous pas le repentir des coupables dans leurs yeux & dans leur embarras , & voulez-vous confondre les innocens dans la même punition ?

LISIMON.

Ça, je veux bien avoir la foiblesse d'éprouver leur obéissance encore une fois. Voyous

62 L'AMANT DE LUI-MÊME.

un peu. Eh bien, Monsieur Valere, faites-vous toujours des réflexions ?

V A L E R E.

Oui mon pere ; mais au lieu des peines du mariage , elles ne m'en offrent plus que les plaisirs.

L I S I M O N.

Oh , oh ! vous avez bien changé de langage ! Et toi , Lucinde , aimes-tu toujours bien ta liberté ?

L U C I N D E.

Je sens , mon pere , qu'il veut être doux de la perdre sous les loix du devoir.

L I S I M O N.

Ah ! les voilà tous raisonnables. J'en suis charmé. Embrassez - moi , mes enfans , & allons conclure ces heureux hyménées. Ce que c'est qu'un coup d'autorité frappé à propos !

V A L E R E.

Venez , belle Angélique ; vous m'avez guéri d'un ridicule qui faisoit la honte de ma jeunesse : & je vais désormais éprouver près de vous que quand on aime bien , on ne songe plus à soi-même.

F I N.

LES MUSES
GALANTES,
BALLET.



AVERTISSEMENT.

CET Ouvrage est si médiocre en son genre , & le genre en est si mauvais , que pour comprendre comment il m'a pu plaire , il faut sentir toute la force de l'habitude & des préjugés. Nourri dès mon enfance dans le goût de la Musique Françoisise & de l'espece de Poésie qui lui est propre , je prenois le bruit pour de l'harmonie , le merveilleux pour de l'intérêt , & des chansons pour un Opéra.

En travaillant à celui - ci , je ne songeois qu'à me donner des paroles propres à déployer les trois caractères de Musique dont j'étois occupé ; dans

AVERTISSEMENT. 65

ce dessein je choisîs Hésiode pour le genre élevé & fort, Ovide pour le tendre, Anacréon pour le gai. Ce plan n'étoit pas mauvais si j'avois mieux su le remplir.

Cependant, quoique la Musique de cette Piece ne vaille gueres mieux que la Poésie, on ne laisse pas d'y trouver de tems en tems des morceaux pleins de chaleur & de vie. L'Ouvrage a été exécuté plusieurs fois avec assez de succès; savoir, en 1745 devant M. le Duc de Richelieu qui le destinoit pour la Cour, en 1747 sur le Théâtre de l'Opéra, & en 1761 devant M. le Prince de Conti. Ce fut même sur l'exécution de quelques morceaux que j'en avois fait répéter

66 A V E R T I S S E M E N T .

chez M. de la Popeliniere , que Monsieur Rameau , qui les entendit , conçut contre moi cette violente haine dont il n'a cessé de donner des marques jusqu'à sa mort.

LES MUSES

GALANTES,

BALLET.

PROLOGUE.

Le Théâtre représente le Mont Parnasse ; Apollon y paroît sur son Trône , & les Muses sont assises autour de lui.

SCENE PREMIERE.

APOLLON ET LES MUSES.

NAISSEZ, divins esprits , naîsez, fameux héros ;
Brillez par les beaux arts , brillez par la victoire ;
Méritez d'être admis au temple de Mémoire :

Nous réservons à votre gloire
Un prix digne de vos travaux.

APOLLON.

Muses , filles du Ciel , que votre gloire est pure !

Que vos plaisirs sont doux !

Les plus beaux dons de la nature

Sont moins brillans que ceux qu'on tient de
vous.

Sur ce paisible mont , loin du bruit & des armes ,
Des innocens plaisirs vous goûtez les douceurs.

La fiere ambition , l'amour ni ses faux charmes
Ne troublent point vos cœurs.

LES MUSES.

Non , non , l'amour ni ses faux charmes

Ne troubleront jamais nos cœurs.

*On entend une Symphonie brillante & douce al-
ternativement.*

SCENE II.

*La Gloire & l'Amour descendent du
même Char.*

APOLLON, LES MUSES.

APOLLON.

QUE vois-je ? ô ciel ! dois-je le croire !
L'Amour dans le char de la gloire !

LA GLOIRE.

Quelle triste erreur vous séduit !

Voyez ce Dieu charmant, soutien de mon empire,
Par lui l'amant triomphe & le guerrier soupire ;
Il forme les héros , & sa voix les conduit.

Il faut lui céder la victoire
 Quand on veut briller à ma Cour :
 Rien n'est plus chéri de la gloire
 Qu'un grand cœur guidé par l'amour.

A P O L L O N.

Quoi ! mes divins lauriers , d'un enfant téméraire
 Ceindraient le front audacieux ?

L' A M O U R.

Tu méprises l'Amour , éprouve sa colere.
 Aux pieds d'une beauté sévère
 Va former d'inutiles vœux.
 Qu'un exemple éclatant montre aux cœurs
 amoureux
 Que de moi seul dépend le don de plaire ;
 Que les talens , l'esprit , l'ardeur sincère ,
 Ne font point les amans heureux.

A P O L L O N.

Ciel ! quel objet charmant se retrace à mon ame !
 Quelle soudaine flamme
 Il inspire à mes sens !
 C'est ton pouvoir , Amour , que je ressens ;
 Du moins à mes soupirs naissans
 Daigne rendre Daphné sensible.

L' A M O U R.

Je te rendrais heureux ; je prétends te punir.

A P O L L O N.

Quoi ! toujours soupirer sans pouvoir la fléchir ?
 Cruel ! que ma peine est terrible !
Il s'en va.

L' A M O U R.

C'est la vengeance de l'Amour.

70 LES MUSES

LES MUSES.

Fuyons un tyran perfide,
Craignons à notre tour.

LA GLOIRE.

Pourquoi cet effroi timide ?
Apollon régnoit parmi vous,
Souffrez que l'Amour y préside
Sous des auspices plus doux.

L'AMOUR.

Ah ! qu'il est doux, qu'il est charmant de plaire !
C'est l'art le plus nécessaire.
Ah ! qu'il est doux, qu'il est flatteur
De savoir parler au cœur.

*Les Muses, persuadées par l'Amour, répètent
ces quatre vers.*

L'AMOUR.

Accourez jeux & ris, doux séducteurs des belles ;
Vous par qui tout cède à l'Amour,
Confirmez mon triomphe & parez ce séjour
De myrthes & de fleurs nouvelles :
Graces plus brillantes qu'elles,
Venez embellir ma Cour.

SCENE III.

L'AMOUR, LA GLOIRE, LES MUSES, LES
GRACES, *troupes de Jeux & de Ris.*

CHŒUR.

ACCOURONS, accourons dans ce nouveau
séjour,

Soupirez beautés rebelles,
Par nous tout cede à l'Amour.

On danse.

LA GLOIRE.

Ies vents, les affreux orages,
Font par d'horribles ravages,
La terreur des matelots :
Amour, quand ta voix le guide,
On voit l'Alcyon timide
Braver la fureur des flots.
Tes divines flammes
Des plus foibles ames
Peuvent faire des héros.

On danse.

CHŒUR.

Gloire, Amour, sur les cœurs partagez la vic-
toire,

Que le mirthe au laurier soit uni dès ce jour!
Que les foins rendus à la gloire
Soient toujours payés par l'Amour!

L'AMOUR.

Quittez, Muses, quittez ce désert trop stérile,

Venez de vos appas enchanter l'univers ;
Après avoir orné mille climats divers ,
Que l'empire des Lys soit notre heureux asyle :
Au milieu des beaux arts puissiez-vous y briller
 De votre plus vive lumiere !
Un regne glorieux vous y fera trouver
 Des Amans dignes de vous plaire ,
 Et des Héros à célébrer.

Fin du Prologue.



PREMIERE ENTRÉE.

HÉSIODE.

*Le Théâtre représente un Bocage , au
travers duquel on voit des Ha-
meaux.*

SCENE PREMIERE.

ÉGLÉ, DORIS.

DORIS.

L'AMOUR va vous offrir la plus charmante
fête,

Déjà pour disputer chaque Berger s'apprête :
Le don de votre main au vainqueur est promis.
Qu'Hésiode est à plaindre ! Hélas ! il vous adore.
Mais les jeux d'Apollon font des arts qu'il ignore,
De ses tendres soupirs il va perdre le prix.

ÉGLÉ.

Doris, j'aime Hésiode, & plus que l'on ne pense
Je m'occupe de son bonheur :
Mais c'est en éprouvant les feux & sa constance

74 L E S M U S E S

Que j'ai dû m'assurer qu'il méritoit mon cœur.

D O R I S.

A vos engagements pourrez-vous vous soustraire ?

E G L É.

Je ne fais point, Doris, manquer de foi.

D O R I S.

Comment avec vos feux accorder votre loi ?

E G L É.

Tu verras dès ce jour tout ce qu'Églé peut faire.

D O R I S.

Églé dans nos hameaux, inconnue, étrangère,

Jouit sur tous les cœurs d'un pouvoir mérité ;

Rien ne lui doit être impossible

Avec le secours invincible

De l'esprit & de la beauté.

E G L É.

J'apperçois Hésiode :

D O R I S.

Accablé de tristesse,

Il plaint le malheur de ses feux.

E G L É.

Je saurai dissiper la douleur qui le presse :

Mais pour quelques instans cachons - nous à ses
yeux.

SCENE II.

HÉSIODE.

ÉGLÉ méprise ma tendresse ,
 Séduite par les chants de mes heureux rivaux ;
 Son cœur en est le prix ; & seul dans ces hameaux
 J'ignore les secrets de l'art qu'elle couronne ;
 Eglé le fait & m'abandonne !
 Je vais la perdre sans retour.
 A de frivoles chants se peut-il qu'elle donne
 Un prix qui n'étoit dû qu'au plus parfait amour ?
On entend une symphonie douce.
 Quelle douce harmonie ici se fait entendre !
 Elle invite au repos Je ne puis m'en
 défendre
 Mes yeux appelantis laissent tarir leurs pleurs . . .
 Dans le sein du sommeil je cède à ses douceurs.

SCENE III.

ÉGLÉ, HÉSIODE *endormi.*

EGLÉ.

COMMENCEZ le bonheur de ce berger fidele,
 Songes ; en ce séjour Euteipe vous appelle,
 Accourez à ma voix, parlez à mon amant,
 Par vos images séduisantes,
 Par vos illusions charmantes,
 Annoncez-lui le destin qui l'attend.

Entree des Songes.

UN SONGE.

Songes flatteurs,
 Quand d'un cœur misérable
 Vos soins appaisent les douleurs,
 Douces erreurs,
 Du sort impitoyable
 Suspendez long-tems les rigueurs ;
 Réveil, éloignez-vous :
 Ah ! que le sommeil est doux !
 Mais quand un songe favorable
 Présage un bonheur véritable,
 Sommeil, éloignez-vous :
 Ah ! que le réveil est doux !

Les Songes se retirent.

EGLÉ.

Toi pour qui j'ai quitté mes sœurs & le Parnasse.
 Toi que le Ciel a fait digne de mon amour,
 Tendre Berger, d'une feinte disgrâce

Ne crains point l'effet en ce jour.
Reçois le don des Vers. Qu'un nouveau feu t'a-
nime !

Des transports d'Apollon reffens l'effet sublime ;
Et par tes chants divinst'élevant jusqu'aux cieux,
Ose en les célébrant te rendre égal aux Dieux.
*Une Lyre suspendue à un laurier s'éleve à côté
d'Hésiode.*

Amour , dont les ardeurs ont embrasé mon ame,
Daigne animer mes dons de ta divine flâme :
Nous pouvons du génie exciter les efforts ;
Mais les succès heureux font dus à tes transports.

S C E N E I V.

H É S I O D E.

OU suis-je ! Quel réveil ? Quel nouveau feu
m'inspire ?

Quel nouveau jour me luit ? Tous mes sens sont
surpris ! . . .

Il apperçoit la Lyre.

Mais quel prodige étonne mes esprits ?

Il la touche, & elle rend des sons.

Dieux ! quels sons éclatans partent de cette Lyre !
D'un transport inconnu j'éprouve le délire !

Je forme sans effort des chants harmonieux ;

O Lyre ! ô cher présent des Dieux !

Déjà par ton secours je parle leur langage.

Le plus puissant de tous excite mon courage,

Je reconnois l'amour à des transports si beaux,

Et je vais triompher de mes jaloux rivaux.

SCÈNE V.

HÉSIODE, *Troupe de Bergers qui s'assemblent pour la Fête.*

CHŒUR.

QUE tout retentisse,
 Que tout applaudisse
 A nos chants divers !
 Que l'écho s'unisse,
 Qu'Eglé s'attendrisse
 A nos doux concerts !
 Doux espoir de plaire,
 Animez nos jeux,
 Apollon va faire
 Un amant heureux :
 Flatteuse victoire !
 Triomphe enchanteur !
 L'amour & la gloire
 Suivront le vainqueur.

On danse, après quoi Hésiode s'approche pour disputer.

CHŒUR.

O Berger, déposez cette Lyre inutile,
 Voulez-vous dans nos jeux disputer en ce jout.

HÉSIODE.

Rien n'est impossible à l'amour.
 Je n'ai point fait de l'art une étude servile,
 Et ma voix indocile,
 Ne s'est jamais unie aux chalumeaux.

Mais dans le succès que j'espère,
 J'attends tout du feu qui m'éclaire
 Et rien de mes foibles travaux.

CHŒUR.

Chantez, Berger téméraire ;
 Nous allons admirer vos prodiges nouveaux.

HÉSIODE *commence.*

Beau feu qui consumez mon ame,
 Inspirez à mes chants votre divine ardeur :
 Portez dans mon esprit cette brillante flâme,
 Dont vous brûlez mon cœur.....

CHŒUR, *qui interrompt Hésiode.*
 Sa Lyre efface nos Mufettes.
 Ah ! nous sommes vaincus !
 Fuyons dans nos retraites.

SCENE VI.

HÉSIODE, EGLÉ.

HÉSIODE.

BELLE Eglé. . . . Mais, ô ciel ! quels charmes
 inconnus ! . . .

Vous êtes immortelle, & j'ai pu m'y méprendre !
 Vos célestes appas n'ont-ils pas dû m'apprendre,
 Qu'il n'est permis qu'aux Dieux de soupirer pour
 vous ?

Hélas ! à chaque instant sans pouvoir m'en dé-
 fendre,
 Mon trop coupable cœur accroît voire courroux.

E U T E R P E.

Ta crainte offense ma gloire.
 Tu mérites le prix qu'ont promis mes sermens ;
 Je le dois à ta victoire ,
 Et le donne à tes sentimens.

H É S I O D E.

Quoi ? vous seriez ? . . . O ciel ! est-il possible ?
 Muse , vos dons divins ont prévenu mes vœux ,
 Dois-je espérer encor que votre ame sensible
 Daigne aimer un Berger & partager mes feux ?

E U T E R P E.

La vertu des mortels fait leur rang chez les
 Dieux.

Une ame pure , un cœur tendre & sincère ,
 Sont les biens les plus précieux ;
 Et quand on fait aimer le mieux ,
 On est le plus digne de plaire.

Aux Bergers. Calmez votre dépit jaloux ,
 Bergers rassemblez - vous :

Venez former les plus riantes fêtes ,
 Je me plais dans vos bois , je chéris vos Mufettes ,
 Reconnoissez Euterpe & célébrez ses feux.

SCÈNE VII.

EUTERPE, HÉSIODE, LES BERGERS.

CHŒUR.

MUSE charmante , Muse aimable ,
Qui daignez parmi nous fixer vos tendres vœux ;
Soyez - nous toujours favorable ,
Présidez toujours à nos jeux. *On danse.*

DORIS.

Dieux qui gouvernez la terre ,
Tout répond à votre voix.
Dieux qui lancez le tonnerre ,
Tout obéit à vos loix.
De votre gloire éclatante ,
De votre grandeur brillante
Nos cœurs ne font point jaloux.
D'autres biens sont faits pour nous.
Unis d'un amour sincère ,
Un Berger , une Bergère ,
Sont-ils moins heureux que vous ?



SECONDE ENTRÉE.

Le Théâtre représente les Jardins d'Ovide à Thôme, & , dans le fond, des Montagnes affreuses parsemées de précipices, & couvertes de neiges.

SCENE PREMIERE.

OVIDE.

CRUEL amour, funeste flâme !
 Faut-il encor t'abandonner mon ame ?
 Cruel amour, funeste flâme,
 Le sort d'Ovide est-il d'aimer toujours ?
 Dans ces climats glacés au fond de la Scythie,
 Contre tes feux n'est-il point de secours ?
 J'y brûle, hélas ! pour la jeune Erithie :
 Pour moi, sans elle, il n'est plus de beaux jouts.
 Cruel amour, &c.
 Acheve du moins ton ouvrage,
 Soumets Erithie à son tour.
 Ici tout languit sans amour,
 Et de son cœur encor elle ignore l'usage ;

Ces fleurs dans mes jardins l'attirent chaque jour,
Et je vais par des jeux.... C'est elle, ô doux pré-
fage !

Je m'éloigne à regret : mais bientôt sur mes pas
Tout va lui parler le langage
Du Dieu charmant qu'elle ne connoît pas.

SCENE II.

ERITHIE.

C'EN est donc fait; & dans quelques momens
Diane à ses autels recevra mes sermens.

Jardins chéris, rians bocages ;
Hélas ! à mes jeux innocens
Vous n'offrirez plus vos ombrages.
Oiseaux , vos séduifans ramages
Ne charmeront donc plus mes sens.
Vain éclat , grandeur imporrune !
Heureux qui dans l'obscurité
N'a point soumis à la fortune
Son bonheur & sa liberté !

Mais , quels concerts se font entendre ?
Quel spectacle enchanteur ici vient me surpren-
dre ?

SCENE III.

*La Statue de l'Amour s'éleve au fond
du Théâtre, & toute la suite d'O-
vide vient former des Danses &
des Chants autour d'Eriithie.*

CHŒUR.

DIEU charmant, Dieu des tendres cœurs,
Regne à jamais, lance tes flâmes;
Eh ! quel bien flatteroit nos ames
S'il n'étoit de tendres ardeurs ?

Chantons, ne cessons point de célébrer ses char-
mes,

Qu'il occupe tous nos momens;
Ce Dieu ne se sert de ses armes
Que pour faire d'heureux amans.
Les soins, les pleurs & les soupirs,
Sont les tributs de son empire;
Mais tous les biens qu'il en retire,
Il nous les rend par les plaisirs.

On danse.

ERITHIE.

Quels doux concerts ! quelle fête agréable !
Que je trouve charmant ce langage nouveau !
Quel est donc ce Dieu favorable ?

Elle considère la statue.

Hélas !

Hélas ! c'est un enfant ; mais quel enfant aimable !

Pourquoi cet arc & ce bandeau,
Ce carquois, ces traits, ce flambeau ?

UN HOMME DE LA FÊTE.

Ce foible enfant est le maître du monde ;
La nature s'anime à sa flamme féconde,
Et l'univers sans lui périroit avec nous.

Reconnoissez, belle Erithie,
Un Dieu fait pour régner sur vous ;
Il veut de votre aimable vie
Vous rendre les instans plus doux.
Etendez les droits légitimes
Du plus puissant des Immortels ;
Tous les cœurs seront ses victimes
Quand vous servirez ses autels.

ERITHIE.

Ces aimables leçons ont trop l'art de me plaire ;
Mais quel est donc ce Dieu dont on veut me
parler ?

OVIDE.

De ses plus doux secrets, discret dépositaire,
A vous seule en ces lieux je dois les révéler.

SCENE IV.

ERITHIE, OVIDE.

OVIDE.

C'EST un aimable mystère
 Qui de ses biens charmans assaisonne le prix :
 Plus on les a sentis,
 Et mieux on fait les raire.

ERITHIE.

J'ignore encor quels sont des biens si doux
 Mais je brûle de m'en inituire.

OVIDE.

Vous l'ignorez, n'en accusez que vous,
 Déjà dans mes regards vous auriez dû le lire.

ERITHIE.

Vos regards ! . . . Dans ses yeux quel poison séducteur !

Dieux ! quel trouble confus s'éleve dans mon cœur !

OVIDE.

Trouble charmant, que mon ame partage,
 Vous êtes le premier hommage
 Que l'aimable Erithie ait offert à l'Amour.

ERITHIE.

L'Amour est donc ce Dieu si redoutable ?

OVIDE.

L'Amour est ce Dieu favorable,
 Que mon cœur enflammé vous annonce un ce
 jour ;

Profitez des bienfaits que sa main nous prépare :
Unis par les liens. . . .

ÉRITHIE.

Hélas ! on nous sépare !

Du temple de Diane on me commet le soin ;
Tout le peuple d'Isthme en veut être témoin ,
Et je dois dès ce jour. . . .

OVIDE.

Non , charmante Erithie ,

Les peuples même de Scythie
Sont soumis au vainqueur dont nous suivons les
loix :

Il faut les attendre , il faut unir nos voix .
Est-il des cœurs que notre amour ne touche ,
S'il s'explique à la fois

Par vos larmes & par ma bouche.

Mais on approche. . . on vient. . . Amour , si
pour ta gloire

Dans un exil affreux il faut passer mes jours ,
De mon encens du moins conserve la mémoire ,
A mes tendres accens accorde ton secours.

SCÈNE V.

OVIDE, ÉRITHIE, troupe de Sarmates.

CHŒUR.

CÉLÉBRONS la gloire éclatante
De la Déesse des forêts :
Sans soins , sans peine & sans attente,
Nous subsistons par les bienfaits.

H ij

Célébrons la Beauté charmante
 Qui va la servir désormais :
 Que sa main long-tems lui présente
 Les offrandes de ses sujets. *On danse.*

LE CHEF DES SARMATES.

Venez , belle Erithie

OVIDE.

Ah ! daignez m'écouter.
 De deux tendres amans différez le supplice :
 Ou , si vous achevez ce cruel sacrifice ,
 Voyez les pleurs que vous m'allez coûter.

CHŒUR.

Non , elle est promise à Diane :
 Nos engagemens sont des loix :
 Qui pourroit être assez profane
 Pour priver les Dieux de leurs droits ?

OVIDE ET ERITHIE.

Du plus puissant des Dieux nos cœurs sont le
 partage.

Notre amour est son ouvrage :
 Est-il des droits plus sacrés ?
 Par une injuste violence
 Les Dieux ne sont point honorés.
 Ah ! si votre indifférence
 Méprise nos douleurs ,
 A ce Dieu qui nous assemble
 Nous jurons de mourir ensemble
 Pour ne plus séparer nos cœurs.

CHŒUR.

Quel sentiment secret vient attendrir nos ames
 Pour ces amans infottanés ?
 Par l'amour l'un à l'autre ils étoient destinés ,

Que l'amour couronne leurs flâmes !

OVIDE.

Vous comblez mon bonheur , peuple trop géné-
reux.

Quel prix de ce bienfait fera la récompense ?
Puissiez - vous par mes soins , par ma reconnois-
sance

Apprendre à devenir heureux !

L'amour vous appelle ,

Ecoutez sa voix ;

Que tout soit fidelle

A ses douces loix.

Des biens dont l'usage

Fait le vrai bonheur ,

Le plus doux partage

Est un tendre cœur.



TROISIEME ENTREE.

*Le Théâtre représente le Perysile du
Temple de Junon à Samos.*

SCENE PREMIERE.

POLYCRATE, ANACRÉON.

ANACRÉON.

LES beautés de Samos aux pieds de la Déesse
Par votre ordre aujourd'hui vont présenter leurs
vœux ;

Mais, Seigneur, si j'en crois le soupçon qui me
presse,

Sous ce zele mystérieux

Un soin plus doux vous intéresse.

POLYCRATE.

On ne peut sur la tendresse

Tromper les yeux d'Anacréon.

Oui, le plus doux penchant m'entraîne.

Mais j'ignore à la fois le séjour & le nom
De l'objet qui m'enchaîne.

ANACRÉON.

Je conçois le détour ;

Parmi tant de beautés vous espérez connoître
 Celle dont les attraits ont fixé votre amour.
 Mais cet amour enfin

POLYCRATE.

Un instant le fit naître :
 Ce fut dans ces superbes jeux
 Où mes heureux succès célébrés par ta Lyre.

ANACRÉON.

Ce jour, il m'en souvient, je devins amoureux
 De la jeune Thémire.

POLYCRATE.

Eh quoi ! toujours de nouveaux feux ?

ANACRÉON.

A de beaux yeux aisément mon cœur cede :
 Il change de même aisément ;
 L'amour à l'amour y succede,
 Le goût seul du plaisir y regne constamment.

POLYCRATE.

Bientôt une douce victoire
 T'a sans doute asservi son cœur ?

ANACRÉON.

Ce triomphe manque à ma gloire,
 Et ce plaisir à mon bonheur.

POLYCRATE.

Mais on vient. Que d'appas ! Ah ! les cœurs
 les plus sages
 En voyant tant d'attraits doivent craindre des
 fers.

ANACRÉON.

Junon, dans ce beau jour, les plus tendres hom-
 mages
 Ne sont pas ceux qui te seront offerts.

SCÈNE II.

POLYCRATE, ANACRÉON.

*Troupe de jeunes Samiennes qui viennent offrir
leurs hommages à la Déesse.*

HYMNE A JUNON.

REINE des Dieux, Mere de l'Univers,
Toi par qui tout respire,
Qui combles cet Empire,
De tes biens les plus chers,
JUNON, vois ces offrandes:
Nos cœurs que tu demandes
Vont te les présenter.
Que tes mains bienfaisantes
De nos mains innocentes
Daignent les accepter. *On danse.*

*Thémire, portant une corbeille de fleurs, entre
dans le Temple, à la tête des jeunes Samiennes.*

POLYCRATE, *apercevant Thémire.*
O bonheur !

ANACRÉON.

O plaisir extrême !

POLYCRATE.

Quels traits charmans ! Quels regards enchan-
teurs !

ANACRÉON.

Ah ! qu'avec grace elle porte ces fleurs !

POLYCRATE.

Ces fleurs ! Que dites-vous ! C'est la beauté que
j'aime.

ANACRÉON.

C'est Thémire elle-même.

POLYCRATE.

Ami trop cher : Rival trop dangereux.

Ah ! que je crains tes redoutables feux !

De mon cœur agité fais cesser le martyre ;

Porte à d'autres appas tes volages desirs.

Laisse-moi goûter les plaisirs

De te chérir toujours & d'adorer Thémire.

ANACRÉON.

Si ma flâme étoit volontaire

Je l'immolerois à l'instant :

Mais l'amour dans mon cœur n'en est pas moins

sincère

Pour n'être pas toujours constant.

La gloire & la grandeur au gré de votre envie ,

Vous assurent les plus beaux jours ,

Mais que frivoi. je de la vie ,

Sans les plaisirs , sans les amours ?

POLYCRATE.

Eh ! que te servira ta vaine résistance ?

Ingrat , évite ma présence !

ANACRÉON.

Vous calmez cet injuste courroux ,

Il est trop peu digne de vous.

SCENE III.

POLYCRATE.

TRANSPORTS jaloux, tourmens que je déteste.
 Ah ! faut-il me livrer à vos tristes fureurs ?
 Faut-il toujours qu'une rage funeste ,
 Inspire avec l'amour la haine & ses horreurs ?
 Cruel amour ! ta fatale puissance
 Défunit plus de cœurs ,
 Qu'elle n'en met d'intelligence :
 Je vois Thémire. O transports enchanteurs !

SCENE IV.

POLYCRATE, THÉMIRE.

POLYCRATE.

THÉMIRE, en vous voyant la résistance est
 vaine ,
 Tout cede à vos attraits vainqueurs.
 Heureux l'amant dont les tendres ardeurs
 Vous feront partager la chaîne
 Que vous donnez à tous les cœurs !

THÉMIRE.

Je fais les soupirs , les langueurs ,
 Les soins , les toutmens , les alarmes :
 Un plaisir qui coûte des pleurs
 Pour moi n'aura jamais de charmes.

POLYCRATE.

C'est un tourment de n'aimer rien.

C'est un tourment affreux d'aimer sans espérance,

Mais il est un suprême bien,

C'est de s'aimer d'intelligence.

THÉMIRE.

Non, je crains jusqu'aux nœuds assortis par l'amour.

POLYCRATE.

Ah ! connoissez du moins les biens qu'il vous apprête.

Vous devez à Junon le reste de ce jour,

Demain une illustre conquête

Vous est promise en ce séjour.

SCÈNE V.

THÉMIRE.

IL me cachoit son rang , je feignois à mon
tour.

Polycrate m'offre un hommage
Qui combleroit l'ambition :

Un sort plus doux me batte davantage ,
Et mon cœur en secret chérit Anacréon.

Sur les fleurs d'une aile légère ,
On voit voltiger les zéphirs.

Comme eux d'une aileur passagère
Je voltige sur les plaisirs.

D'une chaîne redoutable ,

Je veux préserver mon cœur ;

L'amour m'amuseroit comme un enfant aimable ;

Je le crains comme un fier vainqueur.

SCÈNE VI.

SCENE VI.

ANACRÉON, THÉMIRE.

ANACRÉON.

BELLE Thémire , enfin le Roi vous rend les
armes ,

L'aveu de tous les cœurs autorise le mien :

Si l'amour animoit vos charmes ,

Il ne leur manqueroit plus rien.

THÉMIRE.

Vous m'annoncez , par cette indifférence ,

Combien le choix vous paroîtroit égal.

Qui voit sans peine un rival

N'est pas loin de l'inconstance.

ANACRÉON.

Vous faites à ma flamme une cruelle offense ,

Vous la faites sur-tout à ma sincérité.

En amour même

Je dis la vérité ,

Et quand je n'aime plus , je ne dis plus que j'aime.

THÉMIRE.

Quand on sent une ardeur extrême ,

On a moins de tranquillité.

ANACRÉON.

Thémire , jugez mieux de ma fidélité.

Ah ! qu'un amant a de folie

D'aimer , de haïr tour-à-tour :

Ce qu'il donne à la jalousie ,

Je le donne tout à l'amour.

Tome VI,

I

T H É M I R E.

Je crains ce qu'il en coûte à devenir trop tendre ;
Non , l'amour dans les cœurs cause trop de
toutmens.

A N A C R É O N.

Si l'hiver dépare nos champs ,
Est-ce à Flore de les défendre ?
S'il est des maux pour les amans ,
Est-ce à l'amour qu'il faut s'en prendre ?
Sans la neige & les orages ,
Sans les vents & leurs ravages ,
Les fleurs naîtroient en tous tems.
Sans la froide indifférence ,
Sans la fiere résistance ,
Tous les cœurs seroient contens.

T H É M I R E.

Vous vous piquez d'être volage ,
Si je forme des nœuds , je veux qu'ils soient
constans.

A N A C R É O N.

L'excès de mon ardeur est un plus digne hom-
mage
Que la fidélité des vulgaires amans ;
Il vaut mieux aimer davantage ,
Et ne pas aimer si long-tems.

T H É M I R E.

Non , rien ne peut fixer un amant si volage.

A N A C R É O N.

Non , rien ne peut payer des transports si
charmans.

T H É M I R E.

Vous séduisez plutôt que de convaincre ;

Je vois l'erreur & je me laisse vaincre.
 Ah ! trompez-moi long-tems par ces tendres
 discours ;

L'illusion qui plaît devoit durer toujours.

ANACRÉON.

C'est en passant votre espérance
 Que je prétends vous tromper désormais.
 Vous attendrez mon inconstance ,
 Et ne l'éprouverez jamais.

ENSEMBLE.

Unis par les mêmes desirs ,
 Unissons mon sort & le vôtre ;
 Toujours fidèles aux plaisirs ,
 Nous devons l'être l'un à l'autre.

SCENE VI.

POLYCRATE, THÉMIRE, ANACRÉON.

POLYCRATE.

DEMEURE Anacréon, je suspens mon coutroux,
Et veux bien un instant t'égalér à moi-même.
Je n'abuserai point de mon pouvoir suprême ;
Que Thémire décide & choisisse entre nous.

A Thémire. Dites quels sont les nœuds que votre
ame préfère,

N'hésitez point à les nommer :

Je jure de confirmer

Le choix que vous allez faire.

THÉMIRE.

Je connois tout le prix du bonheur de vous
plaîre

Si j'osois m'y livrer ; cependant en ce jour,

Seigneur, vous pourriez croire

Que je donne tout à la gloire,

Je veux tout donner à l'amour.

Pardonnez à mon cœur un penchant invincible.

POLYCRATE.

Il suffit. Je cède en ce moment :

Allez, soyez unis ; je puis être sensible ;

Mais je n'oublierai point ma gloire & mon ser-
ment.

THÉMIRE ET ANACRÉON.

Digne exemple des Rois, dont le cœur équitable
Triomphe de soi-même en couronnant nos feux

Puisse toujours le ciel prévenir tous vos vœux :
 Que votre regne aimable,
 Par un bonheur constant à jamais mémorable,
 Éternise vos jours heureux.

P O L Y C R A T E A A N A C R É O N.

Commence d'accomplir un si charmant présage ;
 Rentre dans ma faveur, ne quitte point ma Cour,
 Que l'amitié du moins me dédommage
 Des disgrâces de l'amour.

Que tout célèbre cette fête ;
 L'heureux Anactéon voit combler ses desirs,
 Accourez, chantez sa conquête
 Comme il a chanté vos plaisirs.

SCENE VII.

ANACRÉON , THÉMIRE , *Peuples de Samos.*

C H Œ U R.

QUE tout célèbre cette fête ;
 L'heureux Anacréon voit combler ses desirs.
 Accourons , chantons sa conquête
 Comme il a chanté nos plaisirs.

On danse.

ANACRÉON , *alternativement avec le Chœur.*

Jeux brilliez sans cesse ;
 Sans vous la tendresse
 Languit toujours.
 Au plus tendre hommage
 Un doux badinage
 Prête du secours.

On danse.

Quand pour plaire aux belles
 On voit autour d'elles
 Folâtrer l'Amour ,
 Dans leur cœur , le traître
 Est bientôt le maître ,
 Et rit à son tour.

F I N.

LE DEVIN
DU VILLAGE,
INTERMEDE.

AVERTISSEMENT.

QUOIQUE j'aie approuvé les changemens que mes amis jugerent à propos de faire à cet Intermede , quand il fut joué à la Cour , & que son succès leur soit dû en grande partie , je n'ai pas jugé à propos de les adopter aujourd'hui , & cela par plusieurs raisons. La premiere est que , puisque cet Ouvrage porte mon nom , il faut que ce soit le mien , dût-il en être plus mauvais. La seconde , que ces changemens pouvoient être fort bien en eux-mêmes , & ôter pourtant à la Piece cette unité si peu connue , qui seroit le chef-d'œuvre de l'Art , si l'on pouvoit la conserver sans répétitions & sans monotonie. Ma troisieme raison est que cet Ouvrage n'ayant été fait que pour mon amusement , son vrai succès est de me plaire : or , personne ne fait mieux que moi comment il doit être pour me plaire le plus.

A MONSIEUR
D U C L O S ,
HISTORIOGRAPHE
DE FRANCE,

*L'un des Quarante de l'Académie
Françoise, & de celle des Belles-
Lettres.*

SOUFFREZ, MONSIEUR, que votre nom soit à la tête de cet Ouvrage, qui, sans vous, n'eut point vu le jour. Ce sera ma première & unique Dédicace : puisse-t-elle vous faire autant d'honneur qu'à moi !

Je suis de tout mon cœur ,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-
obéissant Serviteur ,

J. J. ROUSSEAU.

A C T E U R S.

C O L I N.

C O L E T T E.

L E D E V I N.

T R O U P E D E J E U N E S G E N S D U V I L L A G E.

LE DEVIN
DU VILLAGE,
INTERMEDE.

*Le Théâtre représente d'un côté la
Maison du Devin, de l'autre des
Arbres & des Fontaines, & dans
le fond un Hameau.*

SCENE PREMIERE.

COLETTE, *soupirant & s'essuyant les yeux de
son tablier.*

J'AI perdu tout mon bonheur ;
J'ai perdu mon serviteur ;
Colin me délaisse.
Hélas , il a pu changer !
Je voudrois n'y plus songer :
J'y songe sans cesse.
J'ai perdu mon serviteur ;
J'ai perdu tout mon bonheur ;
Colin me délaisse.

108 LE DEVIN DU VILLAGE,

Il m'aimoit autrefois , & ce fut mon malheur.

Mais quelle est donc celle qu'il me préfère ?

Elle est donc bien charmante ! imprudente Bette-
gere ,

Ne crains-tu point les maux que j'éprouve en
ce jour ?

Colin m'a pu changer ; tu peux avoir ton tour.

Que me sert d'y rêver sans cesse ?

Rien ne peut guérir mon amour ,

Et tout augmente ma tristesse.

J'ai perdu mon serviteur ;

J'ai perdu tout mon bonheur ;

Colin me délaisse.

Je veux le haïr. . . je le dois. . .

Peut-être il m'aime encor. . . pourquoi me fuir
sans cesse ?

Il me cherchoit tant autrefois.

Le Devin du canton fait ici sa demeure ;

Il fait tout , il saura le sort de mon amour :

Je le vois , & je veux m'éclaircir en ce jour.

SCENE II.

LE DEVIN, COLETTE.

*Tandis que le DEVIN s'avance gravement ,
COLETTE compte dans sa main de la mon-
noie ; puis elle la plie dans un papier , &
la présente au DEVIN , après avoir un
peu hésité à l'aborder.*

COLETTE, *d'un air timide.*

PERDRAI-JE Colin sans retour ?
Dites-moi s'il faut que je meure.

LE DEVIN, *gravement.*
Je lis dans votre cœur , & j'ai lu dans le sien.

COLETTE.

O Dieux !

LE DEVIN.
Modérez-vous.

COLETTE.
Eh bien ?

Colin.

LE DEVIN
Vous est infidèle.

COLETTE.

Je me meurs.

LE DEVIN.

Et pourtant il vous aime toujours.

110 LE DEVIN DU VILLAGE ,

COLETTE, *vivement.*
Que dites-vous ?

LE DEVIN.
Plus adroite & moins belle,
La Dame de ces lieux. . . .

COLETTE.
Il me quitte pour elle ?

LE DEVIN.
Je vous l'ai déjà dit, il vous aime toujours.

COLETTE, *tristement.*
Et toujours il me fuit.

LE DEVIN.
Comptez sur mon secours.
Je prétends à vos pieds ramener le volage.
Colin veut être brave, il aime à se parer :

Sa vanité vous a fait un ouvrage
Que son amour doit réparer.

COLETTE.
Si des galans de la ville
J'eusse écouté les discours,
Ah ! qu'il m'eût été facile
De former d'autres amours !
Mise en riche Demoiselle
Je brillerois tous les jours ;
De rubans & de dentelle
Je chargerois mes atours.
Pour l'amour de l'invidelle
J'ai refusé mon bonheur,
J'aimois mieux être moins belle
Et lui conserver mon cœur.

LE DEVIN.
Je vous rendrai le sien, ce sera mon ouvrage

INTERMEDE. III

Vous, à le mieux garder appliquez tous vos
soins ;

Pour vous faire aimer davantage ,

Feignez d'aimer un peu moins.

L'amour croît s'il s'inquiette ;

Il s'endort s'il est content :

La Bergere un peu coquette

Rend le Berger plus constant.

COLETTE.

A vos sages leçons , Colette s'abandonne.

LE DEVIN.

Avec Colin prenez un autre ton.

COLETTE.

Je feindrai d'imiter l'exemple qu'il me donne.

LE DEVIN.

Ne l'imitiez pas tout de bon ;

Mais qu'il ne puisse le connoître.

Mon art m'apprend qu'il va paroître ;

Je vous appellerai quand il en fera tems.

SCENE III.

LE DEVIN.

J'AI tout su de Colin , & ces pauvres enfans
Admirent tous les deux la science profonde
Qui me fait deviner tout ce qu'ils m'ont appris.
Leur amour à propos en ce jour me seconde ;
En les rendant heureux , il faut que je confonde
De la Dame du lieu les airs & les mépris.

SCENE IV.

LE DEVIN, COLIN.

COLIN.

L'AMOUR & vos leçons m'ont enfin rendu
sage ;
Je préfère Colette à des biens superflus :
Je fus lui plaire en habit de village ;
Sous un habit doré qu'obtiendrois-je de plus ?

LE DEVIN.

Colin , il n'est plus tems , & Colette t'oublie.

COLIN.

Elle m'oublie , ô Ciel ! Colette a pu changer !

LE DEVIN.

Elle est femme , jeune & jolie ;
Manqueroit-elle à se venger ?

COLIN.

Non , Colette n'est point trompeuse ;
Elle m'a promis sa foi :
Peut-elle être l'Amoureuse
D'un autre Berger que moi ?

LE DEVIN.

Ce n'est point un Berger qu'elle préfère à toi ,
C'est un beau Monsieur de la Ville.

COLIN.

Qui vous l'a dit ?

LE DEVIN, *avec emphase.*
Mon art.

COLIN.

Je n'en saurois douter.
Hélas qu'il m'en va coûter
Pour avoir été trop facile
A m'en laisser conter par les Dames de Cour !
Aurois-je donc perdu Colette sans retour ?

LE DEVIN.

On sert mal à la fois la fortune & l'Amour.
D'être si beau garçon quelquefois il en coûte.

COLIN.

De grace , apprenez-moi le moyen d'éviter
Le coup affreux que je redoute.

LE DEVIN.

Laisse-moi seul un moment consulter.

*Le DEVIN tire de sa poche un Livre de
grimoire & un petit bâton de Jacob , avec
lesquels il fait un charme. De jeunes Pay-*

114 LE DEVIN DU VILLAGE,

*sannes qui venoient le consulter , laissent
tomber leurs présens , & se sauvent toutes
affrayées , en voyant ses contorsions.*

LE DEVIN.

Le charme est fait. Colette en ce lieu va se
rendre ;

Il faut ici l'attendre.

COLIN.

A l'appaiser pourrai-je parvenir ?

Hélas ! voudra-t-elle m'entendre ?

LE DEVIN.

Avec un cœur fidele & tendre

On a droit de tout obtenir.

A part. Sur ce qu'elle doit dire allons la prévenir.

SCENE V.

COLIN.

JE vais revoir ma charmante Maîtresse.
Adieu châteaux , grandeurs , richesse ,
Votre éclat ne me tente plus.
Si mes pleurs , mes soins assidus
Peuvent toucher ce que j'adore ,
Je vous verrai renaître encore
Doux momens que j'ai perdus.

Quand on fait aimer & plaire
A-t-on besoin d'autre bien !
Rends-moi ton cœur , ma Bergere ,
Colin t'a rendu le sien.

Mon chalumeau , ma houlette ,
Soyez mes seules grandeurs ;
Ma parure est ma Colette ,
Mes trésors sont les faveurs.

Que de Seigneurs d'importance
Voudroient bien avoir sa foi !
Malgré toute leur puissance ,
Ils sont moins heureux que moi.

SCENE VI.

COLIN, COLETTE, *parée.*

COLIN, *à part.*

JE l'apperçois... Je tremble en m'offrant à
sa vue...

... Sauvons-nous... Je la perds si je fuis...

COLETTE, *à part.*

Il me voit... Que je fuis émue !

Le cœur me bat...

COLIN.

Je ne fais où j'en fuis.

COLETTE.

Trop près, sans y songer, je me suis approchée.

COLIN.

Je ne puis m'en dédire, il la faut aborder.

*A Colette, d'un ton radouci, & d'un air
moitié riant, moitié embarrassé.*

Ma Colette... êtes-vous fâchée ?

Je fuis Colin : daignez me regarder.

COLETTE, *osant à peine jeter les yeux sur lui.*

Colin m'aimoit : Colin m'étoit fidelle :

Je vous regarde, & ne vois plus Colin.

COLIN.

Mon cœur n'a point changé ; mon erreur trop
cruelle

Venoit d'un sort jetté par quelque esprit malin ;
Le Devin l'a détruit ; je fuis, malgré l'envie,
Toujours Colin, toujours plus amoureux.

INTERMEDE. 117

COLETTE.

Par un sort , à mon tour , je me sens poursuivie.
Le Devin n'y peut rien.

COLIN.

Que je suis malheureux !

COLETTE.

D'un amant plus constant. . .

COLIN.

Ah ! de ma mort suivie

Votre infidélité. . . .

COLETTE.

Vos soins sont superflus ;

Non , Colin , je ne t'aime plus.

COLIN.

Ta foi ne m'est point ravie ;

Non , consulte mieux ton cœur :

Toi-même en m'ôtant la vie

Tu perdrois tout ton bonheur.

COLETTE.

A part. Hélas ! à Colin. Non , vous m'avez
trahie ,

Vos soins sont superflus :

Non , Colin , je ne t'aime plus.

COLIN.

C'en est donc fait ; vous voulez que je meure ;

Et je vais pour jamais m'éloigner du hameau.

COLETTE, *rappelant Colin qui s'éloigne
lentement.*

Colin ?

COLIN.

Quoi ?

118 LE DEVIN DU VILLAGE ,

COLETTE.

Tu me fuis ?

COLIN.

Faut-il que je demeure
Pour vous voir un amant nouveau ?

COLETTE. *Duo.*

Tant qu'à mon Colin j'ai su plaître,
Mon fort combloit mes desirs.

COLIN.

Quand je plaisois à ma Bergère,
Je vivois dans les plaisirs.

COLETTE.

Depuis que son cœur me méprise
Un autre a gagné le mien.

COLIN.

Après le doux nœud qu'elle brise
Seroit-il un autre bien ?

D'un ton pénétré.

Ma Colette se dégage !

COLETTE.

Je crains un amant volage ;

ENSEMBLE.

Je me dégage à mon tour.
Mon cœur , devenu paisible ,
Oubliera , s'il est possible ,

Que tu lui fus { chere
 } un jour.
 } chere

COLIN.

Quelque bonheur qu'on me promette
Dans les nœuds qui me sont offerts ,

J'eusse encor préféré Colette
A tous les biens de l'Univers.

C O L E T T E.

Quoiqu'un Seigneur , jeune , aimable ,
Me parle aujourd'hui d'Amour ,
Colin m'eût semblé préférable
A tout l'éclat de la Cour.

C O L I N , *tendrement.*

Ah Colette !

C O L E T T E , *avec un soupir.*

Ah ! Berger volage ,

Faut-il t'aimer malgré moi.

Co'in se jette aux pieds de Colette ; elle lui fait remarquer à son chapeau un Ruban fort riche qu'il a reçu de la Dame. Colin le jette avec dédain. Colette lui en donne un plus simple , dont elle étoit parée , & qu'il reçoit avec transport.

E N S E M B L E.

A jamais, Colin { je t'engage
 { t'engage

{ Mon cœur & { ma foi.
 { Son { Sa

Qu'un doux mariage
M'unisse avec toi.

Aimons toujours sans partage ,
Que l'Amour soit notre loi.

A jamais , &c.

SCENE VII.

LE DEVIN, COLIN, COLETTE.

LE DEVIN.

JE vous ai délivrés d'un cruel maléfice ;
Vous vous aimez encoir malgré les envieux.

COLIN.

Ils offrent chacun un présent au Devin.

Quel don pourroit jamais payer un tel service ?

LE DEVIN, *recevant des deux mains.*

Je suis assez payé si vous êtes heureux.

Venez jeunes Garçons, venez aimables Filles,
Rassemblez-vous, venez les imiter ;
Venez galans Bergers, venez beautés gen-
tilles,

En chantant leur bonheur apprendre à le
goûter.

SCENE DERNIERE.

SCENE DERNIERE.

LE DEVIN, COLIN, COLETTE.

Garçons & Filles du Village.

C H Œ U R.

COLIN revient à sa Bergere ;
 Célébrons un retour si beau.
 Que leur amitié sincère
 Soit un charme toujours nouveau.
 Du Devin de notre Village
 Chantons le pouvoir éclairant :
 Il ramène un Amant volage ,
 Et le rend heureux & constant.

On danse

C O L I N.

R O M A N C E.

Dans ma cabane obscure
 Toujours soucis nouveaux ;
 Vent , soleil , ou froidure ,
 Toujours peine & travaux.
 Colette ma Bergere
 Si tu viens l'habiter ,
 Colin dans sa chaumière
 N'a rien à regretter.

Des champs , de la prairie
 Retournant chaque soir ,
 Chaque soir plus chétie

Tome II.

L

122 LE DEVIN DU VILLAGE,

Je viendrai te revoir :
Du Soleil dans nos plaines
Devançant le retour ,
Je charmerai mes peines
En chantant notre Amour.

On danse une PANTOMIME.

LE DEVIN.

Il faut tous à l'envi
Nous signaler ici ;
Si je ne puis sauter ainsi ,
Je dirai pour ma part une Chançon nouvelle.

Il tire une Chançon de sa poche.

I.

L'art à l'Amour est favorable ,
Et sans art l'Amour fait charmer ;
A la Ville on est plus aimable ,
Au Village on fait mieux aimer :
Ah ! pour l'ordinaire ,
L'Amour ne fait guere
Ce qu'il permet , ce qu'il défend ;
C'est un Enfant , c'est un Enfant.

COLIN , avec le Chœur répète le refrain.

Ah ! pour l'ordinaire ,
L'Amour ne fait guere
Ce qu'il permet , ce qu'il défend ;
C'est un Enfant , c'est un Enfant.

Regardant la Chançon.

Elle a d'autres Couplets ! je la trouve assez belle.

COLETTE , avec empressement.

Voyons, voyons ; nous chanterons aussi.

Elle prend la Chanſon.

I I.

Ici de la ſimple Nature,
 L'Amour ſuit la naïveté,
 En d'autres lieux de la parure
 Il cherche l'éclat emprunté.
 Ah ! pour l'ordinaire,
 L'Amour ne fait guere
 Ce qu'il permet, ce qu'il défend ;
 C'eſt un Enfant, c'eſt un Enfant.

CHŒUR.

C'eſt un Enfant, c'eſt un Enfant.

COLIN.

I I I.

Souvent une flâme chérie
 Eſt celle d'un cœur ingénu :
 Souvent par la coquetterie
 Un cœur volage eſt retenu.
 Ah ! pour l'ordinaire, &c.

*A la fin de chaque Couplet, le Chœur
 répète toujours ce vers.*

C'eſt un Enfant, c'eſt un Enfant.

LE DEVIN.

I V.

L'Amour ſelon ſa fantaſie,
 Ordonne & diſpoſe de nous :
 Ce Dieu permet la jaloſie,
 Et ce Dieu punit les jaloux.
 Ah ! pour l'ordinaire, &c.

124 LE DEVIN DU VILLAGE,

COLIN.

V.

A voltiger de belle en belle ,
On perd souvent l'heureux instant ;
Souvent un Berger trop fidelle
Est moins aimé qu'un inconstant.

Ah ! pour l'ordinaire , &c.

COLETTE.

VI.

A son caprice on est en butte ,
Il veut les ris , il veut les pleurs ;
Par les . . . par les . . .

COLIN, *lui aidant à lire.*

Par les rigueurs on le rebute.

COLETTE.

On l'affoiblit par les faveurs.

ENSEMBLE.

Ah ! pour l'ordinaire ,
L'Amour ne fait guere
Ce qu'il permet , ce qu'il défend ;
C'est un Enfant , c'est un Enfant.

CHŒUR.

C'est un Enfant , c'est un Enfant.

On danse.

COLETTE.

Avec l'objet de mes amours ,
Rien ne m'afflige , tout m'enchanté ;
Sans cesse il rit , toujours je chante :

INTERMEDE. 125

C'est une chaîne d'heureux jours.
Quand on fait bien aimer que la vie est char-
mante !
Tel, au milieu des fleurs qui brillent sur son
cours,
Un doux ruisseau coule & serpente.
Quand on fait bien aimer, que la vie est char-
mante !

On danse.

COLETTE.

Allons danser sous les ormeaux,
Animez-vous, jeunes fillettes :
Allons danser sous les ormeaux,
Galans prenez vos chalumeaux.

LES VILLAGEOISES, *répètent ces quatre vers.*

COLETTE.

Répétons mille chansonnettes,
Et pour avoir le cœur joyeux,
Dançons avec nos amoureux,
Mais n'y restons jamais seulettes.
Allons danser sous les ormeaux, &c.

LES VILLAGEOISES.

Allons danser sous les ormeaux, &c.

COLETTE.

A la Ville on fait bien plus de fracas ;
Mais sont-ils aussi gais dans leurs ébats ?
Toujours contens,
Toujours chantans ;

126 LE DEVIN, &c.

Beauté sans fard ,

Plaisir sans art ;

Tous leurs Concerts valent-ils nos musettes !

Allons danser sous les ormeaux , &c.

LES VILLAGEOISES.

Allons danser sous les ormeaux , &c.

FIN.

L E T T R E

A MONSIEUR

L E N I E P S ,

Ecritte de Montmorenci , le 5 Avril

1759.

EH vive Dieu ! mon bon ami , que votre Lettre est réjouissante ! des cinquante louis , des cent louis , des deux cents louis , des 4800 livres ! où prendrai-je des coffres pour mettre tout cela ? vraiment je suis tout émerveillé de la générosité de ces MM. de l'Opéra ! Qu'ils ont changé ! O les honnêtes gens ! il me semble que je vois déjà les monceaux d'or étalés sur ma table ! malheureusement un pied cloche , mais je le ferai reclouer , de peur que tant d'or ne vienne à rouler par les trous du plancher , dans la cave , au lieu d'y entrer par la porte , en bons tonneaux bien reliés , digne & vrai coffre fort , non pas tout-à-fait d'un Genevois , mais d'un Suisse. Jusqu'ici Mon-

sieur Duclos m'a gardé le secret sur ces brillantes offres, mais puisqu'il est chargé de me les faire, il me les fera; je le connois bien, il ne gardera sûrement pas l'argent pour lui. O! quand je ferai riche; venez, venez avec vos monstres de l'Escalade, je vous ferai manger un brochet long comme ma chambre.

O ça, notre ami, c'est assez rire; mais que l'argent vienne. Revenons aux faits. Vous verrez par le Memoire ci-joint, & par les deux Lettres qui l'accompagnent, l'état de la question. Ces Lettres ont resté toutes deux sans réponse. Vous me dites qu'on me blâme dans cette affaire, je serois bien curieux de savoir comment & de quoi? Seroit-ce d'être assez insolent pour demander justice, & assez fou pour espérer que l'on me la rendra? Dans cette dernière affaire, j'ai envoyé un double de mon Mémoire à M. Duclos, qui, dans le tems, ayant pris un grand intérêt à l'Ouvrage, fut le médiateur & le témoin du traité. Encore échauffé d'un entretien qui ressembloit à ceux dont vous me parlez, je marquois un peu de colere & d'indignation dans ma Lettre contre les procédés des

Directeurs de l'Opéra. Un peu calmé, je lui écrivis pour le prier de supprimer ma première Lettre. Il répondit à cette première qu'il m'approuvoit fort de réclamer tous mes droits; qu'il m'étoit assurément bien permis d'être jaloux du peu que je m'étois réservé, & que je ne devois pas douter qu'il ne fit tout ce qui dépendroit de lui pour me procurer la justice qui m'étoit due. Il répondit à la seconde, qu'il n'avoit rien apperçu dans l'autre que je pusse regretter d'avoir écrit; qu'au surplus MM. Rebel & Francœur ne faisoient aucune difficulté de me rendre mes entrées, & que comme ils n'étoient pas les maîtres de l'Opéra, lorsque l'on me les refusa, ce refus n'étoit pas de leur fait. Pendant ces petites négociations, j'appris qu'ils alloient toujours leur train, sans s'embarasser non plus de moi que si je n'avois pas existé, qu'ils avoient remis le Devin du Village. . . . Vous savez comment! sans m'écrire, sans me rien faire dire, sans m'envoyer même les billets qui m'avoient été promis en pareil cas, quand on m'ôta mes entrées: de sorte que tout ce qu'avoient fait à cet égard les nouveaux Directeurs avoit été

de renchérir sur la malhonnêteté des autres. Outré de tant d'insultes , je rejetai dans ma troisième Lettre à M. Duclos , l'offre tardive & forcée de me redonner les entrées , & je persistai à redemander la restitution de ma pièce. M. Duclos ne m'a pas répondu : voilà exactement à quoi l'affaire en est restée.

Or , mon ami , voyons donc selon la rigueur du droit en quoi je suis à blâmer. Je dis , selon la rigueur du droit , à moins que les Directeurs de l'Opéra ne se fassent , des insultes & des affronts qu'ils m'ont faits , un titre pour exiger de ma part des honnêtetés & des grâces.

Du moment que le traité est rompu , mon Ouvrage m'appartient de nouveau. Les faits sont prouvés dans le Mémoire. Ai-je tort de redemander mon bien ?

Mais , disent les nouveaux Directeurs , l'infraction n'est pas de notre fait. Je le suppose un moment ; qu'importe ? le traité en est-il moins rompu ? Je n'ai point traité avec les Directeurs , mais avec la Direction. Ne tiendrait-il donc qu'à des changemens simulés de Directeurs , pour faire impunément banqueroute tous les huit jours ? Je ne

connois ni ne veux connoître les sieurs Rebel & Francœur. Que Gautier ou Garguille dirigent l'Opéra, que me fait cela ? J'ai cédé mon Ouvrage à l'Opéra sous des conditions qui ont été violées, je l'ai vendu pour un prix qui n'a point été payé, mon Ouvrage n'est donc pas à l'Opéra, mais à moi ; je le redemande ; en le retenant on le vole. Tout cela me paroît clair.

Il y a plus, en ne réparant pas le tort que m'avoient fait les anciens Directeurs, les nouveaux l'ont confirmé ; en cela d'autant plus inexcusables, qu'ils ne pouvoient pas ignorer les articles d'un traité fait avec eux-mêmes en personnes. Etois-je donc obligé de savoir que l'Opéra, où je n'allois plus, changeoit de Directeurs ! Pouvois-je deviner si les derniers étoient moins iniques ? Pour l'apprendre, falloit-il m'exposer à de nouveaux affronts, aller leur faire ma cour à leur porte, & leur demander humblement en grace, de vouloir bien ne me plus voler ? S'ils vouloient garder mon Ouvrage, c'étoit à eux de faire ce qu'il falloit pour qu'il leur appartînt ; mais en ne défavouant pas l'iniquité de leurs prédécesseurs, ils l'ont parta-

gée, en ne me rendant pas les entrées qu'ils savoient m'être dues, ils me les ont ôtées une seconde fois. S'ils disent qu'ils ne savoient où me prendre, ils mentent; car ils étoient environnés de gens de ma connoissance dont ils n'ignoroient pas qu'ils pouvoient apprendre où j'étois. S'ils disent qu'ils n'y ont pas songé, ils mentent encore; car au moins en préparant une reprise du Devin du Village, ils ne pouvoient ne pas penser à ce qu'ils devoient à l'Auteur. Mais, ils n'ont parlé de ne plus me refuser les entrées, que quand ils y ont été forcés par le cri public. Il est donc faux que la violation du traité ne fût pas de leur fait. Ils ont fait davantage, ils ont renchéri sur la mal honnêteté de leurs prédécesseurs; car en me refusant l'entrée, le sieur Dencuville me déclara de la part de ceux-ci, que quand on joueroit le Devin du Village on auroit soin de m'envoyer des billets. Or non-seulement les nouveaux ne m'ont parlé, ni écrit, ni fait écrire, mais quand ils ont remis le Devin du Village, ils n'ont pas même envoyé les billets que les autres avoient promis. On voit que ces gens-là, tout fiers de pouvoir être iniques impunément, se croiroient
deshonorés

déshonorés s'ils faisoient un acte de justice.

En recominçant à ne me plus refuser les entrées, ils appellent cela me les rendre. Voilà qui est plaisant ! Qu'ils me rendent donc les cinq années écoulées depuis qu'ils me les ont ôtées ; la jouissance de ces cinq années ne m'étoit-elle pas due , n'entroit-elle pas dans le traité ? Ces Messieurs penseroient-ils donc être quittes avec moi en me donnant les entrées le dernier jour de ma vie. Mon Ouvrage ne sauroit être à eux , qu'ils ne m'en paient le prix en entier. Ils ne peuvent , me dira-t-on , me rendre le tems passé : pourquoi me l'ont-ils ôté ? c'est leur faute , me le doivent-ils moins pour cela ? C'étoit à eux , par la représentation de cette impossibilité , & par de bonnes manieres , d'obtenir que je voulusse bien me relâcher en cela de mon droit , ou en accepter une compensation. Mais , bon ! je vaux bien la peine qu'on daigne être juste avec moi ! soit. Voyons donc enfin de mon côté à quel titre je suis obligé de leur faire grace ? Ma foi , puisqu'ils sont si rogues , si vains , si dédaigneux de toute justice , je demande , moi , la justice en toute rigueur ; je veux tout le prix stipulé , ou que le mar-

ché soit nul. Que si l'on me refuse la justice qui m'est due , comment ce refus fait-il mon tort , & qui est ce qui m'ôtera le droit de me plaindre ? Qu'y a-t-il d'équitable , de raisonnable à répondre à cela ? Ne devrois-je point peut-être un remerciement à ces Messieurs , lorsqu'à regret & en rechignant , ils veulent bien ne me voler qu'une partie de ce qui m'est dû.

De nos Plaideurs Manceaux , les maximes m'étonnent ;

Ce qu'ils ne prennent pas , ils disent qu'ils le donnent.

Passons aux raisons de convenance. Après m'avoir ôté les entrées , tandis que j'étois à Paris , me les rendre quand je n'y suis plus , n'est-ce pas joindre la raillerie à l'insulte ? Ne savent-ils pas bien que je n'ai ni le moyen , ni l'intention de profiter de leur offre. Eh ! pourquoi diable irois-je si loin chercher leur Opéra , n'ai-je pas tout à ma porte les Chouettes de la forêt de Montmorenci ?

Ils ne refuserent pas , dit M. Duclos , de me rendre mes entrées. J'entends bien : ils me les rendront volontiers aujourd'hui pour

avoir le plaisir de me les ôter demain , & de me faire ainsi un second affront. Puisque ces gens-là n'ont ni foi , ni parole , qui est-ce qui me répondra d'eux & de leurs intentions ? Ne me fera-t-il pas bien agréable de ne me jamais présenter à la porte , que dans l'attente de me la voir fermer une seconde fois. Ils n'en auront plus , direz-vous , le prétexte. Eh ! pardonnez-moi , Monsieur , ils l'auront toujours ; car , sitôt qu'il faudra trouver leur Opéra beau , qu'on me remene aux Carrieres ! Que n'ont-ils proposé cette admirable condition dans leur marché ! jamais ils n'auroient massacré mon pauvre Devin. Quand ils voudront me chicaner , manqueront-ils de prétextes ? Avec des mensonges , on n'en manque jamais. N'ont-ils pas dit que je faisois du bruit au spectacle , & que mon exclusion étoit une affaire de police ?

Premièrement , ils mentent : j'en prends à témoin tout le Parterre & l'Amphithéâtre de ce tems-là. De ma vie je n'ai crié , ni battu des mains aux Bouffons ; & je ne pouvois ni rire , ni bâiller à l'Opéra François , puisque je n'y restois jamais , & qu'aussi-tôt que j'entendois commencer la lugubre psalmodie,

je me faufois dans les corridors. S'ils auoient pu me prendre en faute au Spectacle, ils se feroient bien gardé de m'en éloigner. Tout le monde a fu avec quel soin j'étois conigné, recommandé aux sentinelles; par-tout on n'attendoit qu'un mot, qu'un geste pour m'arrêter, & sitôt que j'allois au Parterre, j'étois environné de mouches qui cherchoient à m'exciter. Imaginez-vous s'il fallut user de prudence pour ne donner aucune prise sur moi. Tous leuts efforts furent vains; car il y a long-tems que je me suis dit : *Jean-Jacques, puisque tu prends le dangereux emploi de défenseur de la vérité, sois sans cesse attentif sur toi-même, soumis en tout aux loix & aux regles, afin que quand on voudra te maltraiter on ait toujours tort.* Plaise à Dieu que j'observe aussi bien ce précepte jusqu'à la fin de ma vie, que je crois l'auoir observé jusqu'ici. Aussi, mon bon ami, je parle ferme & n'ai peur de rien. Je sens qu'ils n'y a homme sur la terre qui puisse me faire du mal justement, & quant à l'injustice, personne au monde n'en est à l'abri. Je suis le plus foible des êtres, tout le monde peut me faire du mal impunément. J'éptouue qu'on le fait.

bien , & les insultes des Directeurs de l'Opéra, sont pour moi le coup-de-pied de l'âne. Rien de tout cela ne dépend de moi ; qu'y ferois-je ? Mais c'est mon affaire que quiconque me fera du mal , fasse mal , & voilà de quoi je réponds.

Premièrement donc , ils mentent , & en second lieu , quand ils ne mentiroient pas , ils ont tort ; car quelque mal que j'eusse pu dire , écrire ou faire , il ne falloit point m'ôter les entrées , attendu que l'Opéra n'en étant pas moins possesseur de mon Ouvrage , n'en devoit pas moins payer le prix convenu. Que falloit-il donc faire ? m'arrêter , me traduire devant les Tribunaux , me faire mon procès , me faire pendre , écarteler , brûler , jeter ma cendre au vent , si je l'avois mérité ; mais il ne falloit pas m'ôter les entrées. Aussi bien , comment , étant prisonnier ou pendu , serois-je allé faire du bruit à l'Opéra ? Ils disent encore : puisqu'il se déplaît à notre théâtre , quel mal lui a-t-on fait de lui en ôter l'entrée. Je réponds qu'on m'a fait tort , violence , injustice , affront ; & c'est du mal que cela. De ce que mon voisin ne veut pas em-

ployer son argent , est-ce à dire que je sois en droit d'aller lui couper la bourse ?

De quelque maniere que je tourne la chose , quelque regle de justice que j'y puisse appliquer , je vois toujours qu'en jugement contradictoire par-devant tous les Tribunaux de la terre , les Directeurs de l'Opéra seroient à l'instant condamnés à la restitution de ma Piece , à réparation , à dommages & intérêts. Mais il est clair que j'ai tort , parce que je ne puis obtenir justice , & qu'ils ont raison parce qu'ils sont les plus forts. Je défie qui que ce soit au monde de pouvoir alléguer en leur faveur autre chose que cela.

Il faut à présent vous parler de mes Libraires , & je commencerai par M. Piffot. J'ignore s'il a gagné ou perdu avec moi ; toutes les fois que je lui demandois si la vente alloit bien , il me répondoit , *passablement* , sans que jamais j'en aie pu tirer autre chose. Il ne m'a pas donné un sou de mon premier Discours , ni aucune espece de présent , sinon quelques exemplaires pour mes amis. J'ai traité avec lui pour la Gravure du Devin du Village , sur le pied de cinq cents

francs, moitié en Livres & moitié en argent, qu'il s'obligea de me payer à plusieurs fois & en certains termes, il ne tint parole à aucun, & j'ai été obligé de courir long-tems après mes deux cents cinquante livres.

Par rapport à mon Libraire de Hollande, je l'ai trouvé en toutes choses exact, attentif, honnête; je lui demandai vingt-cinq louis de mon Discours sur l'inégalité, il me les donna sur le champ, & il envoya de plus une robe à ma gouvernante. Je lui ai demandé trente louis de ma lettre à M. d'Alembert, & il me les donna sur le champ; il n'a fait à cette occasion aucun présent ni à moi, ni à ma gouvernante (*), & il ne les devoit pas; mais il m'a fait un plaisir que je n'ai jamais reçu de M. Piffot, en me déclarant de bon cœur qu'il faisoit bien ses affaires avec moi. Voilà, mon ami, les faits dans leur exactitude. Si quelqu'un vous dit quelque chose de contraire à cela, il ne dit pas vrai.

(*) Depuis lors il lui a fait une pension viagère de trois cents livres, & je me fais un sensible plaisir de rendre public un acte aussi rare de reconnaissance & de générosité.

Si ceux qui m'accusent de manquer de désintéressement , entendent par-là , que je ne me verrois pas ôter avec plaisir le peu que je gagne pour vivre , ils ont raison ; & il est clair , qu'il n'y a pour moi d'autre moyen de leur paroître désintéressé que de me laisser mourir de faim. S'ils entendent que toutes ressources me sont également bonnes , & que pourvu que l'argent vienne , je m'embarasse peu comment il vient , je crois qu'ils ont tort. Si j'étois plus facile sur les moyens d'acquérir , il me seroit moins douloureux de perdre , & l'on fait bien qu'il n'y a personne de si prodigue que les voleurs. Mais quand on me dépouille injustement de ce qui m'appartient , quand on m'ôte le modique produit de mon travail , on me fait un tort qu'il ne m'est pas aisé de réparer , il m'est bien dur de n'avoir pas même la liberté de m'en plaindre. Il y a long-tems que le Public de Paris se fait un Jean-Jacques à sa mode , & lui prodigue d'une main libérale des dons dont le Jean-Jacques de Montmorenci ne voit jamais rien. Infirme & malade les trois quarts de l'année , il faut que je trouve sur le travail de l'autre quart de quoi

pourvoit à tout. Ceux qui ne gagnent leur pain que par des voies honnêtes, connoissent le prix de ce pain, & ne seront pas surpris que je ne puisse faire du mien de grandes largeesses.

Ne vous chargez point, croyez-moi, de me défendre des discours publics, vous auriez trop à faire; il suffit qu'ils ne vous absent pas, & que votre estime & votre amitié me restent. J'ai à Paris & ailleurs des ennemis cachés qui n'oublieront point les maux qu'ils m'ont faits; car quelquefois l'offensé pardonne, mais l'offenseur ne pardonne jamais. Vous devez sentir combien la partie est inégale entr'eux & moi. Répandus dans le monde, ils y font passer tout ce qu'il leur plaît sans que je puisse ni le savoir, ni m'en défendre: ne fait-on pas que l'absent a toujours tort? D'ailleurs, avec mon étourdie franchise, je commence par rompre ouvertement avec les gens qui m'ont trompé. En déclarant haut & clair, que celui qui se dit mon ami, ne l'est point, & que je ne suis plus le sien, j'avertis le Public de se tenir en garde contre le mal que j'en pourrois dire,

Pour eux, ils ne sont pas si mal-adroits que cela. C'est une si belle chose que le vernis des procédés & le ménagement de la bienfaisance ! La haine en tire un si commode parti ! On satisfait sa vengeance à son aise, en faisant admirer sa générosité. On cache doucement le poignard sous le manteau de l'amitié, & l'on tue égorger en feignant de plaindre. Ce pauvre citoyen ! dans le fond il n'est pas méchant ; mais il a une mauvaise tête, qui le conduit aussi mal que feroit un mauvais cœur. On lâche mystérieusement quelque mot obscur, qui bientôt est relevé, commenté, répandu par les apprentifs philosophes ; on prépare dans d'obscurs concilia-bules le poison qu'ils se chargent de répandre dans le Public. Tel a la grandeur d'ame de dire mille biens de moi, après avoir pris ses mesures pour que personne n'en puisse rien croire. Tel me défend du mal dont on m'accuse, après avoir fait en sorte qu'on n'en puisse douter. Voilà ce qui s'appelle de l'habileté ! Que voulez-vous que je fasse à cela ? Entends-je de ma retraite les discours que l'on tient dans les cercles ? Quand je les

entendrais, irois-je pour les démentir révéler les secrets de l'amitié, même après qu'elle est éteinte. Non, cher le Nieps, on peut repousser les coups portés par des mains ennemies; mais quand on voit parmi les assassins son ami le poignard à la main, il ne reste qu'à s'envelopper la tête.



PYGMALION,

PYGMALION,

SCENE LYRIQUE.

Le Théâtre représente un atelier de Sculpteur. Sur les côtés on voit des blocs de marbre , des groupes , des statues ébauchées. Dans le fond est une autre statue cachée , sous un pavillon , d'une étoffe légère & brillante , orné de crépines & de guirlandes.

Pygmalion , assis & accoudé , rêve dans l'attitude d'un homme inquiet & triste ; puis se levant tout-à-coup , il prend sur une table les outils de son art , va donner par intervalles quelques coups de ciseau sur quelques-unes de ses ébauches , se recule & regarde d'un air mécontent & découragé.

P Y G M A L I O N .

IL n'y a point là d'ame ni de vie ; ce n'est que de la pierre. Je ne ferai jamais rien de tout cela.

O mon génie , où es-tu ? Mon talent , qu'es-tu devenu ? Tout mon feu s'est éteint ,

Tome VI.

N

mon imagination s'est glacée; le marbre fort froid de mes mains.

Pygmalion , ne fais plus des Dieux , tu n'es qu'un vulgaire Artiste. . . Vils instrumens qui n'êtes plus ceux de ma gloire , allez , ne déshonorez point mes mains.

Il jette avec dédain ses outils , puis se promene quelque tems en rêvant , les bras croisés.

Que suis-je devenu ? quelle étrange révolution s'est faite en moi ? . . .

Tyr , ville opulente & superbe , les monumens des arts dont tu brilles ne m'attirent plus ; j'ai perdu le goût que je prenois à les admirer : le commerce des Artistes & des Philosophes me devient insipide ; l'entretien des Peintres & des Poètes est sans attrait pour moi ; la louange & la gloire n'élevent plus mon ame ; les éloges de ceux qui en recevront de la postérité ne me touchent plus ; l'amitié même a perdu pour moi ses charmes.

Et vous , jeunes objets , chefs-d'œuvre de la nature , que mon art osoit imiter , & sur les pas desquels les plaisirs m'attiroient sans cesse , vous mes charmans modeles , qui

m'embrâchez à la fois des feux de l'amour & du génie , depuis que je vous ai surpassés , vous m'êtes tous indifférens.

Il s'assied & contemple tout autour de lui.

Retenu dans cet atelier par un charme inconcevable , je n'y fais rien faire , & je ne puis m'en éloigner. J'erre de groupe en groupe , de figure en figure ; mon ciseau foible , incertain , ne reconnoît plus son guide : ces ouvrages grossiers restés à leur timide ébauche ne sentent plus la main qui jadis les eût animés. . . .

Il se leve impétueusement.

C'en est fait , c'en est fait ; j'ai perdu mon génie. . . . si jeune encore ! je survis à mon talent.

Mais quelle est donc cette ardeur interne qui me dévore ? Qu'ai-je en moi qui semble m'embrâser ? Quoi ! dans la langueur d'un génie éteint sent-on ces émotions , sent-on ces élans des passions impétueuses , cette inquiétude insurmontable , cette agitation secrète qui me tourmente , & dont je ne puis démêler la cause ?

J'ai crains que l'admiration de mon propre ouvrage ne causât la distraction que j'apportoïis à mes travaux ; je l'ai caché sous ce voile. . . . mes profanes mains ont osé couvrir ce monument de leur gloire. Depuis que je ne le vois plus , je suis plus triste , & ne suis pas plus attentif.

Qu'il va m'être cher , qu'il va m'être précieux , cet immortel ouvrage ! Quand mon esprit éteint ne produira plus rien de grand , de beau , de digne de moi , je montrerai ma Galathée , & je dirai : Voilà mon ouvrage. O ma Galathée ! quand j'aurai tout perdu , tu me resteras , & je serai consolé.

Il s'approche du pavillon , puis se retire ; va , vient & s'arrête quelquefois à le regarder en soupirant.

Mais pourquoi la cacher ? Qu'est-ce que j'y gagne ? Réduit à l'oisiveté , pourquoi m'ôter le plaisir de contempler la plus belle de mes œuvres ? . . . Peut-être y reste-t-il quelque défaut que je n'ai pas remarqué ; peut-être pourrai-je encore ajouter quelque ornement à sa parure ; aucune grace imaginable ne doit manquer à un objet si char-

mant. . . . peut-être cet objet ranimera-t-il mon imagination languissante. Il la faut revoir , l'examiner de nouveau. Que dis-je ? Eh ! je ne l'ai point encore examinée : je n'ai fait jusqu'ici que l'admirer.

Il va pour lever le voile , & le laisse retomber comme effrayé.

Je ne fais quelle émotion j'éprouve en touchant ce voile ; une frayeur me saisit ; je crois toucher au sanctuaire de quelque divinité. Pygmalion , c'est une pierre ; c'est ton ouvrage..... qu'importe ? On sert des Dieux dans nos temples qui ne sont pas d'une autre matière , & n'ont pas été faits d'une autre main.

*Il leve le voile en tremblant , & se prosterne.
On voit la statue de Galathée posée sur un pied-d'estal fort petit , mais exhaussé par un gradin de marbre , formé de quelques marches demi-circulaires.*

O Galathée ! recevez mon hommage. Oui je me suis trompé : j'ai voulu vous faire Nymphé , & je vous ai fait Déesse. Vénus même est moins belle que vous.

Vanité, foiblesse humaine : je ne puis me laisser d'admirer mon ouvrage; je m'enivre d'amour-propre ; je m'adore dans ce que j'ai fait.... Non , jamais rien de si beau ne parut dans la nature ; j'ai passé l'ouvrage des Dieux....

Quoi ! tant de beautés sortent de mes mains ? Mes mains les ont donc touchées ?... ma bouche a donc pu.... Je vois un défaut. Ce vêtement couvre trop le nu ; il faut l'échancrer davantage ; les charmes qu'il recèle doivent être mieux annoncés.

Il prend son maillet & son ciseau ; puis s'avancant lentement il monte , en hésitant , les gradins de la statue qu'il semble n'oser toucher. Enfin , le ciseau déjà levé , il s'arrête....

Quel tremblement ! quel trouble !... Je tiens le ciseau d'une main mal-assurée.... je ne puis.... je n'ose.... je gâterai tout.

Il s'encourage , & enfin présentant son ciseau , il en donne un seul coup , & saisi d'effroi il le laisse tomber en poussant un grand cri.

Dieux ! je sens la chair palpitante repousser le ciseau !....

SCENE LYRIQUE. 151

Il redescend tremblant & confus.

... Vaine terreur, fol aveuglement !... Non...
je n'y toucherai point ; les Dieux m'épouvan-
tent. Sans doute elle est déjà consacrée à leur
rang.

Il la considère de nouveau.

Que veux-tu changer ? regarde ; quels nou-
veaux charmes veux-tu lui donner ?..... Ah !
c'est sa perfection qui fait son défaut
Divine Galathée ! moins parfaite , il ne te
manqueroit rien....

Tendrement.

Mais il te manque une ame : ta figure ne
peut s'en passer.

Avec plus d'attendrissement encore.

Que l'ame faite pour animer un tel corps
doit être belle !

*Il s'arrête long tems Puis retournant s'asseoir,
il dit d'une voix lente & changée.*

Quels desirs osé-je former ? Quels vœux
insensés ! qu'est-ce que je sens ?..... O ciel !
le voile de l'illusion tombe , & je n'ose
voir dans mon cœur : j'aurois trop à m'en
indigner.

Longue pause dans un profond accablement.

.... Voilà donc la noble passion qui m'égaré ! c'est donc pour cet objet inanimé que je n'ose sortir d'ici !... un marbre ! une pierre ! une masse informe & dure , travaillée avec ce fer !... Insensé , rentre en toi-même ; gé-mis sur toi ; vois ton erreur , vois ta folie

.... Mais non....

Impétueusement.

Non , je n'ai point perdu le sens ; non , je n'extravague point ; non , je ne me repro-che rien. Ce n'est point de ce marbre mort que je suis épris , c'est d'un être vivant qui lui ressemble ; c'est de la figure qu'il offre à mes yeux. En quelque lieu que soit cette figure adorable , quelque corps qui la porte , & quelque main qui l'ait faite , elle aura tous les vœux de mon cœur. Oui , ma seule folie est de discerner la beauté , mon seul crime est d'y être sensible. Il n'y a rien là dont je doive rougir.

Moins vivement , mais toujours avec passion.

Quels traits de feu semblent sortir de cet objet pour embrâser mes sens , & retourner

SCÈNE LYRIQUE. 153

avec mon ame à leur source ! Hélas ! il reste immobile & froid , tandis que mon cœur embrâsé par ses charmes , voudroit quitter mon corps pour aller échauffer le sien. Je crois dans mon délire pouvoir m'élancer hors de moi ; je crois pouvoir lui donner ma vie & l'animer de mon ame. Ah ! que Pygmalion meure pour vivre dans Galathée !
 Que dis-je , ô Ciel ! Si j'étois elle je ne la verrois pas , je ne ferois pas celui qui l'aime ! Non , que ma Galathée vive , & que je ne sois pas elle. Ah ! que je sois toujours un autre , pour vouloir toujours être elle , pour la voir , pour l'aimer , pour en être aimé....

Transport.

Tourmens , vœux , desirs , rage , impuissance , amour terrible , amour funeste... oh ! tout l'enfer est dans mon cœur agité... Dieux puissans , Dieux bienfaisans ; Dieux du peuple , qui connoîtes les passions des hommes , ah , vous avez tant fait de prodiges pour de moindres causes ! voyez cet objet , voyez mon cœur , soyez justes & méritez vos autels !

Avec un enthousiasme plus pathétique.

Et toi , sublime essence qui te caches aux

sens, & te fais sentir aux cœurs ; ame de l'univers , principe de toute existence ; toi qui par l'amour donnes l'harmonie aux élémens , la vie à la matiere , le sentiment aux corps , & la forme à tous les êtres ; feu sacré , céleste Vénus , par qui tout se conserve & se reproduit sans cesse ; ah ! où est ton équilibre ? où est ta force expansive ? où est la loi de la nature dans le sentiment que j'éprouve ? où est ta chaleur vivifiante dans l'inanité de mes vains desirs ? Tous tes feux sont concentrés dans mon cœur & le froid de la mort reste sur ce marbre ; je péris par l'excès de vie qui lui manque. Hélas ! je n'attends point un prodige ; il existe , il doit cesser ; l'ordre est troublé , la nature est outragée ; rends leur empire à ses loix , rétablis son cours bienfaisant & verse également ta divine influence. Oui , deux êtres manquent à la plénitude des choses , partage-leur cette ardeur dévorante qui consume l'un sans animer l'autre : c'est toi qui formas par ma main ces charmes & ces traits qui n'attendent que le sentiment & la vie ; donne-lui la moitié de la mienne , donne-lui tout , s'il le faut , il me suffira de vivre en elle. O toi !

SCÈNE LYRIQUE. 155

qui daignes sourire aux hommages des mortels , ce qui ne sent rien , ne t'honore pas ; étends ta gloire avec tes œuvres ! Déesse de la beauté , épargne cet affront à la nature , qu'un si parfait modele soit l'image de ce qui n'est pas !

Il revient à lui par degrés avec un mouvement d'assurance & de joie.

Je reprends mes sens. Quel calme inattendu ? quel courage inespéré me ranime ! Une fièvre mortelle embrâsoit mon sang : un baume de confiance & d'espoir court dans mes veines ; je crois me sentir renaître.

Ainsi le sentiment de notre dépendance sert quelquefois à notre consolation. Quelque malheureux que soient les mortels , quand ils ont invoqué les Dieux , ils sont plus tranquilles....

Mais cette injuste confiance trompe ceux qui font des vœux insensés. . . Hélas ! en l'état où je suis on invoque tout , & rien ne nous écoute ; l'espoir qui nous abuse est plus insensé que le désir.

Monteux de tant d'égaremens je n'ose plus même en contempler la cause. Quand je veux

lever les yeux sur cet objet fatal , je sens un nouveau trouble , une palpitation me suffoque , une secrete frayeur m'arrête....

Ironie amere.

.... Eh ! regarde , malheureux ; deviens intrépide ; ose fixer une statue.

Il la voit s'animer , & se détourne saisi d'effroi & le cœur ferré de douleur.

Qu'ai-je vu ? Dieux , qu'ai-je cru voir ? Le coloris des chairs , un feu dans les yeux , des mouvemens même.... ce n'étoit pas assez d'espérer le prodige ; pour comble de misere , enfin , je l'ai vu....

Excès d'accablement.

Infortuné , ç'en est donc fait.... ton délire est à son dernier terme..... ta raison t'abandonne ainsi que ton génie.... Ne la regrette point , ô Pygmalion ! sa perte couvrira ton opprobre....

Vive indignation.

Il est trop heureux pour l'amant d'une pierre de devenir un homme à visions.

SCENE LYRIQUE. 157

Il se retourne , & voit la statue se mouvoir & descendre elle-même les gradins par lesquels il a monté sur le pied-d'estal. Il se jette à genoux & lave les mains & les yeux au Ciel.

Dieux immortels ! Vénus , Galathée ! ô prestige d'un amour forcené.

GALATHÉE, *se touche & dit.*

Moi.

PYGMALION, *transporté.*

Moi.

GALATHÉE, *se touchant encore.*

C'est moi.

PYGMALION.

Ravissante illusion qui passes jusqu'à mes oreilles , ah ! n'abandonne jamais mes sens.

GALATHÉE *fait quelques pas & touche un marbre.*

Ce n'est plus moi.

Pygmalion dans une agitation , dans des transports qu'il a peine à contenir , suit tous ces mouvemens , l'écoute , l'observe avec une avide attention qui lui permet à peine de respirer.

158 P Y G M A L I O N , & C.

Galathée s'avance vers lui & le regarde ; il se leve précipitamment , lui tend les bras , & la regarde avec extase. Elle pose une main sur lui ; il tressaillit , prend cette main , la porte à son cœur , puis la couvre d'ardens baisers.

G A L A T H É E , avec un soupir.

Ah ! encore moi.

P Y G M A L I O N .

Oui , cher & charmant objet ; oui , digne chef-d'œuvre de mes mains , de mon cœur & des Dieux : c'est toi , c'est toi seule : je t'ai donné tout mon être ; je ne vivrai plus que par toi.

F I N .

P I E C E S

EN VERS.

É P I T R E

A M. DE L'ÉTANG,

Vicaire de Marcouffis.

EN depot du destin jaloux ,
Cher Abbé , nous irons chez vous.
Dans votre franche politesse ,
Dans votre gaîté sans rudesse ,
Parini vos bois & vos côteaux
Nous irons chercher le repos ;
Nous irons chercher le remede ,
Au triste ennui qui nous possede ,
A ces affreux charivaris ,
A tout ce fracas de Paris.
O ville où regne l'arrogance !
Où les plus grands fripons de France
Régentent les honnêtes gens ,
Où les vertueux indigens
Sont des objets de raillerie ,
Ville où la charlatanerie ,
I.e ton haut , les airs insolens ,
Ecrasent les humbles talens ,

Et tyrannisent la fortune ;
Vile où l'auteur de Rodogune
A rampé devant Chapelain ;
Où d'un petit Magot vilain ,
L'amour fit le héros des bel'es ;
Où tous les roquets des ruelles
Deviennent des hommes d'état ;
Où le jeune & beau Magistrat
Etale , avec les airs d'un fat ,
Sa perruque pour tout mérite ;
Où le savant , bas parasite ,
Chez Aspasia ou chez Phriné ,
Vend de l'esprit pour un diné.
Patis ! malheureux qui t'habite ,
Mais plus malheureux mille fois
Qui t'habite de son pur choix ,
Et dans un climat plus tranquille ,
Ne fait point se faire un asyle
Inabordable aux noirs foudis ,
Tel qu'à mes yeux est Marcouffis !
Marcouffis qui fait tant nous plaire ;
Marcouffis dont pourtant j'espère
Vous voir partir un beau matin ,
Sans vous en pendre de chagrin.
Accordez donc , mon cher Vicaire ,
Votie demeure hospitaliere ,
A gens dont le soin le plus doux .
Est d'aller passer pres de vous ,
Les momens dont ils font les maîtres :
Nous connoissons déjà les êtres
Du pays & de la maison ;
Nous en chériflons le Patron ,

Et désirons, s'il est possible ,
Qu'à tous autres inaccessible ,
Il destine en notre faveur
Son loisir & sa bonne humeur.
De plus ; priere des plus vives ,
D'éloigner tous fâcheux convives ,
Taciturnes , mauvais plaisans ,
Ou beaux parleurs , ou médifans :
Point de ces gens , que Dieu confonde ,
De ces sots dont Paris abonde ,
Et qu'on y nomme beaux-espits ,
Vendeurs de fumée à tout prix ;
Au riche faquin qui les gâte ,
Vils flatteurs de qui les empâte ,
Plus vils détracteurs du bon sens
De qui méprise leur encens.
Point de ces fades Petits-Maîtres ,
Point de ces Houbereaux Champêtres
Tout fiers de quelques vains aïeux
Presque aussi méprisables qu'eux.
Point de grondeuses pigrièches ,
Voix aigre , teint noir , & mains seches ;
Toujours syndiquant les appas
Et les plaisirs qu'elles n'ont pas ;
Dénigrant le prochain par zele ,
Se donnant à tous pour modele ;
Médifantes par charité ,
Et sages par nécessité.
Point de Crésus , point de canaille ;
Point sur-tout de cette racaille
Que l'on appelle grands Seigneurs ,
Frisons sans probité , sans mœurs ;

Se raillant du pauvre vulgaire
Dont la vertu fait la chimere ;
Mangeant fièrement notre bien ;
Exigeant tout , n'accordant rien ,
Et dont la fausse politesse
Rusant , patelinant sans cesse ,
N'est qu'un piège adroit pour dupet
Le sot qui s'y laisse attraper.
Point de ces fendans Militaires ,
A l'air rogue , aux mines altieres ,
Fiers de commander des goujats ,
Traitant chacun du haut en bas ,
Donnant la loi , tranchant du maître ;
Bretailleurs , fanfarons peut-être ,
Toujours prêts à battre ou tuer ,
Toujours parlant de leur métier ,
Et cent fois plus pédans , me semble ,
Que tous les ergoteurs ensemble.
Loin de nous tous ces ennuyeux :
Mais si , par un sort plus heureux ,
Il se rencontre un honnête homme ,
Qui d'aucun grand ne se renomme ,
Qui soit aimable comme vous ;
Qui sache rire avec les foux ,
Et raisonner avec le sage ;
Qui n'affecte point de langage ,
Qui ne dise point de bon mot ,
Qui ne soit pas non plus un sot ,
Qui soit gai sans chercher à l'être ,
Qui soit instruit sans le paroître ,
Qui ne rie que par gaieté ,
Et jamais par malignité ;

De mœurs droites sans être austères,
Qui soit simple dans ses manières,
Qui veuille vivre pour autrui
Afin qu'on vive aussi pour lui ;
Qui sache assaisonner la table
D'appétit, d'humeur agréable ;
Ne voulant point être admiré,
Ne voulant point être ignoré,
Tenant son coin comme les autres,
Mélant ses folies aux nôtres ;
Raillant sans jamais insulter,
Raillé sans jamais s'emporter ;
Aimant le plaisir sans crapule,
Ennemi du petit scrupule ;
Buvant sans risquer sa raison,
Point philosophe hors de saison ;
En un mot d'un tel caractère,
Qu'avec lui nous puissions nous plaire,
Qu'avec nous il se plaise aussi.
S'il est un homme fait ainsi
Donnez-le nous, je vous supplie,
Mettez-le en notre compagnie ;
Je brûle déjà de le voir,
Et de l'aimer, c'est mon devoir ;
Mais c'est le vôtre, il faut le dire,
Avant que de nous le produire
De le connoître. C'est assez,
Montrez-le-nous si vous osez.

F R A G M E N T
D' U N E É P I T R E
A M. B***.

A PRÈS un carême ennuyeux ,
Grace à Dieu voici la semaine
Des divertissemens pieux.
On va de neuvaine en neuvaine ,
Dans chaque Eglise on se promene ,
Chaque autel y charme les yeux ;
Le luxe , & la pompe mondaine
Y brillent à l'honneur des Cieux.
Là , maint agile Energumene
Sert d'Arlequin dans ces saints lieux ;
Le moine ignorant s'y démene ,
Récitant , à perte d'haleine ,
Ses oremus mystérieux ;
Et criant d'un ton furieux
Fora , fora , par saint Eugene !
Rarement la sermone est vaine ,
Diable & frà s'entendent bien mieux ;
L'un à l'autre obéit sans peine.

Sur des objets plus gracieux
La diversité me ramene.
Dans ce temple délicieux ,

Où ma dévotion m'entraîne,
Quelle agitation soudaine
Me rend tous mes sens précieux ?

Illumination brillante ,
Peintures d'une main savante ,
Vas surns dessinés pour les Dieux ;
Mais dont la volupté divine
Délecte l'humaine naine
Avant de se porter aux cieux ;
Et toi musique ravissante !
Du Carcani chef-d'œuvre harmonieux ,
Que tu plais quand Cattine chante !
Elle charme à la fois notre oreille & nos yeux.

Beaux sons , que votre effet est tendre !
Heureux l'amant qui peut s'attendre
D'occuper en d'autres momens ,
La bouche qui vous fait entendre ,
A des soins encor plus charmans !
Mais ce qui plus ici m'enchanté ,
C'est mainte dévote piquante ,
Au teint frais , à l'œil tendre & doux ;
Qui , pour éloigner tout scrupule ,
Vient à la Vierge , à deux genoux ,
Offrir dans l'ardeur , qui la brûle ,
Tous les vœux qu'elle attend de nous.

Tels sont les familiers colloques ,
Tels sont les ardens soliloques
Des gens dévots en ce saint lieu :
Ma foi je ne m'étonne gueres
Quand on fait ainsi ses prieres ,
Qu'on ait du goût à prier Dieu.

IMITATION LIBRE

*D'une Chanson Italienne de Mé-
tastase.*

GRACE à tant de tromperies,
Grace à tes coquetteries,
Nice, je respire enfin.
Mon cœur libre de sa chaîne,
Ne déguise plus sa peine ;
Ce n'est plus un songe vain.

Toute ma âme est éteinte :
Sous une colere feinte
L'Amour ne se cache plus.
Qu'on te nomme en ton absence,
Qu'on t'adore en ma présence,
Mes sens n'en sont point émus.

En paix, sans toi je sommeille ;
Tu n'es plus quand je m'éveille
Le premier de mes desirs.
Rien de ta part ne m'agite ;
Je t'aborde & je te quitte,
Sans regrets & sans plaisirs.

Le souvenir de tes charmes,
Le souvenir de mes larmes
Ne fait nul effet sur moi.

Juge enfin comme je t'aime :
Avec mon rival lui-même
Je pourrais parler de toi.

Sois fiere, sois inhumaine,
Ta fierté n'est pas moins vaine
Que le seroit ta douceur.
Sans être ému, je t'écoute ;
Et tes yeux n'ont plus de route
Pour pénétrer dans mon cœur.

D'un mépris, d'une careffe,
Mes plaisirs ou ma tristesse
Ne reçoivent plus la loi.
Sans toi j'aime les bocages ;
L'horreur des antres sauvages
Peut me déplaire avec toi.

Tu me parois encore belle ;
Mais, Nice, tu n'es plus celle
Dont mes sens sont enchantés.
Je vois, devenu plus sage,
Des défauts sur son visage,
Qui me sembloient des beautés.

Lorsque je brisai ma chaîne, ^{iv}
Dieux, que j'éprouvai de peine !
Hélas ! je crus en mourir !
Mais quand on a du courage,
Pour se tirer d'esclavage
Que ne peut-on point souffrir ?

Ainsi du piège perfide,
Un oisif au simple & timide

Avec effort échappé,
Au prix des plumes qu'il laisse,
Prend des leçons de sagesse,
Pour n'être plus attrapé.

Tu crois que mon cœur t'adore,
Voyant que je parle encore
Des soupirs que j'ai poussés ;
Mais tel au port qu'il desire,
Le Nocher aime à redire
Les périls qu'il a passés.

Le guerrier couvert de gloire,
Se plaît, après la victoire,
A raconter ses exploits ;
Et l'esclave, exempt de peine,
Montre avec plaisir la chaîne
Qu'il a traînée autrefois.

Je m'exprime sans contrainte ;
Je ne parle point par feinte,
Pour que tu m'ajoutes foi ;
Et quoi que tu puisses dire,
Je ne daigne pas m'instruire
Comment tu parles de moi.

Tes^e appas, beauté trop vaine,
Ne te rendront pas sans peine
Un aussi fidele amant.
Ma perte est moins dangereuse ;
Je fais qu'une autre trompeuse
Se trouve plus aisément.

L'ALLÉE

L'ALLÉE
DE SILVIE.

QU'A m'égarer dans ces bocages
 Mon cœur goûte de voluptés !
 Que je me plais sous ces ombrages !
 Que j'aime ces flots argentés !
 Douce & charmante rêverie ,
 Solitude aimable & chérie ,
 Puissez-vous toujours me charmer !
 De ma triste & lente carrière
 Rien n'adouciroit la misère
 Si je cessois de vous aimer.
 Fuyez de cet heureux asyle ,
 Fuyez , de mon ame tranquille ,
 Vains & tumultueux projets ;
 Vous pouvez promettre sans cesse
 Et le bonheur & la sagesse ,
 Mais vous ne les donnez jamais.
 Quoi ! l'homme ne pourra-t-il vivre
 A moins que son cœur ne se livre
 Aux soins d'un douteux avenir ?
 Et si le tems coule si vite ,
 Au lieu de retarder sa fuite ,
 Faut-il encor la prévenir ?
 Oh ! qu'avec moins de prévoyance ,
 La vertu , la simple innocence ,

Font des heureux à peu de frais !
 Si peu de bien suffit au sage ,
 Qu'avec le plus léger partage ,
 Tous ses desirs sont satisfaits.
 Tant de soins , tant de prévoyance ,
 Sont moins des fruits de la prudence
 Que des fruits de l'ambition.
 L'homme , content du nécessaire ,
 Craint peu la fortune contraire ,
 Quand son cœur est sans passion.
 Passions , sources de délices ,
 Passions , sources de supplices ;
 Cruels tyrans , doux séducteurs ,
 Sans vos fureurs impétueuses ,
 Sans vos amorces dangereuses ,
 La paix seroit dans tous les cœurs .
 Malheur au mortel méprisable ,
 Qui dans son ame infatiable ,
 Nourrit l'ardente soif de l'or :
 Que du vil penchant qui l'entraîne ,
 Chaque instant il trouve la peine
 Au fond même de son trésor !
 Malheur à l'ame ambitieuse ,
 De qui l'insolence odieuse
 Veut asservir tous les humains !
 Qu'à ses rivaux toujours en bute ,
 L'abîme apprêté pour sa chute
 Soit creusé de ses propres mains !
 Malheur à tout homme farouche ,
 A tout mortel que rien ne touche
 Que sa propre félicité !
 Qu'il éprouve dans sa misère ,

De la part de son propre frere ,
La même insensibilité !
Sans doute un cœur né pour le crime ,
Est fait pour être la victime
De ces affreuses passions ;
Mais jamais du Ciel condamnée ,
On ne vit une ame bien née
Céder à leurs séductions.
Il en est de plus dangereuses ,
De qui les amorces flatteuses
Déguisent bien mieux le poison ,
Et qui toujours , dans un cœur tendre ,
Commencent à se faire entendre
En faisant taire la raison ;
Mais du moins leurs leçons charmantes
N'imposent que d'aimables loix :
La haine & ses fureurs sanglantes
S'endorment à leur douce voix.
Des sentimens si légitimes
Seront-ils toujours combattus ?
Nous les mettons au rang des crimes ,
Ils devroient être des vertus.
Pourquoi de ces penchans aimables
Le Ciel nous fait-il un tourment ?
Il en est tant de plus coupables ,
Qu'il traite moins sévèrement.
O discours trop remplis de charmes !
Est-ce à moi de vous écouter ?
Je fais avec mes propres armes
Les maux que je veux éviter.
Une langueur enchanteresse
Me poursuit jusqu'en ce séjour ;

J'y veux moraliser sans cesse,
 Et toujours j'y songe à l'amour.
 Je sens qu'une ame plus tranquille,
 Plus exempte de tendres soins,
 Plus libre en ce charmant asyle,
 Philosopheroit beaucoup moins.
 Ainsi du feu qui me dévore
 Tout sert à fomenter l'ardeur :
 Hélas ! n'est-il pas tems encore
 Que la paix regne dans mon cœur ?
 Déjà de mon septieme lustre
 Je vois le terme s'avancer ;
 Déjà la jeunesse & son lustre
 Chez moi commence à s'effacer.
 La triste & sévere sagesse
 Fera bientôt fuir les amours,
 Bientôt la pesante vieillesse
 Va succéder à mes beaux jours,
 Alors les ennuis de la vie
 Chassant l'aimable volupté,
 On verra la philosophie
 Naître de la nécessité ;
 On me verra , par jalousie ,
 Piécher mes caduques vertus ,
 Et souvent blâmer par envie
 Les plaisirs que je n'aurai plus.
 Mais malgré les glaces de l'âge,
 Raison, malgré ton vain effort,
 Le sage a souvent fait naufrage
 Quand il croyoit toucher au port.

O sagesse ! aimable chimere !
 Douce illusion de nos cœurs !

C'est sous ton divin caractère
Que nous encençons nos erreurs.
Chaque homme t'habille à sa mode,
Sous le masque le plus commode
A leur propre félicité ;
Ils déguisent tous leur foiblesse,
Et donnent le nom de sagesse
Au penchant qu'ils ont adopté.

Tel, chez la jeunesse étourdie,
Le vice instruit par la folie,
Et d'un faux titre revêtu,
Sous le nom de philosophie,
Tend des pièges à la vertu,
Tel, dans une route contraire,
On voit le fanatique austère,
La guerre avec tous ses desirs,
Pojnant Dieu toujours en colere,
Et ne s'attachant, pour lui plaire,
Qu'à fuir la joie & les plaisirs.
Ah ! s'il existoit un vrai sage,
Que, différent en son langage,
Et plus différent en ses mœurs,
Ennemi des vils séducteurs,
D'une sagesse plus aimable,
D'une vertu plus sociable,
Il joindroit le juste milieu
A cet hommage pur & tendre,
Que tous les cœurs auroient dû rendre,
Aux grandeurs, aux bienfaits de Dieu !



L E T T R E

S U R

L A M U S I Q U E

F R A N Ç O I S E .

Sunt verba & voces , prætereaque , nihil.





AVERTISSEMENT.

II A querelle excitée l'année dernière, à l'Opéra, n'ayant abouti qu'à des injures, dites d'un côté avec beaucoup d'esprit, & de l'autre avec beaucoup d'animosité, je n'y voulus prendre aucune part ; car cette espece de guerre ne me convenoit en aucun sens, & je sentoís bien que ce n'étoit pas le tems de ne dire que des raisons. Maintenant que les Bouffons sont congédiés, ou prêts à l'être, & qu'il n'est plus question de Cabales, je crois pouvoir hasarder mon sentiment, & je le dirai avec ma franchise ordinaire, sans craindre en cela d'offenser personne ; il me semble même que sur un pareil

ſujet toute précaution ſeroit injurieuſe pour les Lecteurs ; car j'avoue que j'aurois fort mauvaiſe opinion à'un Peuple () qui donneroit à des chanſons une importance ridicule ; qui feroit plus de cas de ſes Muſiciens que de ſes Philoſophes , & chez lequel il faudroit parler de Muſique avec plus de circonſpection que des plus graves ſujets de morale.*

C'eſt par la raiſon que je viens d'expoſer , que , quoique quelques - uns m'accuſent , à ce qu'on dit , d'avoir

(*) De peur que mes Lecteurs ne prennent les dernières lignes de cet alinéa pour une ſatyre ajoutée après coup , je dois les avertir qu'elles ſont tirées exactement de la première édition de cette lettre ; tout ce qui ſuit fut ajouté dans la ſeconde.

AVERTISSEMENT. 179

manqué de respect à la Musique Française dans ma première édition, le respect beaucoup plus grand & l'estime que je dois à la Nation, m'empêchent de rien changer à cet égard dans celle-ci.

Une chose presque incroyable, si elle regardoit tout autre que moi, c'est qu'on ose m'accuser d'avoir parlé de la langue avec mépris dans un Ouvrage où il n'en peut être question que par rapport à la Musique. Je n'ai pas changé là dessus un seul mot dans cette édition, ainsi, en la parcourant de sens-froid, le Lecteur pourra voir si cette accusation est juste. Il est vrai que quoique nous ayons eu d'excellens Poètes, & même quelques Musiciens

180 AVERTISSEMENT.

qui n'étoient pas sans génie , je crois notre langue peu propre à la Poésie , & point du tout à la Musique. Je ne crains pas de m'en rapporter sur ce point aux Poëtes mêmes ; car quant aux Musiciens , chacun fait qu'on peut se dispenser de les consulter sur toute affaire de raisonnement. En revanche , la langue Françoisise me paroît celle des Philosophes & des Sages (*) : elle semble faite pour être l'organe de la vérité & de la raison : malheur à quiconque offense l'une ou l'autre dans des Ecrits qui la déshonorent. Quant à

(*) C'est le sentiment de l'Auteur de la Lettre sur les Sourds & les Muets , sentiment qu'il soutient très-bien dans l'addition à cet Ouvrage , & qu'il prouve encore mieux par tous ses Ecrits.

moi ,

moi , le plus digne hommage que je croie pouvoir rendre à cette belle & sage langue , dont j'ai le bonheur de faire usage , est de tâcher de ne la point avilir.

Quoique je ne veuille & ne doive point charger de ton avec le Public , que je n'attende rien de lui , & que je me soucie tout aussi peu de ses sauyres que de ses éloges , je crois le respecter beaucoup plus que cette foule d'Ecrivains mercenaires & dange eux qui le flattent pour leur intérêt. Ce respect, il est vrain ne consiste pas dans de vains ménagemens qui marquent l'opinion qu'on a de la foiblesse de ses Lecteurs ; mais à rendre hommage à leur jugement , en appuyant par des raisons for

182 AVERTISSEMENT.

lides le sentiment qu'on leur propose ; & c'est ce que je me suis toujours efforcé de faire. Ainsi , de quelque sens qu'on veuille envisager les choses , en appréciant équitablement toutes les clameurs que cette Lettre a excitées , j'ai bien peur , qu'à la fin , mon plus grand tort ne soit d'avoir raison ; car je sais trop que celui-là ne me sera jamais pardonné.

L E T T R E

S U R

L A M U S I Q U E F R A N Ç O I S E .

Vous souvenez-vous, Monsieur, de l'histoire de cet enfant de Silésie dont parle M. de Fontenelle, & qui étoit né avec une dent d'or ? Tous les Docteurs de l'Allemagne s'épuiserent d'abord en savantes dissertations, pour expliquer comment on pouvoit naître avec une dent d'or : la dernière chose dont on s'avisa fut de vérifier le fait, & il se trouva que la dent n'étoit pas d'or. Pour éviter un semblable inconvénient, avant que de parler de l'excellence de notre Musique, il seroit peut-être bon de s'assurer de son existence, & d'examiner d'abord, non pas si elle est d'or, mais si nous en avons une.

Les Allemands, les Espagnols & les Anglois, ont long-tems prétendu posséder une Musique propre à leur langue : en effet, ils

avoient des Opéra Nationaux qu'ils admiroient de très-bonne foi, & ils étoient bien persuadés qu'il y alloit de leur gloire à laisser abolir ces chefs-d'œuvres insupportables à toutes les oreilles, excepté les leurs. Enfin le plaisir l'a emporté chez eux sur la vanité, ou du moins, ils s'en sont fait une mieux entendue de sacrifier au goût & à la raison, des préjugés qui rendent souvent les Nations ridicules, par l'honneur même qu'elles y attachent.

Nous sommes encore en France à l'égard de notre Musique, dans les sentimens où ils étoient alors sur la leur; mais qui nous assurera que pour avoir été plus opiniâtres, notre entêtement en soit mieux fondé? Ignorons-nous combien l'habitude des plus mauvaises choses peut fasciner nos sens en leur faveur (*), & combien le raisonnement & la

(*) Les curieux seront peut-être bien aises de trouver ici le passage suivant, tiré d'un ancien partisan du coin de la Reine, & que je m'abstiens de traduire pour de fort bonnes raisons.

» Et reversus est Rex piissimus Carolus, &
 » celebravit Roma Pascha cum Domino Aposto-
 » lico. Ecce orta est contentio per dies festos
 » Paschæ inter Cantores Romanorum & Gallo-

réflexion sont nécessaires pour rectifier dans tous les beaux-arts, l'approbation mal entendue que le Peuple donne souvent aux produc-

» rum : Dicebant se Galli meliùs cantare & pul-
 » chrius quam Romani. Dicebant se Romani
 » doctissimè cantilenas ecclesiasticas proficere,
 » sicut docti fuerant à sancto Gregorio Papâ ;
 » Gallos corruptè cantare, & cantilenam sanam
 » destruendo dilacerare. Quæ contentio ante
 » Domnum Regem Carolum peruenit. Galli
 » verò, propter securitatem Domni Regis Caroli,
 » valdè exprobrabant cantoribus Romanis. Ro-
 » mani verò propter auctoritatem magnæ doc-
 » tinæ eos stultos, rusticos, & indoctos velut
 » bruta animalia affirmabant, & doctrinam
 » Sancti Gregorii preferabant rusticitati eorum;
 » & cum alterca ista de neutrà parte finiret, ait
 » Dominus piissimus Rex Carolus ad suos Can-
 » tores : Dicite palam quis purior est, & quis
 » melior, aut fons vivus, aut rivuli ejus longè
 » decurrentes ? Responderunt omnes unâ voce,
 » fontem velut caput & ori finem puriorem esse;
 » rivulos autem ejus quod antiù longius à fonte recess-
 » serint, tantò turbulentos, & sordibus ac im-
 » munditiis corruptos; & ait Dominus Rex Ca-
 » rolus, revertimini vos ad fontem sancti Gre-
 » gorii, quia manifestè corrupistis cantilenam
 » ecclesiasticam. Mox petit Dominus Rex Ca-
 » rolus ab Adriano Papâ Cantores, qui Franciam
 » contingerent de cantu. At ille dedit ei Theo-

tions du plus mauvais goût , & détruire le faux plaisir qu'il y prend ? Ne feroit-il donc point à propos , pour bien juger de la Musique Françoisè , indépendamment de ce qu'en pense la populace de tous les Etats , qu'on essayât une fois de la soumettre à la coupelle

» dorum & Benedictum doctissimos Cantores ,
 » qui à Sancto Gregorio eruditi fuerant , tribuit-
 » que Antiphonarios Sancti Gregorii , quos ipse
 » notaverat notâ Romanâ. Dominus verò Rex
 » Carolus revertens in Franciam misit unum
 » Cantorem in Metis civitate , alterum in Sues-
 » sonis civitate , præcipiens de omnibus civita-
 » tibus Franciæ Magistros scholæ Antiphonarios
 » cis ad corrigendum tradere , & ab eis discere
 » cantare. Correcti sunt ergo Antiphonarii Fran-
 » corum , quos unusquisque pro arbitrio suo
 » vitiaverat , addens vel minuens , & omnes
 » Franciæ Cantores didicerunt notam Romanam
 » quam nunc vocant notam Franciscam : Excepto
 » quod *tenulas* vel *vinnulas* , sive collisibiles
 » vel secabiles voces in cantu non poterant per-
 » fectè exprimere Franci , naturali voce barba-
 » ricâ frangentes in gutture voces. quàm potiùs
 » exprimentes. Majùs autem Magisterium can-
 » tandi in Metis remansit , quantumque Magis-
 » terium Romanum superat Metense in arte can-
 » tandi , tantò superat Metensis cantilena cæteras
 » scholas Gallorum. Similiter erudierunt Romani
 » Cantores supradictos Cantores Francorum in

de la raison , & de voir si elle en soutiendra l'épreuve ? *Concedo ipse hoc multis* , disoit Platon , *voluptate Musicam judicandam , sed illam fermè Musicam esse dico pulcherrimam quæ optimos , satisque eruditos delectet.*

Je n'ai pas dessein d'approfondir ici cet examen ; ce n'est pas l'affaire d'une Lettre , ni peut-être la mienne. Je voudrois seulement tâcher d'établir quelques principes , sur lesquels , en attendant qu'on en trouve de meilleurs , les Maîtres de l'Art , ou plutôt les Philosophes pussent diriger leurs recherches : car , disoit autrefois un Sage , c'est au Poëte à faire de la Poésie , & au Musicien à faire de la Musique ; mais il n'appartient qu'au Philosophe de bien parler de l'une & de l'autre.

Toute Musique ne peut être composée que de ces trois choses ; mélodie ou chant , har-

» arte organandi ; & Dominus Rex Carolus iterùm
 » à Româ artis grammaticæ & computatoricæ
 » Magistros secum adduxit in Franciam , & ubi-
 » que studium litterarum expandere jussit. Ante
 » ipsum enim Dominum Regem Carolum in Gal-
 » liâ nullum studium fuerat liberalium artium».

monie ou accompagnement , mouvement ou mesure (*).

Quoique le chant tire son principal caractère de la mesure ; comme il naît immédiatement de l'harmonie , & qu'il assujettit toujours l'accompagnement à sa marche , j'unirai ces deux parties dans un même article , puis je parlerai de la mesure séparément.

L'harmonie ayant son principe dans la nature , est la même pour toutes les Nations , ou si elle a quelques différences , elles sont introduites par celle de la mélodie ; ainsi , c'est de la mélodie seulement qu'il faut tirer le caractère particulier d'une Musique Nationale ; d'autant plus que ce caractère étant principalement donné par la langue , le chant proprement dit , doit ressentir la plus grande influence.

On peut concevoir des langues plus propres à la Musique les unes que les autres ; on

(*) Quoiqu'on entende par *mesure* la détermination du nombre & du rapport des tems , & par *mouvement* celle du degré de vitesse , j'ai eu pouvoir ici confondre ces choses sous l'idée générale de modification de la durée ou du tems.

en peut concevoir qui ne le feroient point du tout. Telle en pourroit être une qui ne seroit composée que de sons mixtes , de syllabes muettes , sourdes ou nazales , peu de voyelles sonores , beaucoup de consonnes & d'articulations , & qui manqueroit encore d'autres conditions essentielles , dont je parlerai dans l'article de la mesure. Cherchons , par curiosité , ce qui résulteroit de la Musique appliquée à une telle langue.

Premièrement , le défaut d'éclat dans le son des voyelles obligeroit d'en donner beaucoup à celui des notes , & parce que la langue seroit sourde , la Musique seroit criarde. En second lieu , la dureté & la fréquence des consonnes forceroit à exclure beaucoup de mots , à ne procéder sur les autres que par des intonations élémentaires & la Musique seroit insipide & monotone ; sa marche seroit encore lente & ennuyeuse par la même raison , & quand on voudroit presser un peu le mouvement , sa vitesse ressembleroit à celle d'un corps dur & anguleux qui roule sur le pavé.

Comme une telle Musique seroit dénuée de toute mélodie agréable , on tâcheroit d'y

suppléer par des beautés factices & peu naturelles ; on la chargeroit de modulations fréquentes & réguliéres , mais froides , sans graces & sans expression. On inventeroit des fredons , des cadences , des ports de voix & d'autres agrémens postiches qu'on prodigueroit dans le chant , & qui ne feroient que le rendre plus ridicule sans le rendre moins plat. La Musique avec toute cette mauffade parure resteroit languissante & sans expression , & ses images , dénuées de force & d'énergie , peindroient peu d'objets en beaucoup de notes , comme ces écritures gothiques , dont les lignes remplies de traits & de lettres figurées , ne contiennent que deux ou trois mots , & qui renferment très-peu de sens en un grand espace.

L'impossibilité d'inventer des chants agréables obligeroit les Compositeurs à tourner tous leurs soins du côté de l'harmonie , & faute de beautés réelles , ils y introduiroient des beautés de convention , qui n'auroient presque d'autre mérite que la difficulté vaincue : au lieu d'une bonne Musique , ils imagineroient une Musique savante ; pour suppléer au chant , ils multiplieroient les accom-

pagnemens ; il leur en coûteroit moins de placer beaucoup de mauvaises parties les unes au-dessus des autres , que d'en faire une qui fût bonne. Pour ôter l'insipidité , ils augmenteroient la confusion ; ils croiroient faire de la Musique , & ils ne feroient que du bruit.

Un autre effet qui résulteroit du défaut de mélodie , seroit que les Musiciens n'en ayant qu'une fausse idée , trouveroient par-tout une mélodie à leur maniere : n'ayant pas de véritable chant , les parties de chant ne leur coûteroient rien à multiplier , parce qu'ils donneroient hardiment ce nom à ce qui n'en seroit pas ; même jusqu'à la Basse-continue , à l'unisson de laquelle ils feroient sans façon réciter les Basses-tailles , sauf à couvrir le tout d'une sorte d'accompagnement , dont la prétendue mélodie n'auroit aucun rapport à celle de la partie vocale. Par-tout où ils verroient des notes ils trouveroient du chant , attendu qu'en effet leur chant ne seroit que des notes. *Voces , prætereaque nihil.*

Passons maintenant à la mesure , dans le sentiment de laquelle consiste en grande partie la beauté & l'expression du chant. La

mesure est à-peu-près à la mélodie ce que la syntaxe est au discours : c'est elle qui fait l'enchaînement des mots, qui distingue les phrases, & qui donne un sens, une liaison au tout. Toute Musique dont on ne sent point la mesure ressemble, si la faute vient de celui qui l'exécute, à une écriture en chiffres, dont il faut nécessairement trouver la clef pour en démêler le sens ; mais si en effet cette Musique n'a pas de mesure sensible, ce n'est alors qu'une collection confuse de mots pris au hasard & écrits sans suite, auxquels le Lecteur ne trouve aucun sens, parce que l'Auteur n'y en a point mis.

J'ai dit que toute Musique Nationale tire son principal caractère de la langue qui lui est propre, & je dois ajouter que c'est principalement la prosodie de la langue qui constitue ce caractère. Comme la Musique vocale a précédé de beaucoup l'instrumentale, celle-ci a toujours reçu de l'autre ses tours de chant & sa mesure, & les diverses mesures de la Musique vocale n'ont pu naître que des diverses manières dont on pouvoit scander le discours, & placer les breves & les longues les unes à l'égard des autres : ce qui est très-évident

évident dans la Musique Grecque , dont toutes les mesures n'étoient que les formules d'autant de rythmes fournis par tous les arrangemens des syllabes longues ou breves, & des pieds dont la langue & la poésie étoient susceptibles. De sorte que, quoiqu'on puisse très-bien distinguer dans le rythme musical la mesure de la prosodie, la mesure du vers, & la mesure du chant, il ne faut pas douter que la Musique la plus agréable, ou du moins la mieux cadencée, ne soit celle où ces trois mesures concourent ensemble le plus parfaitement qu'il est possible.

Après ces éclaircissimens je reviens à mon hypothèse, & je suppose que la même langue, dont je viens de parler, eût une mauvaise prosodie, peu marquée, sans exactitude & sans précision, que les longues & les breves n'eussent pas entr'elles, en durées & en nombres, des rapports simples & propres à rendre le rythme agréable, exact, régulier; qu'elle eût des longues plus ou moins longues les unes que les autres, des breves plus ou moins breves, des syllabes ni breves ni longues, & que les différences des

unes & des autres fussent indéterminées & presque incommensurables : il est clair que la Musique Nationale étant contrainte de recevoir dans sa mesure les irrégularités de la prosodie, n'en auroit qu'une fort vague, inégale & très-peu sensible ; que le récitatif se sentiroit sur-tout de cette irrégularité ; qu'on ne sauroit presque comment y faire accorder les valeurs des notes & celles des syllabes ; qu'on seroit contraint d'y changer de mesure à tout moment , & qu'on ne pourroit jamais y rendre les vers dans un rythme exact & cadencé ; que même dans les airs mesurés tous les mouvemens seroient peu naturels & sans précision ; que pour peu de lenteur qu'on joignit à ce défaut, l'idée de l'égalité des tems se perdroit entièrement dans l'esprit du Chanteur & de l'Auditeur ; & qu'enfin la mesure n'étant plus sensible, ni ses retours égaux, elle ne seroit assujettie qu'au caprice du Musicien, qui pourroit à chaque instant la presser ou ralentir à son gré, de sorte qu'il ne seroit pas possible dans un concert de se passer de quelqu'un qui la marquoit à tous, selon la fantaisie ou la commodité d'un seul.

C'est ainsi que les Acteurs contracteroient tellement l'habitude de s'affervir la mesure, qu'on les entendroit même l'altérer à dessein dans les morceaux où le Compositeur seroit venu à bout de la rendre sensible. Marquer la mesure seroit une faute contre la composition, & la suivre en seroit une contre le goût du chant ; les défauts passeroient pour des beautés, & les beautés pour des défauts ; les vices seroient établis en regles ; & pour faire de la Musique au goût de la Nation, il ne faudroit que s'attacher avec soin à ce qui déplaît à tous les autres.

Aussi avec quelque art qu'on cherchât à couvrir les défauts d'une pareille Musique, il seroit impossible qu'elle plût jamais à d'autres oreilles qu'à celles des naturels du pays où elle seroit en usage : à force d'effuyer des reproches sur leur mauvais goût, à force d'entendre dans une langue plus favorable de la véritable Musique, ils chercheroient à en rapprocher la leur, & ne feroient que lui ôter son caractère & la convenance qu'elle avoit avec la langue pour laquelle elle avoit été faite. S'ils vouloient dénaturer leur chant, ils le rendroient dur, baroque & presque

inchantable ; s'ils se contentoient de l'orner par d'autres accompagnemens que ceux qui lui sont propres , ils ne feroient que marquer mieux sa platitude par un contraste inévitable ; ils ôteroient à leur Musique la seule beauté dont elle étoit fufceptible , en ôtant à toutes fes parties l'uniformité de caractère qui la faisoit être une ; & en accoutumant les oreilles à dédaigner le chant pour n'écouter que la symphonie , ils parviendroient enfin à ne faire feryir les voix que d'accompagnement à l'accompagnement.

Voilà par quel moyen la Musique d'une telle Nation fe diviferoit en Musique vocale & Musique instrumentale ; voilà comment , en donnant des caractères différent à ces deux efpeces , on en feroit un tout monftrueux. La symphonie voudroit aller en mefure , & le chant ne pouvant fouffrir aucune gêne , on entendroit fouvent dans les mêmes morceaux les Auteurs & l'Orchefre fe contrarier & fe faire obftacle mutuellement. Cette incertitude & le mélange de deux caractères introduiroient dans la maniere d'accompagner , une froideur & une lâcheté qui fe tourneroit tellement en habitude , que les Sym-

phonistes ne pourroient pas , même en exécutant de bonne Musique , lui laisser de la force & de l'énergie. En la jouant comme la leur , ils l'énerveroient entièrement ; ils feroient fort les *doux* , doux les *forts* , & ne connoïtroient pas une des nuances de ces deux mots. Ces autres mots , *rinforzando* , *dolce* (*), *risoluto* , *con gusto* , *spiritoso* , *sostenuto* , *con brio* , n'auroient pas même de synonymes dans leur langue , & celui d'*expression* n'y auroit aucun sens. Ils substitueront je ne fais combien de petits raisonnemens froids & maussades à la vigueur du coup d'archet. Quelque nombreux que sût l'Orchestre , il ne feroit aucun effet , ou n'en feroit qu'un très-désagréable. Comme l'exécution seroit toujours lâche , & que les Symphonistes aimeroient mieux jouer proprement que d'aller en mesure , ils ne seroient jamais ensemble ; ils ne pourroient venir à bout de tirer un son net & juste , ni de rien

(*) Il n'y a peut-être pas quatre Symphonistes François qui sachent la différence de *piano* & *dolce* , & c'est fort inutilement qu'ils la fauroient ; car qui d'entr'eux seroit en état de la rendre ?

exécuter dans son caractère ; & les *Etrangers* feroient tout surpris qu'à quelques-uns près , un *Orchestre* vanté comme le premier du monde , feroit à peine digne des treteaux d'une guinguette (*). Il devoit naturellement arriver que de tels Musiciens prissent en haine la *Musique* qui auroit mis leur honte en évidence , & bientôt joignant la mauvaise volonté au mauvais goût , ils mettroient encore du dessein prémédité dans la ridicule exécution , dont ils auroient bien pu se fier à leur mal-adresse.

D'après une autre supposition contraire à celle que je viens de faire , je pourrois déduire aisément toutes les qualités d'une véritable *Musique* , faite pour émouvoir , pour imiter pour plaire , & pour porter au cœur les plus

(*) Comme on m'a assuré qu'il y avoit parmi les *Symphonistes* de l'*Opéra* , non-seulement de très-bons violons , ce que je confesse qu'ils sont presque tous pris séparément , mais de véritablement honnêtes gens qui ne se prêtent point aux cabales de leurs confreres pour mal servir le public ; je me hâte d'ajouter ici cette distinction , pour réparer , autant qu'il est en moi , le tort que je puis avoir vis-à-vis de ceux qui la méritent.

douces impressions de l'harmonie & du chant; mais comme ceci nous écarteroit trop de notre sujet, & sur-tout des idées qui nous sont connues, j'aime mieux me borner à quelques observations sur la Musique Italienne, qui puissent nous aider à mieux juger de la nôtre.

Si l'on demandoit laquelle de toutes les langues doit avoir une meilleure Grammaire, je répondrois que c'est celle du Peuple qui raisonne le mieux; & si l'on demandoit lequel de tous les Peuples doit avoir une meilleure Musique, je dirois que c'est celui dont la langue y est le plus propre. C'est ce que j'ai déjà établi ci-devant, & que j'aurai occasion de confirmer dans la suite de cette Lettre. Or, s'il y a en Europe une langue propre à la Musique, c'est certainement l'Italienne; car cette langue est douce, sonore, harmonieuse, & accentuée plus qu'aucune autre; & ces quatre qualités sont précisément les plus convenables au chant.

Elle est douce, parce que les articulations y sont peu composées, que la rencontre des consonnes y est rare & sans rudesse, & qu'un très-grand nombre de syllabes n'y étant for-

mées que de voyelles, les fréquentes élisions en rendent la prononciation plus coulante. Elle est sonore, parce que la plupart des voyelles y sont éclatantes, qu'elle n'a pas de diphtongues composées, qu'elle a peu ou point de voyelles nazales, & que les articulations rares & faciles distinguent mieux le son des syllabes, qui en devient plus net & plus plein. A l'égard de l'harmonie, qui dépend du nombre & de la prosodie autant que des sons, l'avantage de la langue Italienne est manifeste sur ce point : car il faut remarquer que ce qui rend une langue harmonieuse & véritablement pittoresque, dépend moins de la force réelle de ses termes, que de la distance qu'il y a du doux au fort entre les sons qu'elle emploie, & du choix qu'on en peut faire pour les tableaux qu'on a à peindre. Ceci supposé, que ceux qui pensent que l'Italian n'est que le langage de la douceur & de la tendresse, prennent la peine de comparer entre elles ces deux strophes du Tasse.

Teneri sdegni e placide e tranquille
 Repulse e cari vezzi e liete paci,
 Sottisi, patolette, e dolci stille
 Di pianto e sospir, tronchi e molli bacci :

Fuse tai cosé tutte, e poscia unille,
 Et al foce tempò di lente faci ;
 F ne formò quel sì mirabil cinto
 Di ch' ella aveva il bel fianco succinto.

Chiama gl' abitor de l'ombre eterne
 Il rauco suon de la tartarea tromba ;
 Tramane le spaziose atre caverne,
 E l' aer cieco a quel romor rimbomba ;
 Ne sì stridendo mai da le superne
 Regioni del Cielo il folgor piomba,
 Ne sì scossa giammai trema la terra
 Quando i vapori in sen gravida ferra.

Et s'ils désespèrent de rendre en François la douce harmonie de l'une, qu'ils essaient d'exprimer la rauque dureté de l'autre: il n'est pas besoin, pour juger de ceci, d'entendre la langue, il ne faut qu'avoir des oreilles & de la bonne foi. Au reste, vous observerez que cette dureté de la dernière strophe n'est point sourde, mais très-sonore, & qu'elle n'est que pour l'oreille & non pour la prononciation: car la langue n'articule pas moins facilement les *r* multipliées qui font la rudesse de cette strophe, que les *L* qui rendent la première si coulante. Au contraire, toutes les fois que nous voulons donner de la dureté à l'harmonie de notre lan-

gue , nous sommes forcés d'entasser des consonnes de toute espee , qui forment des articulations difficiles & rudes, ce qui retarde la marche du chant , & contraint souvent la Musique d'aller plus lentement , précisément quand le sens des paroles exigeroit le plus de vitesse.

Si je voulois m'étendre sur cet article , je pourrois peut-être vous faire voir encore que les inversions de la langue Italienne sont beaucoup plus favorables à la bonne mélodie que l'ordre didactique de la nôtre , & qu'une Phrase Musicale se développe d'une maniere plus agréable & plus intéressante , quand le sens du discours long-tems suspendu , se résout sur le verbe avec la cadence , que quand il se développe à mesure , & laisse affoiblir , ou satisfaire ainsi par degrés , le desir de l'esprit , tandis que celui de l'oreille augmente en raison contraire jusqu'à la fin de la phrase. Je vous prouverois encore que l'art des suspensions & des mots entre-coupés , que l'heureuse constitution de la langue rend si familier à la Musique Italienne , est entièrement inconnu dans la nôtre , & que nous n'avons d'autres moyens pour y suppléer ,

que des silences qui ne font jamais du chant , & qui , dans ces occasions , montrent plutôt la pauvreté de la Musique , que les ressources du Musicien.

Il me resteroit à parler de l'accent , mais ce point important demande une si profonde discussion , qu'il vaut mieux la réserver à une meilleure main. Je vais donc passer aux choses plus essentielles à mon objet , & tâcher d'examiner notre Musique en elle-même.

Les Italiens prétendent que notre mélodie est plate & sans aucun chant , & toutes les Nations (*) neutres confirment unanimement leur jugement sur ce point ; de notre côté nous accusons la leur d'être bizarre & baroque (**). J'aime mieux croire que les uns ou les autres se trompent , que d'être

(*) Il a été un tems, dit Mylord Shaftesbury, où l'usage de parler François avoit mis, parmi nous, la Musique Française à la mode. Mais bientôt la Musique Italienne, nous montrant la Nature de plus près, nous dégoûta de l'autre, & nous la fit appercevoir aussi lourde, aussi plate, & aussi maussade qu'elle l'est en effet.

(**) Il me semble qu'on n'ose plus tant faire ce reproche à la mélodie Italienne, depuis qu'elle s'est fait entendre parmi nous : c'est ainsi

réduit à dire que dans des contrées où les Sciences & tous les Arts sont parvenus à un si haut degré, la Musique seule est encore à naître.

Les moins prévenus d'entre nous (*) se contentent de dire que la Musique Italienne & la Françoisé sont toutes deux bonnes, chacune dans son genre, chacune pour la langue qui lui est propre ; mais outre que les autres Nations ne conviennent pas de cette parité, il resteroit toujours à savoir laquelle des deux langues peut comporter le meilleur genre de Musique en soi : question fort agitée en France, mais qui ne le sera jamais ailleurs ; question qui ne peut être décidée que par une oreille parfaitement neutre, & qui par conséquent devient tous les jours plus difficile à résoudre dans le seul pays où elle soit en

que cette musique admirable n'a qu'à se montrer telle qu'elle est pour se justifier de tous les torts dont on l'accuse.

(*) Plusieurs condamnent l'exclusion totale que les amateurs de musique donnent sans balancer à la musique Françoisé : ces modérés conciliateurs ne voudroient pas de goûts exclusifs, comme si l'amour des bonnes choses devoit faire aimer les mauvaises.

problème.

problème. Voici sur ce sujet quelques expériences que chacun est maître de vérifier, & qui me paroissent pouvoir servir à cette solution, du moins quant à la mélodie, à laquelle seule se réduit presque toute la dispute.

J'ai pris dans les deux Musiques des airs également estimés chacun dans son genre, & les dépouillant les uns de leurs ports de voix & de leurs cadences éternelles, les autres des notes sous-entendues que le Compositeur ne se donne point la peine d'écrire, & dont il se remet à l'intelligence du Chanteur (*), je les ai solfiés exactement sur la note, sans aucun ornement, & sans rien fournir de

(*) C'est donner toute la faveur à la musique Française, que de s'y prendre ainsi : car ces notes sous-entendues dans l'Italienne, ne sont pas moins de l'essence de la mélodie que celles qui sont sur le papier. Il s'agit moins de ce qui est écrit que de ce qui doit se chanter, & cette manière de noter doit seulement passer pour une sorte d'abréviation, au lieu que les cadences & les ports de voix du chant François sont bien, si l'on veut, exigés par le goût, mais ne constituent point la mélodie, & ne sont pas de son essence ; c'est pour elle une sorte de fard qui couvre sa laideur sans la détruire, & qui ne la rend que plus ridicule aux oreilles sensibles.

moi-même au sens ni à la liaison de la phrase. Je ne vous dirai point quel a été dans mon esprit le résultat de cette comparaison, parce que j'ai le droit de vous proposer mes raisons & non pas mon autorité : je vous rends compte seulement des moyens que j'ai pris pour me déterminer, afin que si vous les trouvez bons vous puissiez les employer à votre tour. Je dois vous avertir seulement, que cette expérience demande bien plus de précautions qu'il ne semble. La première & la plus difficile de toutes, est d'être de bonne foi, & de se rendre également équitable dans le choix & dans le jugement. La seconde est que pour tenter cet examen il faut nécessairement être également versé dans les deux styles ; autrement celui qui seroit le plus familier se présenteroit à chaque instant à l'esprit au préjudice de l'autre ; & cette deuxième condition n'est gueres plus facile que la première, car de tous ceux qui connoissent bien l'une & l'autre Musique, nul ne balance sur le choix, & l'on a pu voir par les plaisans barbouillages de ceux qui se sont mêlés d'attaquer l'Italienne, quelle connoissance ils avoient d'elle & de l'Art en général.

Je dois ajouter qu'il est essentiel d'aller bien exactement en mesure ; mais je prévois que cet avertissement , superflu dans tout autre pays , sera fort inutile dans celui-ci , & cette seule omission entraîne nécessairement l'incompétence du jugement.

Avec toutes ces précautions , le caractère de chaque genre ne tarde pas à se déclarer , & alors il est bien difficile de ne pas revêtir les phrases des idées qui leur conviennent , & de n'y pas ajouter du moins par l'esprit , les tours & les ornemens qu'on a la force de leur refuser par le chant. Il ne faut pas non plus s'en tenir à une seule épreuve ; car un air peut plaire plus qu'un autre , sans que cela décide de la préférence du genre ; & ce n'est qu'après un grand nombre d'essais qu'on peut établir un jugement raisonnable : d'ailleurs , en s'ôtant la connoissance des paroles , on s'ôte celle de la partie la plus importante de la mélodie , qui est l'expression ; & tout ce qu'on peut décider par cette voie , c'est si la modulation est bonne , & si le chant a du naturel & de la beauté. Tout cela nous montre combien il est difficile de prendre assez de précautions contre les préjugés , &

combien le raisonnement nous est nécessaire pour nous mettre en état de juger sainement des choses de goût.

J'ai fait une autre épreuve qui demande moins de précautions, & qui vous paroîtra peut-être plus décisive. J'ai donné à chanter à des Italiens les plus beaux airs de Lulli, & à des Musiciens François des airs de Leo & du Pergolese, & j'ai remarqué que quoique ceux-ci fussent fort éloignés de saisir le vrai goût de ces morceaux, ils en sentoient pourtant la mélodie, & en tiroient à leur manière des phrases de Musique chantantes, agréables & bien cadencées. Mais les Italiens solfiant très-exactement nos airs les plus pathétiques, n'ont jamais pu y reconnoître ni phrases, ni chant; ce n'étoit pas pour eux de la Musique qui eût du sens, mais seulement des suites de notes placées sans choix & comme au hazard; ils les chantoient précieusement, comme vous liriez des mots Arabes écrits en caractères François (*).

(*) Nos Musiciens prétendent tirer un grand avantage de cette différence : *Nous exécutons la Musique Italienne*, disent-ils, avec leur fierté accoutumée, & *les Italiens ne peuvent exécuter*

Troisième expérience. J'ai vu à Venise un Arménien , homme d'esprit , qui n'avoit jamais entendu de Musique , & devant lequel on exécuta dans un concert un monologue François qui commence par ce vers :

Temple sacré, séjour tranquille.

Et un air de Galuppi qui commence par celui-ci ;

Voi che languite senza speranza.

L'un & l'autre furent chantés médiocrement pour le François , & mal pour l'Italien , par un homme accoutumé seulement à la Musique Française , & alors très-enthousiaste de celle de M. Rameau. Je remarquai dans l'Arménien , durant tout le chant François , plus de surprise que de plaisir ; mais tout le monde observa dès les premières mesures de l'air Italien , que son visage & ses yeux s'adouciſſoient ; il étoit enchanté , il prêtoit son ame aux impressions de la Musique , &

la nôtre ; donc notre Musique vaut mieux que la leur. Ils ne voient pas qu'ils devoient tirer une conséquence toute contraire , & dire : donc les Italiens ont une mélodie , & nous n'en avons point.

quoiqu'il entendit peu la langue, les simples sons lui causoient un ravissement sensible. Dès ce moment on ne put plus lui faire écouter aucun air François.

Mais sans chercher ailleurs des exemples, n'avons-nous pas même parmi nous plusieurs personnes qui, ne connoissant que notre Opéra, croyoient de bonne foi n'avoir aucun goût pour le chant, & n'ont été désabusés que par les intermedes Italiens. C'est précisément parce qu'ils n'aimoient que la véritable Musique, qu'ils croyoient ne pas aimer la Musique.

J'avoue que tant de faits m'ont rendu douteuse l'existence de notre mélodie, & m'ont fait soupçonner qu'elle pourroit bien n'être qu'une sorte de plain-chant modulé, qui n'a rien d'agréable en lui-même, qui ne plaît qu'à l'aide de quelques ornemens arbitraires, & seulement à ceux qui sont convenus de les trouver beaux. Aussi à peine notre Musique est-elle supportable à nos propres oreilles, lorsqu'elle est exécutée par des voix médiocres qui manquent d'art pour la faire valoir. Il faut des Fel & des Jellotte pour chanter la Musique Françoisé, mais toute

voix est bonne pour l'Italienne, parce que les beautés du chant Italien sont dans la Musique même, au lieu que celle du chant François, s'il en a, ne sont que dans l'art du Chanteur (*).

Trois choses me paroissent concourir à la perfection de la mélodie Italienne : la première est la douceur de la langue, qui, rendant toutes les inflexions faciles, laisse au goût du Musicien la liberté d'en faire un choix plus exquis, de varier davantage les

(*) Au reste, c'est une erreur de croire qu'en général les Chanteurs Italiens aient moins de voix que les François. Il faut au contraire qu'ils aient le timbre plus fort & plus harmonieux pour pouvoir se faire entendre sur les théâtres immenses de l'Italie, sans cesser de ménager les sons, comme le veut la Musique Italienne. Le chant François exige tout l'effort des poumons, toute l'étendue de la voix ; plus fort, nous disent nos Maîtres ; enflez les sons, ouvrez la bouche, donnez toute votre voix. Plus doux, disent les Maîtres Italiens, ne forcez point, chantez sans gêne, rendez vos sons doux, flexibles & coulans, réservez les éclats pour ces momens rares & passagers où il faut surprendre & déchirer. Or, il me paroît que dans la nécessité de se faire entendre, celui-là doit avoir plus de voix, qui peut se passer de crier.

combinaisons , & de donner à chaque Aâteur un tout de chant particulier , de même que chaque homme a son geste & son ton qui lui sont propres , & qui le distinguent d'un autre homme.

La deuxieme est la hardiesse des modulations , qui , quoique moins servilement préparées que les nôtres , se rendent plus agréables , en se rendant plus sensibles , & sans donner de la dureté au chant , ajoutent une vive énergie à l'expression. C'est par elle que le Musicien , passant brusquement d'un ton ou d'un mode à un autre , & supprimant quand il le faut les transitions intermédiaires & scolastiques , fait exprimer les réticences , les interruptions , les discours entre-coupés qui sont le langage des passions impétueuses , que le bouillant Métastase a employé si souvent , que les Porpora , les Galuppi , les Cocchi , les Jumella , les Perez , les Tetrade glias ont su rendre avec succès , & que nos Poètes lyriques connoissent aussi peu que nos Musiciens.

Le troisieme avantage & celui qui prête à la mélodie son plus grand effet , est l'extrême précision de mesurer qui s'y fait sentir dans

les mouvemens les plus lents , ainsi que dans les plus gais : précision qui rend le chant animé & intéressant , les accompagnemens vifs & cadencés , qui multiplie réellement les chants , en faisant d'une même combinaison des sons , autant de différentes mélodies qu'il y a de manières de les scander ; qui porte au cœur tous les sentimens , & à l'esprit tous les tableaux ; qui donne au Musicien le moyen de mettre en air tous les caractères de paroles imaginables , plusieurs dont nous n'avons pas même l'idée (*), & qui rend tous les mouvemens propres à exprimer tous les caractères (**) ou un seul

(*) Pour ne pas sortir du genre comique , le seul connu à Paris , voyez les airs , *Quando sciolto avrò il contratto* , &c. *Io ò un vespajo* , &c. *O questo o quello t'ai a risolvere* . &c. *A un gusto da sfordire* , &c. *Stizzoso mio* , *stizzoso* , &c. *Io sono una Donzella* , &c. *Quanti maestri* , *quanti dottori* , &c. *I Sbirri già lo aspettano* , &c. *Ma dunque il testamento* , &c. *Senti me* , *se brami stare* , *o che risa chepiacere* , &c. tous caractères d'Airs dont la Musique Françoisè n'a pas les premiers élémens , & dont elle n'est pas en état d'exprimer un seul mot.

(**) Je me contenterai d'en citer un seul exemple , mais très-frappant ; c'est l'air *Se pur*

mouvement propre à contraster & changer de caractère au gré du Compositeur.

Voilà, ce me semble, les sources d'où le chant Italien tire ses charmes & son énergie, à quoi l'on peut ajouter une nouvelle & très-forte preuve de l'avantage de sa mélodie, en ce qu'elle n'exige pas autant que la nôtre de ces fréquens renversemens d'harmonie, qui donnent à la Basse-continue le véritable chant d'un dessus. Ceux qui trouvent de si grandes beautés dans la mélodie Françoisë, devraient bien nous dire à laquelle de ces choses elle en est redevable, ou nous montrer les avantages qu'elle a pour y suppléer.

Quand on commence à connoître la mélodie Italienne, on ne lui trouve d'abord que des graces, & on ne la croit propre qu'à exprimer des sentimens agréables; mais pour peu qu'on étudie son caractère pathétique & tragique, on est bientôt surpris de la force

d'un infelice, &c. de la Fausse Suivante; Air très-pathétique sur un mouvement très-gai, auquel il n'a manqué qu'une voix pour le chanter, un orchestre pour l'accompagner, des oreilles pour l'entendre, & la seconde partie qu'il ne falloit pas supprimer.

que lui prête l'art des Compositeurs dans les grands morceaux de Musique. C'est à l'aide de ces modulations savantes, de cette harmonie simple & pure, de ces accompagnemens vifs & brillans, que ces chants divins déchirent ou ravissent l'ame, mettent le Spectateur hors de lui-même, & lui arrachent dans ses transports, des cris, dont jamais nos tranquilles Opéra ne furent honorés.

Comment le Musicien vient-il à bout de produire ces grands effets ? Est-ce à force de contraster les mouvemens, de multiplier les accords, les notes, les parties ? Est-ce à force d'entasser dessein sur dessein, instrumens sur instrumens ! Tout ce fatras qui n'est qu'un mauvais supplément où le génie manque, étoufferoit le chant loin de l'animer, & détruiroit l'intérêt en partageant l'attention. Quelque harmonie que puissent faire ensemble plusieurs parties toutes bien chantantes, l'effet de ces beaux chants s'évanouit aussitôt qu'ils se font entendre à la fois, & il ne reste que celui d'une suite d'accords, qui, quoiqu'on puisse dire, est toujours froide quand la mélodie ne l'anime pas ; de sorte

que plus on entasse des chants mal à propos, & moins la Musique est agréable & chantante; parce qu'il est impossible à l'oreille de se prêter au même instant à plusieurs mélodies, & que l'une effaçant l'impression de l'autre, il ne résulte du tout que de la confusion & du bruit. Pour qu'une Musique devienne intéressante, pour qu'elle porte à l'ame les sentimens qu'on y veut exciter, il faut que toutes les parties coucourent à fortifier l'expression du sujet; que l'harmonie ne serve qu'à le rendre plus énergique; que l'accompagnement l'embellisse, sans le couvrir ni le défigurer; que la Basse, par une marche uniforme & simple, guide en quelque sorte celui qui chante & celui qui écoute, sans que ni l'un ni l'autre s'en apperçoive; il faut, en un mot, que le tout ensemble ne porte à la fois qu'une mélodie à l'oreille & qu'une idée à l'esprit.

Cette unité de mélodie me paroît une règle indispensable & non moins importante en Musique, que l'unité d'action dans une Tragédie; car elle est fondée sur le même principe, & dirigée vers le même objet. Aussi tous les bons Compositeurs Italiens s'y conforment

forment - ils avec un soin qui dégénere quelquefois en affectation , & pour peu qu'on y réfléchisse , on sent bientôt que c'est d'elle que leur Musique tire son principal effet. C'est dans cette grande regle qu'il faut chercher la cause des fréquens accompagnemens à l'unisson qu'on remarque dans la Musique Italienne , & qui , fortifiant l'idée du chant , en rendent en même-tems les sons plus moëlleux , plus doux & moins fatigans pour la voix. Ces unissons ne sont point praticables dans notre Musique , si ce n'est sur quelques caracteres d'airs choisis & tournés exprès pour cela ; jamais un air pathétique François ne seroit supportable accompagné de cette maniere , parce que la Musique vocale & l'instrumentale ayant parmi nous des caracteres différens , on ne peut , sans pécher contre la mélodie & le goût , appliquer à l'une les mêmes tours qui conviennent à l'autre , sans compter que la mesure étant toujours vague & indéterminée , sur-tout dans les airs lents , les instrumens & la voix ne pourroient jamais s'accorder , & ne marcheroient point assez de concert pour produire ensemble un effet agréable. Une

beauté qui résulte encore de ces unissons ; c'est de donner une expression plus sensible à la mélodie , tantôt en renforçant tout d'un coup les instrumens sur un passage , tantôt en les radoucissant , tantôt en leur donnant un trait de chant énergique & saillant que la voix n'auroit pu faire , & que l'Auditeur adroitement trompé ne laisse pas de lui attribuer quand l'Orchestre fait le faire fortir à propos. De-là naît encore cette parfaite correspondance de la symphonie & du chant , qui fait que tous les traits qu'on admire dans l'une , ne sont que des développemens de l'autre , de sorte que c'est toujours dans la partie vocale qu'il faut chercher la source de toutes les beautés de l'accompagnement. Cet accompagnement est si bien un avec le chant , & si exactement relatif aux paroles , qu'il semble souvent déterminer le jeu & dicter à l'Acteur le geste qu'il doit faire (*), & tel qui n'auroit pu jouer le rôle sur les paroles seules , le jouera très-juste sur la

(*) On en trouve des exemples fréquens dans les Intermedes qui nous ont été donnés cette année , entre autres dans l'air à un *quello de fior-dire* du Maître de Musique , dans celui *son Padrone*

Musique , parce qu'elle fait bien sa fonction d'interprete.

Au reste , il s'en faut beaucoup que les accompagnemens Italiens soient toujours à l'unisson de la voix. Il y a deux cas assez fréquens où le Musicien les en sépare : l'un quand la voix roulant avec légèreté sur des cordes d'harmonie , fixe assez l'attention pour que l'accompagnement ne puisse la partager , encore alors donne-t-on tant de simplicité à cet accompagnement , que l'oreille , affectée seulement d'accords agréables , n'y sent aucun chant qui puisse la distraire. L'autre cas demande un peu plus de soin pour le faire entendre.

Quand le Musicien saura son art , dit l'Auteur de la Lettre sur les Sourds & les Muets , les parties d'accompagnement concourront ou à fortifier l'expression de la partie chantante , ou à ajouter de nouvelles idées que le sujet demandoit , & que la partie chantante n'aura pu rendre. Ce passage me paroît

de la femme orgueilleuse , dans celui *vi sto ben* du Tracollo , dans celui *tu non pensi no signora* de la Bohémienne , & dans presque tous ceux qui demandent du jeu.

renfermer un précepte très-utile , & voici comment je pense qu'on doit l'entendre.

Si le chant est de nature à exiger quelques additions , ou comme disoient nos anciens Musiciens , quelques *diminutions* (*) qui ajoutent à l'expression ou à l'agrément sans détruire en cela l'unité de mélodie , de sorte que l'oreille , qui blâmeroit peut-être ces additions faites par la voix , les approuve dans l'accompagnement , & s'en laisse doucement affecter , sans cesser pour cela d'être attentive au chant : alors l'habile Musicien , en les ménageant à propos & les employant avec goût , embellira son sujet & le rendra plus expressif sans le rendre moins un ; & quoique l'accompagnement n'y soit pas exactement semblable à la partie chantante , l'un & l'autre ne feront pourtant qu'un chant & qu'une mélodie. Que si le sens des paroles comporte une idée accessoire que le chant n'aura pas pu rendre , le Musicien l'enchaînera dans des silences ou dans des tenues , de manière qu'il puisse la présenter à l'Auditeur , sans le détourner de celle du chant.

(*) On trouvera le mot *diminution* dans le quatrième volume de l'Encyclopédie.

L'avantage seroit encore p'us grand , si cette idée accessoire pouvoit être rendue par un accompagnement contraint & continu , qui fît plutôt un léger murmure qu'un véritable chant , comme seroit le bruit d'une riviere ou le gazouillement des oiseaux : car alors le Compositeur pourroit séparer tout - à - fait le chant de l'accompagnement , & destinant uniquement ce dernier à rendre l'idée accessoire , il disposera son chant de maniere à donner des jours fréquens à l'Orchestre , en observant avec soin que la symphonie soit toujours dominée par la partie chantante ; ce qui dépend encore p'us de l'art du Compositeur , que de l'exécution des Instrumens : mais ceci demande une expérience consommée pour éviter la duplicité de mélodie.

Voilà tout ce que la regle de l'unité peut accorder au goût du Musicien , pour parer le chant ou le rendre plus expressif , soit en embellissant le sujet principal , soit en y en ajoutant un autre qui lui reste assujetti. Mais de faire chanter à part des Violons d'un côté, de l'autre des Flûtes , de l'autre des Bassons , chacun sur un dessein particulier , & presque sans rapport entr'eux , & d'appeller

tout ce cahos , de la Musique , c'est insulter également l'oreille & le jugement des Auditeurs.

Une autre chose , qui n'est pas moins contraire que la multiplication des parties , à la règle que je viens d'établir , c'est l'abus ou plutôt l'usage des fugues , imitations , doubles desseins , & autres beautés arbitraires & de pure convention , qui n'ont presque de mérite que la difficulté vaincue , & qui toutes ont été inventées dans la naissance de l'Art , pour faire briller le savoir , en attendant qu'il fût question du génie. Je ne dis pas qu'il soit tout-à-fait impossible de conserver l'unité de mélodie dans une fugue , en conduisant habilement l'attention de l'Auditeur d'une partie à l'autre , à mesure que le sujet y passe ; mais ce travail est si pénible , que presque personne n'y réussit , & si ingrat , qu'à peine le succès peut-il dédommager de la fatigue d'un tel ouvrage. Tout cela n'aboutissant qu'à faire du bruit , ainsi que la plupart de nos chœurs si admises (*) , est égale-

(*) Les Italiens ne sont pas eux-mêmes tout-à-fait revenus de ce préjugé barbare. Ils se piquent encore d'avoir dans leurs Eglises de la Musique

ment indigne d'occuper la plume d'un homme de génie , & l'attention d'un homme de goût. A l'égard des contrefugues , doubles fugues , fugues renversées , basses contraintes , & autres sottises difficiles que l'oreille ne peut souffrir , & que la raison ne peut justifier , ce sont évidemment des restes de barbarie & de mauvais goût , qui ne subsistent, comme les portails de nos Eglises gothiques , que pour la honte de ceux qui ont eu la patience de les faire.

Il a été un tems où l'Italie étoit barbare , & même après la renaissance des autres Arts que l'Europe lui doit tous , la Musique plus tardive n'y a point pris aisément cette pureté de goût qu'on y voit briller aujourd'hui ;

bruyante; ils ont souvent des Messes & des Motets à quatre Chœurs , chacun sur un dessein différent ; mais les grands Maîtres ne font que rire de tout ce fatras. Je me souviens que Terradeglias , me parlant de plusieurs Motets de sa composition , où il avoit mis des Chœurs travaillés avec un grand soin , étoit honteux d'en avoir fait de si beaux , & s'en excusoit sur sa jeunesse ; autrefois , disoit-il , j'aimois à faire du bruit ; à présent je tâche de faire de la Musique.

& l'on ne peut gueres donner une plus mauvaise idée de ce qu'elle étoit alors, qu'en remarquant qu'il n'y a eu pendant long-tems qu'une même Musique en France & en Italie (*), & que les Musiciens des deux contrées communiquoient familièrement entr'eux, non pourtant sans qu'on pût remarquer déjà dans les nôtres le germe de cette jalousie, qui est inféparable de l'infériorité. Lulli même, alarmé de l'arrivée de Correlli, se hâta de le faire chasser de France : ce qui lui fut d'autant plus aisé, que Corelli étoit plus grand homme, & par conséquent moins

(*) L'Abbé du Bos se tourmente beaucoup pour faire honneur aux Pays-Bas du renouvellement de la Musique, & cela pourroit s'admettre, si l'on donnoit le nom de Musique à un continuel remplissage d'accords; mais si l'harmonie n'est que la base commune, & que la mélodie seule constitue le caractère, non-seulement la Musique moderne est née en Italie, mais il y a quelque apparence que dans toutes nos langues vivantes, la Musique Italienne est la seule qui puisse réellement exister. Du tems d'Orlande & de Goudimel, on faisoit de l'harmonie & des sons, Lulli y a joint un peu de cadence; Correlli, Buononcini, Vinci & Pergolese, sont les premiers qui aient fait de la Musique.

courtisan que lui. Dans ces tems où la Musique naissoit à peine , elle avoit en Italie cette ridicule emphase de science harmonique , ces pédantesques prétentions de doctrine , qu'elle a chèrement conservées parmi nous , & par lesquelles on distingue aujourd'hui cette Musique méthodique , compassée , mais sans génie, sans invention & sans goût, qu'on appelle à Paris *Musique écrite* par excellence , & qui tout au plus n'est bonne en effet qu'à écrire & jamais à exécuter.

Depuis même que les Italiens ont rendu l'harmonie plus pure , plus simple , & donné tous leurs soins à la perfection de la mélodie , je ne nie pas qu'il ne soit encore demeuré parmi eux quelques légères traces des fugues & desseins gothiques , & quelquefois de doubles & triples mélodies. C'est de quoi je pourrois citer plusieurs exemples dans les Intermedes qui nous sont connus , & entre autre le mauvais quatuor qui est à la fin de *la Femme orgueilleuse*. Mais outre que ces choses sortent du caractère établi , outre qu'on ne trouve jamais rien de semblable dans les Tragedies , & qu'il n'est pas plus juste de juger l'Opéra Italien sur ces farces ,

que de juger notre Théâtre François sur l'*Impromptu de Campagne*, ou le *Baron de la Craffe*, il faut aussi rendre justice à l'art avec lequel les Compositeurs ont souvent évité dans ces Intermedes les pièges qui leur étoient tendus par les Poëtes, & ont fait tourner, au profit de la regle, des situations qui sembloient les forcer à l'enfreindre.

De toutes les parties de la Musique, la plus difficile à traiter sans sortir de l'unité de mélodie, est le Duo; & cet article mérite de nous arrêter un moment. L'Auteur de la Lettre sur Omphale a déjà remarqué que les Duo sont hors de la nature; car rien n'est moins naturel que de voir deux personnes se parler à la fois durant un certain tems, soit pour dire la même chose, soit pour se contredire, sans jamais s'écouter ni se répondre. Et quand cette supposition pourroit s'admettre en certains cas, il est bien certain que ce ne seroit jamais dans la Tragédie, où cette inlécence n'est convenable ni à la dignité des personnages qu'on y fait parler, ni à l'éducation qu'on leur suppose. Or, le meilleur moyen de sauver cette absurdité, c'est de traiter le plus qu'il est possible le Duo

en Dialogue, & ce premier soin regarde le Poëte; ce qui regarde le Musicien, c'est de trouver un chant convenable au sujet, & distribué de telle sorte, que chacun des Interlocuteurs parlant alternativement, toute la suite du Dialogue ne forme qu'une mélodie, qui, sans changer de sujet, ou du moins sans altérer le mouvement, passe dans son progrès d'une partie à l'autre, sans cesser d'être une, & sans enjamber. Quand on joint ensemble les deux parties, ce qui se doit faire rarement & durer peu, il faut trouver un chant susceptible d'une marche par tierces ou par sixtes, dans lequel la seconde partie fasse son effet sans distraire l'oreille de la première. Il faut garder la dureté des dissonances, les sons perçans & renforcés, le fortissimo de l'Orchestre pour des instans de désordre & de transport, où les Acteurs semblant s'oublier eux mêmes, portent leur égarement dans l'ame de tout Spectateur sensible, & lui font éprouver le pouvoir de l'harmonie sobrement ménagée. Mais ces instans doivent être rares & amenés avec art. Il faut par une Musique douce & affectueuse avoir déjà disposé l'oreille & le cœur à l'é-

motion , pour que l'un & l'autre se prêtent à ces ébraulemens violens, & il faut qu'ils passent avec la rapidité qui convient à notre foiblesse; car quand l'agitation est trop forte, elle ne sauroit durer, & tout ce qui est au-delà de la Nature ne touche plus.

En disant ce que les Duo doivent être, j'ai dit précisément ce qu'ils sont dans les Opéra Italiens. Si quelqu'un a pu entendre sur un Théâtre d'Italie un Duo tragique chanté par deux bons Acteurs, & accompagné par un véritable Orchestre, sans en être attendri; s'il a pu d'un œil sec assister aux Adieux de Mandane & d'Arbace, je le tiens digne de pleurer à ceux de Lybie & d'Epaphus.

Mais sans insister sur les Duo tragiques, genre de Musique dont on n'a pas même l'idée à Paris, je puis vous citer un Duo comique qui est connu de tout le monde, & je le citerai hardiment comme un modèle de chant, d'unité de mélodie, de dialogue & de goût, auquel, selon moi, rien ne manquera, quand il sera bien exécuté, que des Auditeurs qui sachent l'entendre: c'est celui du premier acte de la *Serva Padrona*, *Lo conosco a quegl' occhierti*, &c. J'avoue

que peu de Musiciens François sont en état d'en sentir les beautés , & je dirois volontiers du Pergolèse , comme Cicéron disoit d'Homere , que c'est avoir déjà fait beaucoup de progrès dans l'Art , que de se plaire à sa lecture.

J'espère , Monsieur , que vous me pardonneriez la longueur de cet article , en faveur de sa nouveauté , & de l'importance de son objet. J'ai cru devoir m'étendre un peu sur une regle aussi essentielle que celle de l'unité de mélodie ; regle dont aucun Théoricien , que je sache , n'a parlé jusqu'à ce jour ; que les Compositeurs Italiens ont seuls sentie & pratiquée , sans se douter , peut-être , de son existence ; & de laquelle dépendent la douceur du chant , la force de l'expression , & presque tout le charme de la bonne Musique. Avant que de quitter ce sujet , il me reste à vous montrer qu'il en résulte de nouveaux avantages pour l'harmonie même , aux dépens de laquelle je semblois accorder tout l'avantage à la mélodie ; & que l'expression du chant donne lieu à celle des accords en forçant le Compositeur à les ménager.

Vous ressouvenez-vous , Monsieur , d'a-

voir entendu quelquefois dans les Intermedes qu'on nous a donnés cette année, les fils de l'Entrepreneur Italien, jeune enfant de dix ans au plus, accompagner quelquefois à l'Opéra. Nous fûmes frappés dès le premier jour, de l'effet que produisoit sous ses petits doigts, l'accompagnement du Clavecin; & tout le spectacle s'apperçut à son jeu précis & brillant que ce n'étoit pas l'Accompagnateur ordinaire. Je cherchai aussi-tôt les raisons de cette différence, car je ne doutois pas que le sieur Noblet ne fût bon harmoniste & n'accompagnât très-exactement: mais quelle fut ma surprise en observant les mains du petit bon-homme, de voir qu'il ne remplissoit presque jamais les accords, qu'il suprimoit beaucoup de sons, & n'employoit très-souvent que deux doigts, dont l'un sonnoit presque toujours l'octave de la Basse! Quoi! disois-je, en moi-même, l'harmonie complete fait moins d'effet, que l'harmonie mutilée, & nos Accompagnateurs en rendant tous les accords pleins, ne font qu'un bruit confus, tandis que celui-ci avec moins de sons fait plus d'harmonie, ou du moins, rend son accompagnement plus sensible & plus

agréable ! Ceci fut pour moi un problème inquiétant , & j'en compris encore mieux toute l'importance , quand après d'autres observations je vis que les Italiens accompagnoient tous de la même manière que le petit Bambiin , & que , par conséquent , cette épargne dans leur accompagnement devoit tenir au même principe que celle qu'ils affectent dans leurs partitions.

Je comprenois bien que la Basse étant le fondement de toute l'harmonie , doit toujours dominer sur le reste , & que quand les autres parties l'étouffent ou la couvrent , il en résulte une confusion qui peut rendre l'harmonie plus sourde ; & je m'expliquois ainsi pourquoi les Italiens , si économes de leur main droite dans l'accompagnement , redoublent ordinairement à la gauche l'octave de la Basse ; pourquoi ils mettent tant de Contre-basses dans leurs Orchestres , & pourquoi ils font si souvent marcher leurs quintes (*) avec la Basse , au lieu de leur donner

(*) On peut remarquer à l'Orchestre de notre Opéra , que dans la Musique Italienne les quintes ne jouent presque jamais leur partie quand elle est à l'octave de la Basse ; peut-être ne daigne-

une autre partie, comme les François ne manquent jamais de faire. Mais ceci, qui pouvoit rendre raison de la netteté des accords, n'en rendoit pas de leur énergie, & je vis bientôt qu'il devoit y avoir quelque principe plus caché & plus fin de l'expression que je remarquois dans la simplicité de l'harmonie Italienne, tandis que je trouvois la nôtre si composée, si froide & si languissante.

Je me souvins alors d'avoir lu dans quelque ouvrage de M. Rameau, que chaque consonnance a son caractère particulier, c'est-à-dire, une manière d'affecter l'ame qui lui est propre; que l'effet de la tierce n'est point le même que celui de la quinte, ni l'effet de la quarte le même que celui de la sixte. De même les tierces & les sixtes mineurs doivent produire des affections différentes de celles que produisent les tierces & les sixtes majeures; & ces faits une fois accordés, il s'ensuit assez évidemment que les dissonances &

t-on pas même la copier en pareil cas. Ceux qui conduisent l'Orchestre ignoteroient-ils que ce défaut de liaison entre la Basse & le dessus rend l'harmonie trop sèche?

tous les intervalles possibles seront aussi dans le même cas. Expérience que la raison confirme , puisque toutes les fois que les rapports sont différens , l'impression ne sauroit être la même.

Or, me disois-je à moi-même en raisonnant d'après cette supposition , je vois clairement que deux consonnances ajoutées l'une à l'autre mal-à-propos , quoique selon les regles des accords , pourront , même en augmentant l'harmonie , affoiblir mutuellement leur effet , le combattre , ou le partager. Si tout l'effet d'une quinte m'est nécessaire pour l'expression dont j'ai besoin , je peux risquer d'affoiblir cette expression par un troisieme son , qui divisant cette quinte en deux autres intervalles , en modifiera nécessairement l'effet par celui des deux tierces dans lesquelles je la résous ; & ces tierces mêmes , quoique le tout ensemble fasse une fort bonne harmonie , étant de différente espece , peuvent encore nuire mutuellement à l'impression l'une de l'autre. De même , si l'impression simultanée de la quinte & des deux tierces m'étoit nécessaire , j'affoiblirois & j'altérerois mal-à-propos cette impression , en retranchant

un des trois sons qui en forment l'accord. Ce raisonnement devient encore plus sensible, appliqué à la dissonance. Supposons que j'aie besoin de toute la dureté du triton, ou de toute la fadeur de la fausse quinte; opposition, pour le dire en passant, qui prouve combien les divers renversemens des accords en peuvent changer l'effet; si dans une telle circonstance, au lieu de porter à l'oreille les deux uniques sons qui forment la dissonance, je m'avise de remplir l'accord de tous ceux qui lui conviennent, alors j'ajoute au triton la seconde & la sixte, & à la fausse-quinte la sixte & le tierce, c'est-à-dire, qu'introduisant dans chacun de ces accords une nouvelle dissonance, j'y introduis en même-tems trois consonnances, qui doivent nécessairement en tempérer & affoiblir l'effet, en rendant un de ces accords moins fade & l'autre moins dur. C'est donc un principe certain & fondé dans la nature, que toute Musique où l'harmonie est scrupuleusement remplie, tout accompagnement où tous les accords sont complets, doit faire beaucoup de bruit, mais avoir très-peu d'expression: ce qui est précisément le caractère de la Musique Fran-

goise. Il est vrai qu'en ménageant les accords & les parties, le choix devient difficile & demande beaucoup d'expérience & de goût pour le faire toujours à propos; mais s'il y a une règle pour aider au Compositeur à se bien conduire en pareille occasion, c'est certainement celle de l'unité de mélodie que j'ai tâché d'établir; ce qui se rapporte au caractère de la Musique Italienne, & rend raison de la douceur du chant jointe à la force d'expression qui y regnent.

Il suit de tout ceci, qu'après avoir bien étudié les règles élémentaires de l'harmonie, le Musicien ne doit point se hâter de la prodiguer inconsidérément, ni se croire en état de composer parce qu'il fait remplir des accords, mais qu'il doit, avant que de mettre la main à l'œuvre, s'appliquer à l'étude beaucoup plus longue & plus difficile des impressions diverses que les consonances, les dissonances & tous les accords font sur les oreilles sensibles, & se dire souvent à lui-même, que le grand art du Compositeur ne consiste pas moins à savoir discerner dans l'occasion les sons qu'on doit supprimer, que ceux dont il faut faire usage. C'est

en étudiant & feuilletant sans cesse les chefs-d'œuvres de l'Italie qu'il appartiendra à faire ce choix exquis, si la nature lui a donné assez de génie & de goût pour en sentir la nécessité; car les difficultés de l'art ne se laissent appercevoir qu'à ceux qui sont faits pour les vaincre, & ceux-là ne s'aviseront pas de compter avec mépris les portées vuides d'une partition, mais voyant la facilité qu'un Ecolier auroit eue à les remplir, ils soupçonneront & chercheront les raisons de cette simplicité trompeuse, d'autant plus admirable, qu'elle cache des prodiges sous une feinte négligence, & que *l'arte che tutto fa, nulla si scuopre.*

Voilà, à ce qu'il me semble, la cause des effets surprenans que produit l'harmonie de la Musique Italienne, quoique beaucoup moins chargée que la nôtre, qui en produit si peu. Ce qui ne signifie pas qu'il ne faille jamais remplir l'harmonie, mais qu'il ne faut la remplir qu'avec choix & discernement; ce n'est pas non plus à dire que pour ce choix le Musicien soit obligé de faire tous ces raisonnemens, mais qu'il en doit sentir le résultat. C'est à lui d'avoir du génie & du

goût pour trouver les choses d'effet ; c'est au Théoricien à en chercher les causes & à dire pourquoi ce sont des choses d'effet.

Si vous jetez les yeux sur nos compositions modernes , sur-tout si vous les écoutez , vous reconnoîtrez bientôt que nos Musiciens ont si mal compris tout ceci , que , s'efforçant d'arriver au même but , ils ont directement suivi la route opposée ; & s'il m'est permis de vous dire naturellement ma pensée , je trouve que plus notre Musique se perfectionne en apparence , & plus elle se gâte en effet. Il étoit peut être nécessaire qu'elle vînt au point où elle est , pour accoutumer insensiblement nos oreilles à rejeter les préjugés de l'habitude , & à goûter d'autres airs que ceux dont nos Nourrices nous ont endormis ; mais je prévois que pour la porter au très-médiocre degré de bonté dont elle est susceptible , il faudra tôt ou tard commencer par redescendre ou remonter au point où Lulli l'avoit mise. Convenons que l'harmonie de ce célèbre Musicien est plus pure & moins renversée , que ses Basses sont plus naturelles & marchent plus rondement , que son chant est mieux suivi , que ses accompagnemens moins

chargés naissent mieux du sujet & en sortent moins , que son récitatif est beaucoup moins maniéré, & par conséquent beaucoup meilleur que le nôtre ; ce qui se confirme par le goût de l'exécution : car l'ancien récitatif étoit rendu par les Acteurs de ce tems-là tout autrement que nous ne faisons aujourd'hui ; il étoit plus vif & moins traînant ; on le chantoit moins, & on le déclamoit davantage (*). Les cadences , les ports de voix se sont multipliés dans le nôtre ; il est devenu encore plus languissant , & l'on n'y trouve presque plus rien qui le distingue de ce qu'il nous plaît d'appeler *air*.

Puisqu'il est question d'airs & de récitatifs , vous voulez bien , Monsieur , que je termine cette Lettre par quelques observations sur l'un & sur l'autre , qui deviendront peut-être des éclaircissemens utiles à la solution du problème dont il s'agit.

(*). Cela se prouve par la durée des Opéra de Lulli , beaucoup plus grande aujourd'hui que de son tems , selon le rapport unanime de tous ceux qui les ont vus anciennement. Aussi toutes les fois qu'on redonne ces Opéra , est-on obligé d'y faire des retranchemens considérables.

On peut juger de l'idée de nos Musiciens sur la constitution d'un Opéra, par la singularité de leur nomenclature. Ces grands morceaux de Musique Italienne qui ravissent; ces chefs-d'œuvres de génie qui attrachent des larmes, qui offrent les tableaux les plus frappans, qui peignent les situations les plus vives, & portent dans l'ame toutes les passions qu'ils expriment, les François les appellent des *Ariettes*. Ils donnent le nom d'*airs* à ces insipides chansonnettes, dont ils entremêlent les scènes de leurs Opéra, & réservent celui de monologues par excellence à ces traînantes & ennuyeuses lamentations, à qui il ne manque pour assoupir tout le monde, que d'être chantées juste & sans cris.

Dans les Opéra Italiens tous les airs sont en situation & font partie des scènes. Tantôt c'est un pere désespéré qui croit voir l'ombre d'un fils qu'il a fait mourir injustement, lui reprocher sa cruauté: tantôt c'est un prince débonnaire, qui, forcé de donner un exemple de sévérité, demande aux Dieux de lui ôter l'empire, ou de lui donner un cœur moins sensible. Ici c'est une mere tendre qui

verse des larmes en retrouvant son fils qu'elle croyoit mort. Là, c'est le langage de l'amour, non rempli de ce fade & puérite galimatias de flammes & de chaînes, mais tragique, vif, bouillant, entrecoupé, & tel qu'il convient aux passions impétueuses. C'est sur de telles paroles qu'il sied bien de déployer toutes les richesses d'une Musique pleine de force & d'expression, & de renchérir sur l'énergie de la Poésie par celle de l'harmonie & du chant. Au contraire, les paroles de nos ariettes, toujours détachées du sujet, ne font qu'un misérable jargon emmiellé, qu'on est trop heureux de ne pas entendre : c'est une collection faite au hazard du très-petit nombre de mots sonores que notre langue peut fournir, tournés & retournés de toutes les manières, excepté de celle qui pourroit leur donner du sens. C'est sur ces impertinens amphigouris que nos Musiciens épuisent leur goût & leur savoir, & nos Acteurs leurs gestes & leurs poumons ; c'est à ces morceaux extravagans que nos femmes se pâment d'admiration ; & la preuve la plus marquée que la Musique Française ne fait ni peindre ni parler, c'est qu'elle ne peut déve-

lopper

lopper le peu de beautés dont elle est susceptible, que sur des paroles qui ne signifient rien. Cependant, à entendre les François parler de Musique, on croiroit que c'est dans leurs Opéra qu'elle peint de grands tableaux & de grandes passions, & qu'on ne trouve que des ariettes dans les Opéra Italiens, où le nom même d'ariette & la ridicule chose qu'il exprime sont également inconnus. Il ne faut pas être surpris de la grossièreté de ces préjugés : la Musique Italienne n'a d'ennemis, même parmi nous, que ceux qui n'y connoissent rien; & tous les François qui ont tenté de l'étudier dans le seul dessein de la critiquer en connoissance de cause, ont bientôt été ses plus zélés admirateurs (*).

Après les ariettes, qui sont à Paris le triomphe du goût moderne, viennent les fameux monologues qu'on admire dans nos anciens Opéra. Sur quoi l'on doit remarquer que nos plus beaux airs sont toujours dans

(*) C'est un préjugé peu favorable à la Musique Française, que ceux qui la méprisent le plus soient précisément ceux qui la connoissent le mieux; car elle est aussi ridicule quand on l'examine, qu'insupportable quand on l'écoute.

les monologues & jamais dans les scènes , parce que nos Acteurs n'ayant aucun jeu muet , & la Muſique n'indiquant aucun geſte & ne peignant aucune ſituation , celui qui garde le ſilence ne fait que faite de ſa perſonne pendant que l'autre chante.

Le caractère traînant de la langue , le peu de flexibilité de nos voix , & le ton lamentable qui regne perpétuellement dans notre Opéra , mettent preſque tous les monologues François ſur un mouvement lent , & comme la meſure ne s'y fait ſentir ni dans le chant , ni dans la Baſſe , ni dans l'accompagnement , rien n'eſt ſi traînant , ſi lâche , ſi languiffant que ces beaux monologues que tout le monde admire en bâillant ; ils voudroient être trilles & ne ſont qu'ennuyeux ; ils voudroient toucher le cœur & ne ſont qu'affliger les oreilles.

Les Italiens ſont plus adroits dans leurs Adagio : car lorsque le chant eſt ſi lent qu'il ſeroit à craindre qu'il ne laiſſât affoiblir l'idée de la meſure , ils font marcher la baſſe par notes égales qui marquent le mouvement , & l'accompagnement le marque auſſi par des ſubdiviſions de notes , qui ſoutenant la voix & l'oreille en meſure , ne

rendent le chant que plus agréable & surtout plus énergique par cette précision. Mais la nature du chant François interdit cette ressource à nos Compositeurs : car dès que l'Acteur seroit forcé d'aller en mesure, il ne pourroit plus développer sa voix ni son jeu, traîner son chant, renfler, prolonger ses sons, ni crier à pleine tête, & par conséquent il ne seroit plus applaudi.

Mais ce qui prévient encore plus efficacement la monotonie & l'ennui dans les Tragédies Italiennes, c'est l'avantage de pouvoir exprimer tous les sentimens & peindre tous les caractères avec telle mesure & tel mouvement qu'il plaît au Compositeur. Notre mélodie, qui ne dit rien par elle-même, tire toute son expression du mouvement qu'on lui donne ; elle est forcément triste sur une mesure lente, furieuse ou gaie sur un mouvement vif, grave sur un mouvement modéré : le chant n'y fait presque rien, la mesure seule, ou, pour parler plus juste, le seul degré de vitesse détermine le caractère. Mais la mélodie Italienne trouve dans chaque mouvement des expressions pour tous les caractères, des tableaux pour

tous les objets. Elle est , quand il plaît au Musicien , triste sur un mouvement vif , gaie sur un mouvement lent , & comme je l'ai déjà dit , elle change sur le même mouvement de caractère au gré du Compositeur ; ce qui lui donne la facilité des contrastes , sans dépendre en cela du Poëte & sans s'exposer à des contre-sens.

Voilà la source de cette prodigieuse variété que les grands Maîtres d'Italie savent répandre dans leurs Opéra , sans jamais sortir de la nature : variété qui prévient la monotonie , la langueur & l'ennui , & que les Musiciens François ne peuvent imiter , parce que leurs mouvemens sont donnés par le sens des paroles , & qu'ils sont forcés de s'y tenir , s'ils ne veulent tomber dans des contre - sens ridicules.

A l'égard du récitatif , dont il me reste à parler , il me semble que pour en bien juger il faudroit une fois savoir précisément ce que c'est ; car jusqu'ici je ne sache pas que de tous ceux qui en ont disputé , personne se soit avisé de le définir. Je ne fais , Monsieur , quelle idée vous pouvez avoir de ce mot ; quant à moi , j'appelle récitatif

une déclamation harmonieuse , c'est-à-dire , une déclamation dont toutes les inflexions se font par intervalles harmoniques. D'où il suit que comme chaque langue a une déclamation qui lui est propre , chaque langue doit aussi avoir son récitatif particulier ; ce qui n'empêche pas qu'on ne puisse très-bien comparer un récitatif à un autre , pour savoir lequel des deux est le meilleur , ou celui qui se rapporte le mieux à son objet.

Le récitatif est nécessaire dans les drames lyriques , 1°. Pour lier l'action & rendre le spectacle uni. 2°. Pour faire valoir les airs , dont la continuité deviendroit insupportable. 3°. Pour exprimer une multitude de choses qui ne peuvent ou ne doivent point être exprimées par la Musique chantante & cadencée. La simple déclamation ne pouvoit convenir à tout cela dans un ouvrage lyrique , parce que la transition de la parole au chant , & sur-tout du chant à la parole , a une dureté à laquelle l'oreille se prête difficilement , & forme un contraste choquant qui détruit toute l'illusion , & par conséquent l'intérêt ; car il y a une sorte de vraisemblance qu'il faut conserver , même à l'Opéra , en rendant le dis-

cours tellement uniforme , que le tout puisse être pris au moins pour une langue hypothétique. Joignez à cela que le secours des accords augmente l'énergie de la déclamation harmonieuse , & dédommage avantageusement de ce qu'elle a de moins naturel dans les intonations.

Il est évident , d'après ces idées , que le meilleur récitatif , dans quelque Langue que ce soit , si elle a d'ailleurs les conditions nécessaires , est celui qui approche le plus de la parole ; s'il y en avoit un qui en approchât tellement , en conservant l'harmonie qui lui convient , que l'oreille ou l'esprit pût s'y tromper , on devoit prononcer hardiment que celui-là auroit atteint toute la perfection dont aucun récitatif puisse être susceptible.

Examinons maintenant sur cette règle ce qu'on appelle en France , récitatif , & dites-moi , je vous prie , quel rapport vous pouvez trouver entre ce récitatif & notre déclamation ? Comment concevrez-vous jamais que la Langue Françoisé dont l'accent est si uni , si simple , si modeste , si peu chantant , soit bien rendue par les bruyantes & criardes in-

tonations de ce récitatif, & qu'il y ait quelque rapport entre les douces inflexions de la parole & ces sons soutenus & renflés, ou plutôt ces cris éternels qui font le tissu de cette partie de notre Musique encore plus même que des airs ? Faites, par exemple, réciter à quelqu'un qui sache lire, les quatre premiers vers de la fameuse reconnoissance d'Iphigénie. A peine reconnoîtrez-vous quelques légères inégalités, quelques foibles inflexions de voix dans un récit tranquille, qui n'a rien de vif ni de passionné, rien qui doive engager celle qui le fait à élever ou abaisser la voix. Faites ensuite réciter par une de nos Actrices ces mêmes vers sur la note du Musicien, & tâchez, si vous le pouvez, de supporter cette extravagante criailerie, qui passe à chaque instant de bas en haut & de haut en bas, parcourt sans sujet toute l'étendue de la voix, & suspend le récit hors de propos pour *filer de beaux sons* sur des syllabes qui ne signifient rien, & qui ne forment aucun repos dans le sens !

Qu'on joigne à cela les frédons, les cadences, les ports-de-voix qui reviennent à chaque instant, & qu'on me dise quelle ana-

logie il peut y avoir entre la parole & toute cette mauffade pretintaille, entre la déclama-tion & ce prétendu récitatif; qu'on me montre au moins quelque côté par lequel on puisse raisonnablement vanter ce merveilleux récitatif François dont l'invention fait la gloire de Lulli?

C'est une chose assez plaisante que d'entendre les Partifans de la Musique François se retrancher dans le caractère de la Langue, & rejeter sur elle des défauts dont ils n'osent accuser leur idole, tandis qu'il est de toute évidence que le meilleur récitatif qui peut convenir à la Langue François, doit être opposé presque en tout à celui qui y est en usage: qu'il doit rouler entre de forts petits intervalles, n'élever ni n'abaisser beaucoup la voix, peu de sons soutenus, jamais d'éclats, encore moins de cris; rien sur-tout qui ressemble au chant, peu d'inégalité dans la durée ou valeur des notes, ainsi que dans une route directement contraire à celle de Lulli & de ses successeurs; dans quelque route nouvelle qu'assurément les Compositeurs François, si fiers de leur faux savoir, & par conséquent si éloignés de sentir &

d'aimer le véritable, ne s'aviseront pas de chercher sitôt, & que probablement ils ne trouveront jamais.

Ce seroit ici le lieu de vous montrer par l'exemple du récitatif Italien, que toutes les conditions que j'ai supposées dans un bon récitatif, peuvent en effet s'y trouver; qu'il peut avoir à la fois toute la vivacité de la déclamation, & toute l'énergie de l'harmonie; qu'il peut marcher aussi rapidement que la parole; & être aussi mélodieux qu'un véritable chant; qu'il peut marquer toutes les inflexions dont les passions les plus véhémentes animent le discours, sans forcer la voix du chanteur, ni étourdir les oreilles de ceux qui écoutent. Je pourrois vous montrer comment, à l'aide d'une marche fondamentale particulière, on peut multiplier les modulations du récitatif d'une manière qui lui soit propre, & qui contribue à le distinguer des airs, où, pour conserver les graces de la mélodie, il faut changer de ton moins fréquemment; comment sur-tout, quand on veut donner à la passion le tems de déployer tous ses mouvemens, on peut, à l'aide d'une symphonie habilement ménagée

gée , faire exprimer à l'Orchestre , par des chants pathétiques & variés , ce que l'Acteur ne doit que réciter : chef-d'œuvre de l'art du Musicien , par lequel il fait , dans un récitatif obligé (*), joindre la mélodie la plus touchante à toute la véhémence de la déclamation , sans jamais confondre l'une avec l'autre : je pourrois vous déployer les beautés sans nombre de cet admirable récitatif , dont on fait en France tant de contes aussi absurdes que les jugemens qu'on s'y mêle d'en porter ; comme si quelqu'un pouvoit prononcer sur un récitatif , sans connoître à fond la langue à laquelle il est propre. Mais pour entrer dans ces détails il faudroit , pour ainsi dire , créer un nouveau Dictionnaire , inventer à chaque instant des termes pour offrir aux Lecteurs François des idées incon-

(*) J'avois espéré que le sieur Caffarelli nous donneroit , au Concert Spirituel , quelque morceau de grand récitatif & de chant pathétique , pour faire entendre une fois aux prétendus connoisseurs ce qu'ils jugent depuis si long-tems ; mais sur ses raisons pour n'en rien faire , j'ai trouvé qu'il connoissoit encore mieux que moi la portée de ses Auditeurs.

nues parmi eux , & leur tenir des discours qui leur paroîtroient du galimathias. En un mot , pour en être compris il faudroit leur parler un langage qu'ils entendoient , & par conséquent de sciences & d'arts de tout genre, excepté la seule Musique. Je n'entrerais donc point sur cette matiere dans un détail affecté , qui ne serviroit de rien pour l'instruction des Lecteurs , & sur lequel ils pourroient présumer que je ne dois qu'à leur ignorance en cette partie , la force apparente de mes preuves.

Par la même raison je ne tenterai pas non plus le parallèle qui a été proposé cet hiver , dans ma écrit adressé au Petit Prophete & à ses adversaires , de deux morceaux de Musique , l'un Italien & l'autre François , qui y sont indiqués. La scene Italienne , confondue en Italie avec mille autres chefs-d'œuvres égaux ou supérieurs , étant peu connue à Paris , peu de gens pourroient suivre la comparaison , & il se trouveroit que je n'aurois parlé que pour le petit nombre de ceux qui savoient déjà ce que j'avois à leur dire. Mais quant à la scene Française j'en crayonnerai volontiers l'analyse avec d'autant plus de

plaisir, qu'étant le morceau consacré dans la Nation par les plus unanimes suffrages, je n'aurai pas à craindre qu'on m'accuse d'avoir mis de la partialité dans le choix, ni d'avoir voulu soustraire mon jugement à celui des Lecteurs par un sujet peu connu.

Au reste, comme je ne puis examiner ce morceau sans en adopter le genre, au moins par hypothèse, c'est rendre à la Musique Françoisise tout l'avantage que la raison m'a forcé de lui ôter dans le cours de cette Lettre; c'est la juger sur ses propres regles; de sorte que, quand cette scene seroit aussi parfaite qu'on le prétend, on n'en pourroit conclure autre chose sinon que c'est de la Musique Françoisise bien faite, ce qui n'empêcheroit pas que le genre étant démontré mauvais, ce ne fût absolument de mauvaise Musique; il ne s'agit donc ici que de voir si l'on peut l'admettre pour bonne, au moins dans son genre.

Je vais pour cela tâcher d'analyser en peu de mots ce célèbre monologue d'Armide, *enfin il est en ma puissance*, qui passe pour un chef d'œuvre de déclamation, & que les Maîtres donnent eux-mêmes pour le modèle

modele le plus parfait du vrai récitatif François.

Je remarque d'abord que M. Rameau l'a cité avec raison en exemple d'une modulation exacte & très-bien liée : mais cet éloge appliqué au morceau dont il s'agit , devient une véritable satire , & M. Rameau lui-même se seroit bien gardé de mériter une semblable louange en pareil cas : car que peut-on penser de plus mal conçu que cette régularité scholastique dans une scene où l'emportement , la tendresse & le contraste des passions opposées mettent l'Actrice & les Spectateurs dans la plus vive agitation. Armide furieuse vient poignarder son ennemi. A son aspect , elle hésite , elle se laisse attendrir , le poignard lui tombe des mains ; elle oublie tous ses projets de vengeance , & n'oublie pas un seul instant sa modulation. Les réticences , les interruptions , les transitions intellectuelles que le Poëte offroit au Musicien , n'ont pas été une seule fois saisies par celui-ci. L'Héroïne finit par adorer celui qu'elle vouloit égorger au commencement ; le Musicien finit en *E si mi* comme il avoit commencé , sans avoir jamais quitté les cordes les plus ana-

logues au ton principal , fans avoir mis une feule fois dans la déclamation de l'Actrice la moindre inflexion extraordinaire qui fît foi de l'agitation de fou ame , fans avoir donné la moindre expreffion à l'harmonie : & je défie qui que ce foit d'afligner par la Mufique feule , foit dans le ton , foit dans la mélodie , foit dans la déclamation , foit dans l'accompagnement , aucune différence fenfible entre le commencement & la fin de cette fcene , par où le Spectateur puiſſe juger du changement prodigieux qui s'eſt fait dans le cœur d'Armide.

Obſervez cette Baſſe-continue : que de croches ! que de petites notes paſſageres pour courir après la ſucceſſion harmonique ! Eſt-ce ainſi que marche la Baſſe d'un bon récitatif , où l'on ne doit entendre que de groſſes notes , de loin en loin , le plus rarement qu'il eſt poſſible , & ſeulement pour empêcher la voix du récitant & l'oreille du Spectateur de s'égarer ?

Mais voyons comment ſont rendus les beaux vers de ce monologue , qui peut paſſer en effet pour un chef-d'œuvre de Poéſie.

Enfin il eſt en ma puiſſance.

Voilà un *trille* (*), & , qui pis est , un repos absolu dès le premier vers , tandis que le sens n'est achevé qu'au second. J'avoue que le Poète eût peut-être mieux fait d'omettre ce second vers , & de laisser aux Spectateurs le plaisir d'en lire le sens dans l'ame de l'Actrice ; mais puisqu'il l'a employé , c'étoit au Musicien de le rendre.

Ce fatal ennemi , ce superbe vainqueur !

Je pardonnerois peut - être au Musicien d'avoir mis ce second vers dans un autre ton que le premier , s'il se permettoit un peu plus d'en changer dans les occasions nécessaires.

Le charme du sommeil le livre à ma vengeance.

Les mots de *charme* & de *sommeil* ont été pour le Musicien un piège inévitable ; il a oublié la fureur d'Armide , pour faire ici un petit somme , dont il se réveillera au mot

(1) Je suis contraint de franciser ce mot pour exprimer le battement de gosier que les Italiens appellent ainsi , parce que me trouvant à chaque instant dans la nécessité de me servir du mot de *cadence* dans une autre acception , il ne m'étoit pas possible d'éviter autrement des équivoques continuelles.

percer. Si vous croyez que c'est par hazard qu'il a employé des sons doux sur le premier hémistiche, vous n'avez qu'à écouter la Basse : Lulli n'étoit pas homme à employer de ces dieses pour rien.

Je vais percer son invincible cœur.

Que cette cadence finale est ridicule dans un mouvement aussi impétueux ! Que ce trille est froid & de mauvaise grace ! Qu'il est mal placé sur une syllabe breve , dans un récitatif qui devoit voler , & au milieu d'un transport violent !

*Par lui tous mes Captifs sont sortis d'esclavage.
Qu'il éprouve toute ma rage !*

On voit qu'il y a ici une adroite réticence du Poëte. Armide , après avoir dit qu'elle va percer l'invincible cœur de Renaut , sent dans le sien les premiers mouvemens de la pitié , ou plutôt de l'amour ; elle cherche des raisons pour se raffermir , & cette transition intellectuelle amene fort bien ces deux vers , qui sans cela se lieroient mal avec les précédens , & deviendroient une répétition tout-

à-fait superflue de ce qui n'est ignoré ni de l'Actrice ni des Spectateurs.

Voyons, maintenant, comment le Musicien a exprimé cette marche secrete du cœur d'Armide. Il a bien vu qu'il falloit mettre un intervalle entre ces deux vers & les précédens, & il a fait un silence qu'il n'a rempli de rien, dans un moment où Armide avoit tant de choses à sentir, & par conséquent l'orchestre à exprimer. Après cette pause, il recommence exactement dans le même ton sur le même accord, sur la même note par où il vient de finir, passe successivement par tous les sons de l'accord durant une mesure entiere, & quitte enfin avec peine & dans un moment où cela n'est plus nécessaire, le ton autour duquel il vient de tourner si mal-à-propos.

Quel trouble me saisit ? Qui me fait hésiter ?

Autre silence, & puis c'est tout. Ce vers est dans le même ton, presque dans le même accord que le précédent. Pas une altération qui puisse indiquer le changement prodigieux qui se fait dans l'ame & dans les discours d'Armide. La tonique, il est vrai, devient

dominante par un mouvement de Basse. Eh Dieux ! il est bien question de tonique & de dominante dans un instant où toute liaison harmonique doit être interrompue , où tout doit peindre le désordre & l'agitation ! D'ailleurs , une légère altération , qui n'est que dans la Basse , peut donner plus d'énergie aux inflexions de la voix , mais jamais y suppléer. Dans ce vers , le cœur , les yeux , le visage , le geste d'Armide , tout est changé , hormis sa voix : elle parle plus bas , mais elle garde le même ton.

Qu'est-ce qu'en sa faveur la pitié me veut dire ?

Frappons.

Comme ce vers peut être pris en deux sens différens , je ne veux pas chicaner Lulli pour n'avoir pas préféré celui que j'aurois choisi. Cependant il est incomparablement plus vif , plus animé , & fait mieux valoir ce qui suit. Armide , comme Lulli la fait parler , continue à s'attendrir en s'en demandant la cause à elle-même.

Quest-ce qu'en sa faveur la pitié me veut dire ?

Puis tout d'un coup elle revient à sa fureur par ce seul mot :

Frappons.

Armide , indignée comme je la conçois , après avoir hésité , rejette avec précipitation sa vaine pitié , & prononce vivement & tout d'une haleine en levant le poignard.

Quest-ce qu'en sa faveur la pitié me veut dire ?

Frappons.

Peut-être Lulli même a-t-il entendu ainsi ce vers , quoiqu'il l'ait rendu autrement : car sa note décide si peu la déclamation , qu'on lui peut donner sans risque le sens que l'on aime mieux.

..... Ciel ! qui peut m'arrêter ?

Achevons... je frémis ! vengeons-nous ... je soupire.

Voilà certainement le moment le plus violent de toute la scène. C'est ici que se fait le plus grand combat dans le cœur d'Armide. Qui croiroit que le Musicien a laissé toute cette agitation dans le même ton , sans la moindre transition intellectuelle , sans le moindre écart harmonique , d'une manière si insipide , avec une mélodie

si peu caractérisée & une si inconcevable mal-adresse , qu'au lieu du dernier vers que dit le Poëte.

Achevons ; je frémis. Vengeons - nous ; je soupire.

Le Musicien dit exactement celui-ci.

Achevons ; achevons. Vengeons-nous ; vengeons-nous.

Les *trilles* font sur - tout un bel effet sur de telles paroles , & c'est une chose bien trouvée que la cadence parfaite sur le mot *soupire* !

*Est-ce ainsi que je dois me venger aujourd'hui?
Ma colere s'éteint quand j'approche de lui.*

Ces deux vers seroient bien déclamés s'il y avoit plus d'intervalle entre eux , & que le second ne finit pas par une cadence parfaite. Ces cadences parfaites sont toujours la mort de l'expression , sur-tout dans le récitatif François où elles tombent si lourdement.

Plus je le vois , plus ma vengeance est vaine.

Toute personne qui sentira la véritable

déclamation de ce vers , jugera que le second hémistiche est à contre - sens ; la voix doit s'élever sur *ma vengeance* , & retomber doucement sur *vaine*.

Mon bras tremblant se refuse à ma haine.

Mauvaise cadence parfaite ! d'autant plus qu'elle est accompagnée d'un trille.

Ah ! quelle cruauté de lui ravir le jour !

Faites déclamer ce vers à Mlle. Dumefnil , & vous trouverez que le mot *cruauté* sera le plus élevé , & que la voix ira toujours en baissant jusqu'à la fin du vers : mais , le moyen de ne pas faire poindre *le jour* ! je reconnois là le Musicien.

Je passe , pour abrégé , le reste de cette scène , qui n'a plus rien d'intéressant ni de remarquable , que les contre-sens ordinaires & des trilles continuels , & je finis par le vers qui la termine.

Que , s'il se peut , je le haïsse.

Cette parenthèse , *s'il se peut* , me semble une épreuve suffisante du talent du Musicien : quand on la trouve sur le même ton , sur

les mêmes notes que *je le haïſſe* , il eſt bien difficile de ne pas ſentir combien Lulli étoit peu capable de mettre de la Muſique ſur les paroles du grand homme qu'il tenoit à ſes gages.

A l'égard du petit air de guinguette qui eſt à la fin de ce monologue , je veux bien conſentir à n'en rien dire , & ſ'il y a quelques amateurs de la Muſique Françoisé qui connoiſſent la ſcene Italienne qu'on a miſe en parallele avec celle - ci , & ſur - tout l'air impétueux , parhérique & tragique qui la termine , ils me ſauront gré ſans doute de ce ſilence.

Pour réſumer en peu de mots mon ſentiment ſur le célèbre monologue , je diſ que ſi on l'enviſage comme du chant , on n'y trouve ni meſure , ni caractère , ni mélodie : ſi l'on veut que ce ſoit du récitatif , on n'y trouve ni naturel ni expreſſion , quelque nom qu'on veuille lui donner , on le trouve rempli de ſons filés , de trilles & autres ornemens du chant bien plus ridicules encore dans une pareille ſituation qu'ils ne le ſont communément dans la Muſique Françoisé. La modulation en eſt régulière , mais puérile pas

cela même, scholastique, sans énergie, sans affection sensible. L'accompagnement s'y borne à la Basse-continue, dans une situation où toutes les puissances de la Musique doivent être déployées; & cette Basse est plutôt celle qu'on feroit mettre à un Ecolier sous sa leçon de Musique, que l'accompagnement d'une vive scene d'Opéra, dont l'harmonie doit être choisie & appliquée avec un discernement exquis pour rendre la déclamation plus sensible & l'expression plus vive. En un mot, si l'on s'avisoit d'exécuter la Musique de cette scene sans y joindre les paroles, sans crier ni gesticuler, il ne seroit pas possible d'y rien démêler d'analogue à la situation qu'elle veut peindre & aux sentimens qu'elle veut exprimer, & tout cela ne paroîtroit qu'une ennuyeuse suite de sons modulés au hazard & seulement pour la faire durer.

Cependant ce monologue a toujours fait, & je ne doute pas qu'il ne fît encore un grand effet au théâtre, parce que les vers en sont admirables & la situation vive & intéressante. Mais sans les bras & le jeu de l'Actrice, je suis persuadé que personne n'en pourroit

souffrir le récitatif , & qu'une pareille Musique a grand besoin du secours des yeux pour être supportable aux oreilles.

Je crois avoir fait voir qu'il n'y a ni mesure ni mélodie dans la Musique Française , parce que la langue n'en est pas susceptible ; que le chant François n'est qu'un aboyement continuél , insupportable à toute oreille non prévenue ; que l'harmonie en est brute , sans expression & sentant uniquement son remplissage d'Ecolier ; que les airs François ne sont point des aits ; que le récitatif François n'est point du récitatif. D'où je conclus que les François n'ont point de Musique & n'en peuvent avoir ; (*) ou que

(*) Je n'appelle pas avoir une Musique que d'emprunter celle d'une autre langue pour tâcher de l'appliquer à la sienne , & j'aurois mieux que nous gardassions notre maussade & ridicule chant , que d'associer encore plus ridiculement la mélodie Italienne à la langue Française. Ce dégoûtant assemblage , qui peut-être fera désormais l'étude de nos Musiciens , est trop monstrueux pour être admis , & le caractère de notre langue ne s'y prêtera jamais. Tout au plus quelques pièces comiques pourront-elles passer en faveur de la symphonie ; mais je prédis hardiment que le genre tragique ne sera pas
jamais

jamais ils en ont une, ce fera tant pis pour eux.

Je suis, &c.

même tenté. On a applaudi cet été à l'Opéra comique, l'ouvrage d'un homme de talent qui paroît avoir écouté la bonne Musique avec de bonnes oreilles, & qui en a traduit le genre en François d'aussi près qu'il étoit possible; ses accompagnemens font bien imités sans être copiés, & s'il n'a point fait de chant, c'est qu'il n'est pas possible d'en faire. Jeunes Musiciens qui vous sentez du talent, continuez de mépriser en public la Musique Italienne, je sens bien que votre intérêt présent l'exige; mais hâtez-vous d'étudier en particulier cette langue & cette Musique, si vous voulez pouvoir tourner un jour contre vos camarades le dédain que vous affectez aujourd'hui contre vos Maîtres.

LETTRE

D'UN SYMPHONISTE

De l'Académie Royale de Musique,

A SES CAMARADES DE L'ORCHESTRE.

ENFIN, mes chers Camarades, nous triomphons ; les bouffons sont renvoyés : nous allons briller de nouveau dans les symphonies de M. de Lulli, nous n'aurons plus si chaud à l'Opéra, ni tant de fatigue à l'Orchestre. Convenez, Messieurs, que c'étoit un métier pénible que celui de jouer cette chienne de Musique, où la mesure alloit sans miséricorde, & n'attendoit jamais que nous puissions la suivre. Pour moi quand je me sentois observé par quelqu'un de ces maudits Habitans du coin de la Reine, & qu'un reste de mauvaise honte m'obligeoit de jouer à peu près ce qui étoit sur ma partie, je me trouvois le plus embarrassé du monde, & au bout d'une ligne ou deux ne sachant plus où j'en étois, je feignois de compter des

pauses , ou bien je me tirois d'affaire , en sortant pour aller pisser.

Vous ne sauriez croire quel tort nous a fait cette Musique qui va si vîte , ni jusqu'où s'é-
tendoit déjà la réputation d'ignorance que
quelques prétendus connoisseurs osoient nous
donner. Pour ses quarante sols , le moindre
poliçon se croyoit en droit de murmurer ,
lorsque nous jouyons faux , ce qui troubloit
très-fréquemment l'attention des Spectateurs.
Il n'y avoit pas jusqu'à certaines gens qu'on
appelle , je crois , des Philosophes , qui sans
le moindre respect pour une Académie Royale
n'eussent l'insolence de critiquer effronté-
ment des personnes de notre sorte. Enfin ,
j'ai vu le moment qu'enfreignant sans pudeur
nos antiques & respectables privilèges , on
alloit obliger les Officiers du Roi à savoir la
Musique , & à jouer tout de bon de l'instru-
ment pour lequel ils sont payés.

Hélas ! Qu'est devenu le tems heureux de
notre gloire ? Que sont devenus ces jours
fortunés , où d'une voix unanime nous pas-
sions parmi les anciens de la Chambre des
Comptes & les meilleurs Bourgeois de la
rue Saint-Denis pour le premier Orchestre de

l'Europe , où l'on se pâmoit à cette célèbre ouverture d'Isis , à cette belle tempête d'Alcyone , à cette brillante Logistille de Roland , & où le bruit de notre premier coup d'archet s'élevoit jusqu'au Ciel avec les acclamations du Parterre. Maintenant chacun se mêle impudemment de contrôler notre exécution , & parce que nous ne jouons pas trop juste & que nous n'allons gueres bien ensemble , on nous traite sans façon de racleurs de boyau , & l'on nous chasseroit volontiers du Spectacle , si les sentinelles , qui sont ainsi que nous au service du Roi , & par conséquent d'honnêtes gens & du bon parti , ne maintenoient un peu la subordination : mais , mes chers Camarades , qu'ai-je besoin , pour exciter votre juste colere , de vous rappeler notre antique splendeur , & les affronts qui nous en ont fait déchôir ? Ils sont tous présents à votre mémoire , ces affronts cruels , & vous avez montré par votre ardeur à en éteindre l'odieuse cause , combien vous êtes peu disposés à les endurer. Oui , Messieurs , c'est cette dangereuse Musique étrangere qui , sans autre secours que ses propres charmes , dans un pays où tout étoit contre elle , a failli

détruire la nôtre qu'on joue si à son aise. C'est elle qui nous perd d'honneur, & c'est contre elle que nous devons tous rester unis jusqu'au dernier soupir.

Je me souviens qu'avertis du danger par les premiers succès de la Serva Padrona, & nous étant assemblés en secret pour chercher les moyens d'estropier cette Musique enchanteuse, le plus qu'il seroit possible, l'un de nous, que j'ai reconnu depuis pour un faux frere (*), s'avisa de dire d'un ton

(*) Il y a quelques jours que poliçonnant avec lui à l'Opéra, comme nous avons tous accoutumé de faire, je surpris dans sa poche un papier qui contenoit cette scandaleuse Epigramme :

*O Pergolese inimitable ,
Quand notre Orchestre impitoyable
Te fait crier sous son lourd Violon ,
Je crois qu'au rebours de la Fable ,
Marsyas écorche Apollon.*

Ils font comme cela deux ou trois dans l'Orchestre qui s'avisent de blâmer vos cabales, qui oient publiquement approuver la Musique Italienne, & qui sans égards pour le Corps, veulent se mêler de faire leur devoir & d'être d'honnêtes gens. Mais nous comptons les faire bientôt déguerpir à force d'avanies, & nous ne voulons souffrir que des camarades qui fassent cause commune avec nous.

moitié goguenard , que nous n'avions que faire de tant délibérer , & qu'il falloit hardiment la jouer tout de notte mieux : jugez de ce qu'il en seroit arrivé si nous eussions eu la mal-adroite modestie de suivre cet avis, puisque tous nos soins , joints à nos grands talens pour laisser aux ouvragès que nous exécutons tout le mérite du plaisir qu'ils peuvent donner , ont eu peine à empêcher le Public de sentir les beautés de la Musique Italienne livrée à nos archets. Nous avons donc écorché & cette Musique , & les oreilles des Spectateurs avec une intrépidité sans exemple , & capable de rebuter les plus déterminés Bouffonistes. Il est vrai que l'entreprise étoit hazardeuse , & que par-tout ailleurs la moitié de notre bande se seroit fait mettre vingt fois au cachot ; mais nous connoissons nos droïts, & nous en usons. C'est le Pulic , s'il se plaint, qui fera mis au cachot.

Non contents de cela , nous avons joint l'intrigue à l'ignorance & à la mauvaise volonté ; nous n'avons pas oublié de dire autant de mal des Acteurs que nous en faisons à leur Musique , & le bruit du traitement qu'ils ont reçu de nous a opéré un très-bon effet ,

en dégoûtant de venir à Paris, pour y recevoir des affronts, tous les bons sujets que Bambini a tâché d'attirer. Réunis par un puissant intérêt commun, & par le desir de venger la gloire de notre archet, il ne nous a pas été difficile d'écraser de pauvres Etrangers, qui ignorant les mysteres de la boutique, n'avoient d'autres protecteurs que leurs talens, d'autres partisans que les oreilles sensibles & équitables, ni d'autre cabale que le plaisir qu'ils s'efforçoient de faire aux Spectateurs. Ils ne savoient pas, les bonnes Gens, que ce plaisir même aggravoit leur crime & accéléroit leur punition. Il font prêts à la recevoir enfin, sans même qu'ils s'en doutent, car pour qu'ils la sentent davanrage, nous aurons la satisfaction de les voir congédiés brusquement, sans être avertis, ni payés, & sans qu'ils aient eu le tems de chercher quelque asyle où il leur soit permis de plaire impunément au Public.

Nous espérons aussi, pour la consolation des vrais Citoyens, & sur-tout des gens de goût qui fréquentent notre Théâtre, que les Comédiens François, délaissés de tout le monde & surchargés d'affronts, setont bien-

rôt obligés à fermer le leur , ce qui nous fera d'autant plus de plaisir que le coin de la Reine est composé de leurs plus ardens partisans , dignes admirateurs des farces de Corneille , Racine & Voltaire , ainsi que de celles des intermedes. C'est ainsi que les Etrangers , qui ont tous la grossièreté de rechercher la Comédie Françoisse & l'Opéra Italien , ne trouvant plus à Paris que la Comédie Italienne & l'Opéra François , monumens précieux du goût de la Nation , cesseront d'y accourir avec tant d'empressement ; ce qui fera un grand avantage pour le Royaume , attendu qu'il y fera meilleur vivre , & que les loyers n'y seront plus si chers.

Tout ce que nous avons fait est quelque chose , & ce n'est pas encore assez. J'ai découvert un fait , sur lequel il est bon que vous soyez tous prévenus , afin de concerter la conduite qu'il faut tenir en cette occasion ; c'est que le sieur Bambini , encouragé par le succès de la Bohémienne , prépare un nouvel intermede qui pourroit bien paroître encore avant son départ. Je ne puis comprendre où diable il prend tant d'Intermedes , car nous assurions tous qu'il n'y en avoit que trois ou

quatre dans toute l'Italie. Je crois, pour moi, que ces maudits Intermedes tombent du Ciel tous faits par les Anges, exprès pour nous faire damner.

Il s'agit donc, Messieurs, de nous bien réunir dans ce moment pour empêcher que celui-ci ne soit mis au Théâtre, ou du moins pour l'y faire tomber avec éclat, sur-tout s'il est bon, afin que les Bouffons s'en aillent chargés de la haine publique, & que tout Paris apprenne par cet exemple, à craindre notre autorité & à respecter nos décisions. Dans cette vue, je me suis adroitement infinué chez le sieur Bambini, sous prétexte d'amitié; & comme le bon-homme ne se défioit de rien, car il n'a pas seulement l'esprit de voir les tours que nous lui jouons, il m'a sans mystere montré son Intermede. Le titre en est, *l'Oiseleuse Angloise*, & l'Auteur de la Musique est un certain *Jommelli*. Or vous saurez que ce *Jommelli* est un de ces ignorans d'Italiens qui ne savent rien, & qui font, on ne fait comment, de la Musique ravissante que nous avons quelquefois beaucoup de peine à défigurer. Pour en méditer à loisir les moyens, j'ai examiné la

partition avec autant de soin qu'il m'a été possible ; malheureusement , je ne suis pas , non plus que les autres , fort habile à déchiffrer , mais j'en ai vu suffisamment pour connoître que cette symphonie semble faite exprès pour favoriser nos projets : elle est fort coupée , fort variée , pleine de petits jours , de petites réponses de divers instrumens qui entrent les uns après les autres ; en un mot , elle demande une précision singulière dans l'exécution. Jugez de la facilité que nous aurons à brouiller tout cela sans affectation & d'un air tout-à-fait naturel : pour peu que nous voulions nous entendre , nous allons faire un charivari de tous les Diabes ; cela sera délicieux. Voici donc un projet de règlement que nous avons médité avec nos illustres Chefs , & entr'autres avec M. l'Abbé & M. Caraffe , qui en toute occasion ont si bien mérité du bon parti , & fait tant de mal à la bonne Musique.

I.

On ne suivra point en cette occasion la méthode ordinaire , employée avec succès dans les autres Intermedes : mais avant que

de mal parler de celui-ci , on attendra de le connoître dans les répétitions. Si la Musique en est médiocre nous en parlerons avec admiration ; nous affecterons tous unanimement de l'élever jusqu'aux nues , afin qu'on attende des prodiges & qu'on se trouve plus loin de compte à la première représentation. Si malheureusement la Musique se trouve bonne , comme il n'y a que trop lieu de le craindre , nous en parlerons avec dédain , avec un mépris outré , comme de la plus misérable chose qui ait été faite ; notre jugement séduira les fots qui ne se rétractent jamais que quand ils ont eu raison , & le plus grand nombre sera pour nous.

I I.

Il faudra jouer de notre mieux aux répétitions , pour disculper les chefs à qui l'on reprocheroit sans cela de n'avoir pas réitéré les répétitions jusqu'à ce que le tout allât bien. Ces répétitions ne seront pas pour cela à pure perte , car c'est-là que nous concerterons entre nous les moyens d'être aux représentations le plus discordans qu'il sera possible.

I I I.

L'accord se prendra , selon la regle , sur l'avis du premier Violon , attendu qu'il est sourd.

I V.

Les Violons se distribueront en trois bandes , dont la premiere jouera un quart-de-ton trop haut , la deuxieme un quart-de-ton trop bas , & la troisieme jouera le plus juste qu'il lui sera possible. Cette cacophonie se pratiquera facilement , en haussant ou baissant subtilement le ton de l'instrument durant l'exécution. A l'égard des Hautbois , il n'y a rien à leur dire & d'eux-mêmes ils iront à souhait.

V.

On en usera pour la mesure à-peu-près comme pour le ton , un tiers la suivra , un tiers l'anticipera , & un autre tiers ira après tous les autres. Dans toutes les entrées les Violons se garderont sur-tout d'être ensemble , mais partant successivement , & les uns après les autres , ils feront des manieres de petites fugues ou d'imitations qui produiront un très-grand effet. A l'égard des Violoncelles ,

ils

ils sont exhortés d'imiter l'exemple édifiant de l'un d'entr'eux qui se pique avec une juste fierté, de n'avoir jamais accompagné un Intermede Italien dans le ton, & de jouer toujours majeur quand le mode est mineur, & mineur quand il est majeur.

V I.

On aura grand soin d'adoucir les *fortis* & de renforcer les *doux*, principalement sous le chant; il faudra sur-tout racler à tour de bras quand la Tonelli chantera, car il est sur-tout d'une grande importance d'empêcher qu'elle ne soit entendue.

V I I.

Une autre précaution qu'il ne faut pas oublier, c'est de forcer les seconds autant qu'il sera possible, & d'adoucir les premiers afin qu'on n'entende par-tout que la mélodie du second dessus; il faudra aussi engager Durand à ne pas se donner la peine de copier les parties de quintes toutes les fois qu'elles sont à l'octave de la Basse, afin que ce défaut de liaison entre les Basses & les dessus rende l'harmonie plus sèche.

On recommande aux jeunes Racleurs de ne pas manquer de prendre l'octave, de miauler sur le chevalet, & de doubler & défigurer leur partie, sur-tout lorsqu'ils ne pourront pas jouer le simple, afin de donner le change sur leur mal-adresse, de barbouiller toute la Musique, & de montrer qu'ils sont au-dessus des loix de tous les Orchestres du monde.

Comme le Public pourroit à la fin s'impatienter de tout ce charivari, si nous nous appercevons qu'il nous observe de trop près, il faudra changer de méthode pour prévenir les caquets : alors, tandis que trois ou quatre Violons, joueront comme ils savent, tous les autres se mettront à s'accorder durant les airs, & auront soin de racler de toute leur force, & de faire un bruit de diable avec leurs cordes à vuide, précisément dans les endroits les plus doux. Par ce moyen nous gâterons la plus belle Musique sans qu'on ait rien à nous dire ; car encore faut-il bien s'accorder. Que si l'on nous repre-

noit là-dessus, nous aurions le plus beau prétexte du monde de jouer aussi faux qu'il nous plairoit. Ainsi, soit qu'on nous permette d'accorder, soit qu'on nous en empêche, nous trouverons toujours le moyen de n'être jamais d'accord.

X.

Nous continuerons de crier tous au scandale & à la profanation ; nous nous plaindrons hautement qu'on déshonore le séjour des Dieux par des Bateleurs ; nous tâcherons de prouver que nos Acteurs ne sont pas des Bateleurs comme les autres, attendu qu'ils chantent & gesticulent tout au plus, mais qu'ils ne jouent point, que la petite Tonelli se sert de ses bras pour faire son rôle avec une intelligence & une gentillesse ignominieuse, au lieu que l'illustre Mlle. Chevalier ne se sert des siens que pour aider à l'effort de ses poumons, ce qui est beaucoup plus décent ; qu'au surplus il n'y a que le talent qui déroge, & que nos Acteurs n'ont jamais dérogé. Nous ferons voir aussi que la Musique Italienne déshonore notre Théâtre, par la raison qu'une Académie Royale de Musi-

que doit se soutenir avec la seule pompe de son titre & son privilège , & qu'il n'est pas de sa dignité d'avoir besoin pour cela de bonne Musique.

X I.

La plus essentielle précaution que nous avons à prendre en cette occasion , est de tenir nos délibérations secrètes. De si grands intérêts ne doivent point être exposés aux yeux d'un vulgaire stupide , qui s'imagine follement que nous sommes payés pour le servir. Les Spectateurs sont d'une telle arrogance , que si cette Lettre venoit à se divulguer par l'indiscrétion de quelqu'un de vous, ils se croiroient en droit d'observer de plus près notre conduite , ce qui ne laisseroit pas d'avoir son incommodité ; car enfin , quelque supérieur qu'on puisse être au Public , il n'est point agréable d'en essuyer les clabauderies.

Voilà , Messieurs , quelques articles préliminaires , sur lesquels il nous paroît convenable de se concerter d'avance ; à l'égard des discours particuliers que nous tiendrons quand l'ouvrage en question sera en train , comme

ils doivent être modifiés sur la manière dont on le recevra, il est à propos de réserver à ce tems-là d'en convenir. Chacun de nous, à quelques-uns près, s'est jusqu'ici comporté si convenablement à l'intérêt commun, qu'il n'y a pas d'apparence que nul se démente là-dessus au moment de couronner l'œuvre; & nous espérons que si l'on nous reproche de manquer de talent, ce ne sera pas au moins de celui de bien cabaler.

C'est ainsi qu'après avoir expulsé avec ignominie toute cette engeance Italienne, nous allons nous établir un tribunal redoutable; bientôt le succès, ou du moins la chute des pièces dépendra de nous seuls; les Auteurs saisis d'une juste crainte viendront en tremblant rendre hommage à l'archet qui peut les écorcher, & d'une bande de misérables racleurs pour laquelle on nous prend maintenant, nous deviendrons un jour les Juges suprêmes de l'Opéra François, & les arbitres souverains de la chaconne & du rigaudon.

J'ai l'honneur d'être avec un très-profond respect, mes chers Camarades, &c.

F I N.

T A B L E

DES DIFFÉRENTES PIÈCES

Contenues dans ce Volume.

P R É F A C E ,	Page j
<i>Narcisse ou l'Amant de lui-même ,</i> Comédie ,	1
<i>Les Muses Galantes ,</i> Ballet ,	67
<i>Le Devin du Village ,</i> Intermede ,	103
<i>Lettre à M. le Nicps ,</i>	127
<i>Pygmalion ,</i> Scene Lyrique ,	145
<i>Pieces en Vers. Epître à M. de l'E- tang, Vicaire de Marcouffis ,</i>	159
<i>Fragment d'une Epître à M. B.</i>	164
<i>L'allée de Silvie ,</i>	169
<i>Lettre sur la Musique Françoisse ,</i>	175
<i>Lettre d'un Symphoniste ,</i>	266

Fin de la Table.



Library
of the
University of Toronto

